This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

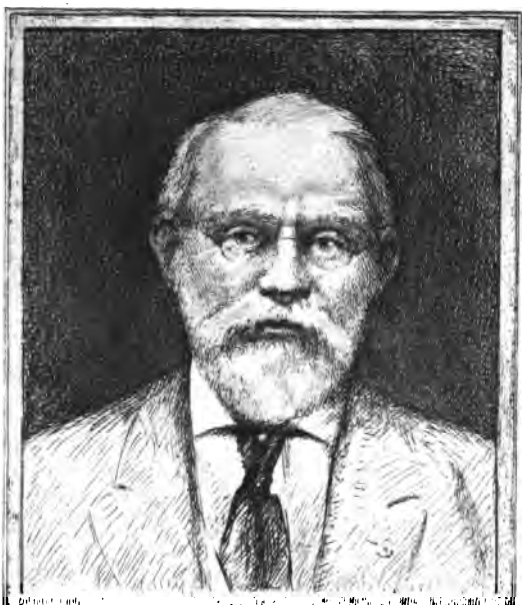
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BUHR B

a39015 00024552 5b

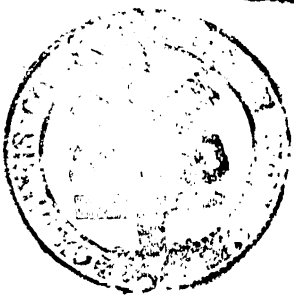
Digitized by Google

324



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE.

JOURNAL

DE LA

VIE PRIVÉE

ET DES

CONVERSATIONS

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON,

À SAINTE HÉLÈNE

PAR

LE COMTE DE LAS CASES.

TOME III.

SIXIÈME PARTIE.

LONDRES:

CHEZ HENRI COLBURN ET CO.
ET M. BOSSANGE ET CO.
1823.

Digitized by Google

DC
211
.L39
v.16

LONDRES :
DE L'IMPRIMERIE DE J. NICHOLS ET FILS.

Digitized by Google

950647-310

TABLE

DES SOMMAIRES DE LA SIXIÈME PARTIE.

PAGE

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon, par lui-même. 1

Catinat; Turenne; Condé.—De la plus belle bataille de l'Empereur.—Des meilleures troupes, etc. 3

Mathilde de Mme Cotin, etc.—Pas un Français que Napoléon n'eut remué.—Desaix et Napoléon à Marengo.—Sidney Smith.—Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France;—Historique de ce retour.—Exemples bien bizarres de la fortune. 7

Doutes historiques.—Le Duc d'Orleans Régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV. 15

Les ministres, etc.—M. Daru; anecdote.—Parures fanées de Ste.-Hélène. 17

Campagne de Saxe, ou de 1813.—Violente sortie de Napoléon.—Réflexions; Analyse.—Batailles de Lutzen, Wurtchen.—Négociations.—Batailles de Dresde, de Leipsick, de Haneau, etc. 21

Traits de bienfaisance.—Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc.—Massacres de Septembre.—Sur les révolutions en général.—Fatalités contre Louis XVI. 62

Sur les gardes-du-corps, un déserteur parmi nous. 71

Bourrades de Napoléon, la plupart calculées.—On marchande notre existence. 74

Conversation confidentielle.—Lettres de Maintenon et de Sevigné. 76

Fautes des ministres Anglais; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette.—Réductions du Gouverneur. 78

Cour de l'Empereur.—Présentation des femmes.—Sur l'âge des femmes.—Manuscrit de l'île d'Elbe. 90

Mon ménage.—Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités. 125

Petitesse de son lit.—Le tic revenu.—Gardes de l'aigle.—Le Coucou. 128

L'Empereur continue d'être souffrant.—Gaité, horrible nourriture; vin exécrable. 132

Digitized by Google

PAGE

Poëme de Charlemagne du Prince Lucien ;—Critique.—Homère. 134
Manque de nourriture.—Le vin ridiculement fixé, etc.—Retour de l'île d'Elbe. 137
Poëme de Charlemagne.—Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs. 157
Nous manquons de déjeûner.—Sophisme de gaîté.—Sur les impossibilités. 158
Calcul statistique ; population des Israëlites en Egypte. 161
L'Empereur change et s'affaiblit.—Argenterie brisés. 163
Nouvelles vexations du Gouverneur.—Topographie de l'Italie. 165
Fameuse créance de Saint-Domingue.—Inspecteurs aux revues.—Projets administratifs.—Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée. — Ministre du trésor, ministre secrétaire d'état, leur importance. 180
Révision et Refonte des chapitres de l'armée d'Italie. 188
Sur la sensibilité.—Les Occidentaux et les Orientaux, leurs différences. 189
Sur la Hollande et le Roi Louis.—Humeur, plaintes contre les siens.—Haute politique.—Lettre à son frère le Roi Louis. 193
Ferveur de travail.—Idées et projets de Napoléon sur notre histoire. — Sur les ouvrages publiés.—M. Méneval ; détails curieux. 207
Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses mémoires. 216
Sur un trou dans le jardin. 220
Belles dictées de l'Empereur ; détails, particularités caractéristiques, etc. *ib.*
Mon atlas.—Fatalisme.—Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur. 230
Jurisprudence ; Code ; Merlin. — Monument d'Egypte.—Projet d'un temple Egyptien à Paris. 233
Ressources dans l'émigration.—Anecdotes.—Communications officielles.—Nouvelles offences. 236
L'Empereur lit mon journal et me dicte.—Conférence entre le grand-maréchal et le gouverneur. 239
Mon journal, circonstances particulières. — Empire de l'opinion.—Talma ; Crescentini. 243
Combat d'Ulysse et d'Irus.—Noverraz serait notre Roi. 247
Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur.— Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche. — Nouvelles vexations. — Nouveaux outrages. — Paroles sur Lord Bathurst.—Nouvelles restrictions.—Observations dictées par Napoléon. 249
Nos anxiétés ; nos peines au sujet des nouvelles restrictions.

Digitized by Google

PAGE
—Anecdotes de Campo-Formio; MM. de Coblentzel, Gallo, Clarke.—Le Comte d'Antraigues. 263
Un rêve de l'Empereur. 275
Besoins de l'Empereur.—Ses reprises sur le Prince Eugène. 276
Declaration exigée envoyée au gouverneur.—Beaucoup de livres modernes, pures spéculations.—Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti.—General Maison. 278
Difficultés du gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur.—Entretiens du gouverneur avec chacun de nous; observations de l'Empereur.—Notre esclavage consommé. 281
Anecdotes sur Sieyès; nuances.—L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires.—Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe.—Mœurs sous le Directoire.—Note officielle remarquable. 291
Louis XVI.—Marie-Antoinette. — Mme Campan. — Léonard.—Princesse Lamballe. 302
On nous enlève quatre des nôtres.—Premières années de l'Empereur. 307
Romans de Mme de Genlis. 310
Estimation de la bibliothèque.—La famille du grand-maréchal se rapproche de nous. 311
Expédition de St.-Louis en Egypte.—Des femmes auteurs. —Mme de Staël.—Les écrivains, ennemis de Napoléon, ne mordront que sur Dugranit. *ib.*
Soins des blessées aux armées; le Baron Larrey; circonstance caracteristique. 315
L'Empereur accepte mes 4 mille louis.—Tragédie d'Euripide, dans son intégrité, commandé pour St.-Cloud.—Maréchal Jourdan. 319
Résumé. 322
Table raisonnée. 337

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MON SÉJOUR

AUPRÈS DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

MARDI 27 AOÛT 1816.

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même.

J'AI été joindre l'Empereur sur les 4 heures. Il avait travaillé toute la matinée. Le vent était très-fort ; il n'a pas voulu faire le tour en calèche ; il s'est promené long-temps dans la grande allée du bois ; nous y étions tous. Il plaisantait beaucoup un de la bande, qu'il agaçait fort, prétendant qu'il boudait, et l'accusait d'être trop souvent mécontent et de mauvaise humeur, etc. etc.

L'Empereur, au sortir de table, revenant sur sa protestation récente contre le traité du 2 Août, et s'animant sur son contenu, disait, en marchant à grands pas dans le salon, qu'il allait en tracer une autre, sur un cadre bien autrement vaste et important, contre le bill même de la législature Britannique. Il prouverait, disait-il, que ce bill

Digitized by Google

n'était pas une loi, mais une violation de toutes les lois. Lui, Napoléon, y était proscrit, et n'était point jugé. Le parlement d'Angleterre avait fait ce qu'il croyait utile, et non pas ce qui était juste : il avait imité Thémistocle, sans vouloir écouter Aristide. De-là, l'Empereur se mettait en jugement devant tous les peuples de l'Europe, et chacun d'eux l'absolvait successivement. Il a passé en revue tous les actes de son administration, et les a tous justifiés. " Les Français et les Italiens, " a-t-il dit, gémissent de mon absence. J'emporte " la reconnaissance des Polonais, et jusqu'aux re- " grets tardifs et amers des Espagnols mêmes, etc.

" L'Europe pleurera bientot la perte de l'équi- " libre auquel mon Empire Français était abso- " lument nécessaire. Elle est dans le plus grand " danger; elle peut être à chaque instant inon- " dée de Cosaques et de Tartares. Et vous, An- " glais, a-t-il dit en finissant, vous Anglais, vous " pleurerez votre victoire de Waterloo! On amè- " nera les choses à ce que la postérité, les gens ins- " truits, les vrais hommes d'État, les vrais hom- " mes de bien, regretteront amèrement que je " n'aie pas réussi dans toutes mes entreprises."

L'Empereur a eu des momens sublimes. Je ne le suivrai point dans ses développemens. Il a promis de les dicter, et a dit en avoir déjà arrêté le cadre et les bases, en 14 paragraphes.

Digitized by Google

Catinat; Turenne; Condé.—De la plus belle bataille de l'Empereur.—Des meilleures troupes, etc.

28.—L'Empereur n'est sorti que sur les 4 heures. Il venait de passer 3 heures dans son bain. Le temps était fort aigre; il s'est contenté de quelques tours dans le jardin. Il venait de faire écrire au Gouverneur qu'il ne recevrait désormais personne, à moins qu'on n'admît à Longwood sur les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'Amiral Cockburn.

Avant de se mettre aux échecs, l'Empereur, a trouvé sous sa main un volume de Fénélon. C'était la direction de conscience d'un Roi. Il nous en a lu bon nombre d'articles, les sabrant tout d'abord, avec beaucoup d'esprit et de gaîté. Enfin, il a jeté le livre, disant que le nom d'un auteur n'avait jamais influé sur son opinion; qu'il avait toujours jugé les ouvrages sur ce qu'ils lui faisaient éprouver: louant volontiers, censurant de même; et qu'ici, en dépit du nom de Fénélon, il n'hésitait pas à prononcer que c'étaient autant de rapsodies; et vraiment il eût été difficile de le contredire.

Après diner, l'Empereur parlait de l'ancienne marine; de M. de Grasse, de sa défaite du 12 Avril. Il a voulu avoir quelques détails; il a demandé le Dictionnaire des siéges et batailles. L'Empereur l'a parcouru: il lui a fourni une foule d'observations. Catinat, pour son malheur, s'est trouvé sous sa main: il l'a rabaissé infiniment à

Digitized by Google

nos yeux. Il l'avait trouvé, disait-il, fort au-dessous de sa réputation, à l'inspection des lieux où il avait opéré en Italie, et à la lecture de sa correspondance avec Louvois. Sorti du tiers-état, observait-il, et du corps des avocats, avec des vertus douces, des mœurs, de la probité, affectant la pratique de l'égalité, établi à St.-Gratien, aux portes de Paris, il était devenu l'affection des gens de lettres de la capitale, des philosophes du jour, qui l'avaient beaucoup trop exalté. Il n'était nullement comparable à Vendôme, disait-il.

L'Empereur disait qu'il avait cherché à étudier de même Turenne et Condé, soupçonnant aussi de l'exagération ; mais que là il avait fallu se rendre au mérite. Il avait même observé que dans Turenne, l'audace avait cru chez lui avec l'expérience. Il en montrait plus en vieillissant qu'à son début. C'était peut-être le contraire chez Condé, qui en avait tant déployé en entrant dans la carrière.

Et au sujet de Turenne, de Condé et d'autres grands-hommes, j'observerai qu'il est assez bizarre que le hasard ne m'ait jamais laissé entendre le nom du grand Frédéric dans la bouche de Napoléon. Toutefois la grosse montre ou espèce de réveil matin de ce prince, emportée à Ste-Hélène, et placée à la cheminée de l'Empereur ; l'empressement avec lequel Napoléon, à Potzdam, s'élança sur l'épée du grand Frédéric, en s'écriant : Que d'autres saisissent d'autres dépouilles, voici, pour

Digitized by Google

moi, qui est supérieur à tous les millions! enfin, la contemplation longue et silencieuse de Napoléon au tombeau de Frédéric, prouvent assez à quel haut rang ce Prince était dans l'esprit de l'Empereur, et combien il avait dû remuer son ame.

Dans le Dictionnaire des siéges et batailles que feuilletait l'Empereur, il trouvait son nom à chaque page, mais entouré d'anecdotes tout à fait fausses et défigurées, ce qui le portait à se récrier sur toute la fourmilière des petits écrivains et les indignes abus de la plume. La littérature, disait-il, devenait une nourriture du peuple, lorsqu'elle eût dû demeurer celle des gens délicats.

"On me fait, par exemple, à Arcole, durant la " nuit, prendre le poste d'une sentinelle endormie. " Cette idée est sans doute d'un bourgeois, d'un " avocat, peut-être, mais sûrement pas d'un mili- " taire. L'auteur me veut du bien, nul doute, et " n'imagine rien de plus beau dans le monde que " ce qu'il me fait faire. Il a certainement écrit " cela pour me faire honneur; mais il ignorait que " je n'étais guère capable d'un tel acte, j'étais trop " fatigué pour cela; il est à croire que j'étais en- " dormi avant le soldat dont il parle."

On a alors compté 50 à 60 grandes batailles données par l'Empereur. Quelqu'un ayant demandé quelle était la plus belle. Il disait qu'il était difficile de repondre; qu'il était nécessaire de s'expliquer d'abord sur ce qu'on entendait par la plus belle des batailles. " Les miennes, continu-

Digitized by Google

" ait-il, ne pouvaient être jugées isolément. Elles " n'avaient point unité de lieu, d'action, d'inten- " tion. Elles n'étaient jamais qu'une partie de " très-vastes combinaisons. Elles ne devaient donc " être jugées que par leur résultat. Celle de Ma- " rengo, si long-temps indécise, avait donné toute " l'Italie ; celle d'Ulm avait vu disparaître tout " une armée ; celle d'Iéna avait livré toute la mo- " narchie Prussienne ; celle de Friedland avait " ouvert l'empire Russe ; celle d'Ekmülh avait dé- " cidé de tout une guerre, etc. etc.

" Celle de la Moskowa, disait-il, était une de " celles où l'on avait déployé le plus de mérite, et " obtenu le moins de résultats.

" Celle de Waterloo, où tout avait manqué, " quand tout avait réussi, eût sauvé la France et " réassis l'Europe, etc. etc."

Mme de Montholon ayant demandé quelles étaient les meilleures troupes. " Celles qui ga- " gnent des batailles, Madame, a répondu l'Em- " pereur. Et puis, a-t-il ajouté, elles sont capri- " cieuses et journalières comme vous, Mesdames. " Les meilleures troupes ont été *les Carthaginois,* " *sous Annibal; les Romains, sous les Scipions ; les* " *Macédoniens, sous Alexandre ; les Prussiens,* " *sous Frédéric.*" Toutefois il croyait bien, disait-il, pouvoir dire que les Français étaient ceux qu'il était le plus facile de rendre et de maintenir les meilleurs.

" Avec ma garde complète de 40 à 50 mille

" hommes, je me serais fait fort de traverser toute " l'Europe. On pourra peut-être reproduire quel- " que chose qui vaille mon armée d'Italie et celle " d'Austerlitz ; mais, à coup sûr, jamais rien qui " les surpasse."

L'Empereur, qui s'était arrêté long-temps sur ce sujet qui lui était cher, revenant tout à coup, a demandé quelle heure il était. — 11 heures a-t on dit.—" Hé bien ! a-t-il dit, en se levant, nous " avons le mérite d'avoir gagné notre soirée sans le " secours de la tragédie ni de la comédie."

Mathilde de Mme Cottin, etc.—Pas un Français que Napoléon n'eût remué.—Desaix et Napoléon à Marengo.—Sidney-Smith.—Cause involontaire du retour du Général Bonaparte en France ; historique de ce voyage.—Exemples bien bizarres de la Fortune.

29.—Sur les 2 heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre, et m'a donné quelques ordres particuliers. . . . . .

. . . . . .

A 4 heures j'ai été le retrouver sous la tente ; il était entouré de tous, assis et se balançant sur une chaise, riant, causant, se battant les flancs pour être gai, et répétant néanmoins souvent, qu'il se sentait mou, lâche, ennuyé. Il s'est levé et a fait un tour en calèche.

Après dîner, l'on parlait de Roman ; on citait Mme Cottin et sa Mathilde, dont le théâtre est en

Digitized by Google

Syrie. L'Empereur demandait s'il avait vu Mme Cottin, si elle l'aimait, si son ouvrage lui était favorable ; et comme on hésitait... " D'ailleurs, a-t-il " dit, tout le monde m'a aimé et m'a haï ; chacun " m'a pris, laissé et repris. Je crois qu'on peut affirmer qu'il n'est point un Français que je n'aie " remué. Tous m'ont aimé, depuis Collot-d'Herbois, s'il avait vécu, jusqu'au Prince de Condé ; " seulement cela n'a pas été en même temps, mais " par intervalle et à des époques différentes. J'étais le soleil qui parcourt l'écliptique en traversant l'équateur. A mesure que j'arrivais dans le " climat de chacun, toutes les espérances s'ouvraient, on me bénissait, on m'adorait ; mais dès que " j'en sortais, quand on ne me comprenait plus, " venaient alors les sentimens contraires, etc."

Plus tard, la conversation s'est arrêtée sur l'Egypte. L'Empereur a répété les caractères de Kléber et de Desaix. Celui-ci arriva près du premier Consul, au moment de Marengo. Napoléon lui demandait comment il avait pu signer la capitulation de l'Egypte ; car l'armée, lui observait-il, était suffisante pour la garder. Nous ne devions plus la perdre.—" Cela est vrai, répondait " Desaix, et l'armée était certainement assez nombreuse pour cela ; mais le général en chef ne " voulait plus y demeurer. Or, le général en " chef, à cette distance, n'est pas un seul homme " dans l'armée, il en est la moitié, les trois quarts,

Digitized by Google

"les cinq sixièmes. Il ne me restait donc qu'à le "déposséder; mais il était douteux que j'eusse "réussi, et puis c'eût eté un crime; car, en pareil "cas, le lot d'un soldat est d'obéir, je l'ai fait."

Desaix à Marengo, aussitôt après son arrivée, reçut le commandement de la réserve. Sur la fin de la bataille, et au milieu du plus grand désordre apparent, Napoléon, arrivant près de lui: "Eh "bien! lui dit Desaix, nos affaires vont bien mal, "la bataille est perdue; je ne puis plus qu'assurer "la retraite, n'est-ce pas?—Bien au contraire, lui "dit le premier Consul; pour moi la bataille n'a "jamais été douteuse: tout ce que vous voyez en "désordre, à droite et à gauche, marche pour se "former sur votre queue; la bataille est gagnée. "Poussez votre colonne en avant; nous n'avez "qu'à recueillir le fruit de la victoire."

Plus tard, l'Empereur a beaucoup parlé de Sir Sidney Smith. Il venait, disait-il, de lire dans le Moniteur les pièces de la convention d'El-Arisk, et observait que Sidney Smith y avait mis beaucoup d'esprit, et s'y était montré honnête homme. Il avait embêté Kléber, disait-il, par tous les contes qu'il était venu à bout de lui faire croire. Mais quand le refus de ratification de la part de son gouvernement arriva, Sidney Smith s'en montra fort mécontent, et employa beaucoup de loyauté vis-à-vis de l'armée Française. "Après tout, "disait l'Empereur, Sidney Smith n'est point un "méchant homme, j'en prends aujourd'hui une

Digitized by Google

" meilleure opinion ; surtout d'après ce que je " vois chaque jour de ses confrères."

Ce fut Sir Sidney qui, en communiquant les journaux d'Europe, amena le départ de Napoléon, et par conséquent le dénouement de Brumaire. Les Français revenant de St.-Jean-d'Acre, ignoraient tout à fait ce qui s'était passé en Europe depuis plusieurs mois. Napoléon, avide d'apprendre quelques nouvelles, envoya un parlementaire à bord de l'Amiral Turc, sous prétexte de traiter des prisonniers qu'il venait de faire à Aboukir, se doutant bien que ce parlementaire serait arrêté par Sir Sidney Smith, qui mettait le plus grand soin à empêcher toute relation directe entre les Français et les Turcs. En effet, le parlementaire Français reçut de Sir Sidney Smith l'imitation de monter à son bord, et tout en le comblant de bons traitemens, Sir Sidney Smith, acquérant la certitude que les désastres d'Italie étaient inconnus à Napoléon, se fit un malin plaisir de lui envoyer une suite de journaux.

Napoléon passa la nuit dans sa tente à dévorer ces papiers, et résolut à l'instant même de passer en Europe, pour remédier, s'il en était temps, aux maux de la patrie et la sauver.

L'Amiral Ganthaume, qui avait ramené Napoléon d'Egypte, sur la frégate le Muiron, m'a souvent raconté son voyage. Il était toujours demeuré au quartier-général, depuis la destruction de la flotte à Aboukir.

Digitized by Google

Peu de temps après le retour de Syrie, et immédiatement après une communication avec l'escadre Anglaise, le général en chef fit venir Ganthaume, et lui donna l'ordre d'aller en toute hâte à Alexandrie ; d'y armer, avec mystère, et avec toute la célérité possible, une des frégates Vénitiennes qui s'y trouvaient, et de le prévenir aussitôt qu'elle serait prête.

Ce moment arrivé, le général en chef, qui faisait une tournée d'inspection, se rendit sur une plage non fréquentée, avec un escadron de ses guides ; des canots s'y trouvèrent pour les recevoir, et les conduisirent à la frégate, qu'ils gagnèrent, en évitant de passer par Alexandrie.

On appareilla le soir même, afin d'avoir disparu au jour devant les croiseurs Anglais, et leur flotte mouillée à Aboukir. Malheureusement le calme survint qu'on était encore en vue des côtes, et que du haut des mâts, on pouvait distinguer ceux des vaisseaux Anglais mouillés à Aboukir.

Dans cette situation, l'inquiétude fut grande, on proposa même de rentrer à Alexandrie ; mais Napoléon s'y opposa. Les dés étaient jetés, et bientôt on fut assez heureux pour se trouver tout à fait au large.

La traversée fut fort longue et très-défavorable ; on s'effraya souvent des Anglais, cependant personne ne connaissait les intentions du général, chacun faisait sa conjécture, on était fort agité ; Napoléon seul paraissait calme et tranquille, ren-

Digitized by Google

fermé la plus grande partie du jour dans sa chambre, où il lisait, dit Ganthaume, *tantôt la Bible, tantôt l'Alcoran.* S'il paraissait sur le pont, c'était de l'air le plus gai, le plus libre, et causant des choses les plus indifférentes.

Le Général Menou était le dernier auquel Napoléon eut parlé sur le rivage, et l'on a su plus tard qu'il lui avait dit: " Mon cher, tenez-vous bien vous autres ici, si j'ai le bonheur de mettre le pied en France, le règne du bavardage est fini."

Le sentiment de Napoléon sur nos désastres, après la lecture des papiers fournis par Sir Sidney Smith, était tel, qu'il ne doutait pas que l'ennemi n'eût franchi les Alpes, et n'occupât déjà plusieurs de nos départemens méridionaux. Aussi, quand on approcha d'Europe, fit-il gouverner sur Collioure et le Port-Vendre, dans le fond du golfe de Lyon. Un coup de vent l'en repoussa, et le fit rabattre sur la Corse. Alors en entra à Ajaccio, où l'on se procura les nouvelles.

Ganthaume, me disait avoir vu là la maison de famille, le salon patrimonial.

La célébrité du compatriote, ajoutait-il, avait mis aussitôt toute l'île en mouvement; il pleuvait une nuée de cousins, la rue en était pleine, encombrée.

En remettant à la voile, on gouverna cette fois vers Marseille et Toulon; mais au moment d'aborder, on se crut encore perdu. Au coucher du soleil, sur le flanc gauche du vaisseau et pré-

Digitized by Google

cisément dans ses rayons, on compta jusqu'à 80 voiles qui arrivaient vent arrière. Ganthaume, dans sa frayeur, proposa au général d'armer le grand canot de la frégate de ses meilleurs matelots, et d'essayer, à la faveur de la nuit, de gagner la terre de sa personne. Napoléon s'y refusa, observant qu'il serait toujours à temps de prendre ce parti, et commanda de continuer la route comme si de rien n'était. Cependant la nuit s'était faite, et plus tard l'on entendit les coups de canon, signaux de l'ennemi; mais au loin et précisément de l'arrière, preuve évidente qu'on n'en avait pas été aperçu. Au jour, on mouilla dans Fréjus. On sait le reste.

L'Empereur a fini la soirée en citant trois bien bizarres exemples de fortune arrivés vers ces mêmes parages, et vers ces mêmes temps.

Un caporal, déserteur d'un des régimens de l'armée d'Egypte, se mit dans les Mameloucks et y est devenu Bey. Il a écrit depuis à son ancien général.

Une grosse vivandière de l'armée est devenue favorite du Pacha de Jérusalem: elle ne savait point écrire, mais elle a fait faire des complimens, et assurer qu'elle n'oublierait jamais sa nation, et protégerait toujours les Français et les chrétiens. "C'était, disait l'Empereur, la Zaïre du jour."

Enfin, une jeune paysanne du cap Corse, saisie dans un bateau pêcheur par des barbaresques, a été gouverner le Souverain de Maroc. L'Empe-

Digitized by Google

reur, après quelques communications des relations extérieures, avait fait, disait-il, venir de Corse à Paris le frère de cette paysanne, l'avait tant soi peu décrassé, nippé convenablement, et l'avait envoyé à sa sœur; mais il n'en avait jamais entendu reparler depuis.

L'Empereur s'est retiré tard : il avait causé plus de trois heures.

30.—Sur les quatre heures j'ai été joindre l'Empereur. Il venait de travailler sous la tente. Le Gouverneur avait répondu aux différentes lettres dictées par l'Empereur à M. de Montholon.

A la première, contenant la protestation contre le traité du 2 Août, et une foule de griefs, il n'a trouvé d'autres réponses, que de demander quelle lettre il nous avait retenue. Nous ne pouvions le lui dire précisément, puisque nous ne les avions jamais vues. C'était nous qui le lui demandions; lui seul le savait.

Quant à la seconde lettre, qui portait que l'Empereur ne recevrait plus jamais personne, que par les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'Amiral Cockburn, le Gouverneur a répondu qu'il était fâché que le Général Bonaparte se trouvât importuné de visites indiscrètes à Longwood, et qu'il allait s'empresser d'y remédier. Ironie révoltante et sans nom, dans la position où se trouve l'Empereur, et le sens dans lequel lui avait écrit M. de Montholon !

Digitized by Google

Après le dîner, l'Empereur a gagné le salon, et nous a fait asseoir autour de la même table, en séance académique, disait-il. Il s'est mis à dicter quelques objets, qu'il a rejetés aprés leur lecture, et la conversation alors a repris, et s'est fort prolongée, partie sérieuse, partie égayée. Il était près d'une heure quand l'Empereur s'est retiré. Depuis quelque temps nous veillons plus que de coutume: c'est bon signe, l'Empereur est mieux portant, plus gai, plus causant.

Doutes historiques; le Duc d'Orléans régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV.

31.—L'Empereur s'est levé de très-bonne heure. Il a fait le tour du parc tout seul. A son retour, ne voulant, disait-il, faire réveiller personne, il avait saisi mon fils, qu'il avait trouvé debout, et lui a dicté deux heures sous la tente. Nous avons tous déjeûné avec lui.

Nous avons fait le tour en calèche. L'Empereur parlait de doutes historiques: après plusieurs citations assez curieuses, il a conclu par une concernant le Régent. "Si Louis XV. était mort enfant, "disait-il, et rien n'était si possible, qui eût douté "que le Duc d'Orléans, n'eût été l'empoisonneur "de toute la maison royale? Qui eût osé le "défendre? Il a fallu qu'un enfant survécût, pour "qu'on pût sur ce point rendre justice à ce "Prince." L'Empereur alors revenait sur le caractère du Duc d'Orléans, et surtout sur ses torts

Digitized by Google

dans l'affaire des princes légitimés. " Il s'y était " dégradé, répétait-il ; et ce n'est pas que la cause " de ceux-ci ne fût mauvaise : Louis XIV. usurpait " un droit, en les appelant à la succession. La " nation, à l'extinction de la maison royale, rentre " indubitablement dans ses droits : c'est à elle à " choisir. L'acte de Louis XIV. n'était sans doute " qu'une erreur de sa grande élévation : il pensait " que tout ce qui sortait de lui devait être grand, " et il semblait se douter pourtant que tout le " monde ne penserait pas comme lui ; car il avait " pris ses précautions pour affermir son ouvrage, " en donnant ses filles naturelles aux princes de " son sang, et faisant épouser à ses bâtards des " princesses de sa maison. Quant à la régence, il " est bien sûr qu'elle revenait de droit au Duc " d'Orléans. Le testament de Louis XIV. n'était " qu'une niaiserie : il violait nos lois fondamentales ; " nous étions une monarchie, et il nous donnait " une république pour régence, etc. etc."

De là, passant à Mme de Maintenon, l'Empereur lui trouvait une des carrières les plus extraordinaires, c'était la Bianca Capello du temps, disait-il ; moins romancière, mais aussi pas si amusante *.

* Noble Vénitienne d'une grande beauté, dont la carrière et les aventures font une histoire toute Romanesque et fort dramatique. Echappée de chez son père, errant à la suite d'un jeune marchand Florentin, plongée dans la plus profonde misère, elle devient Grande Duchesse de Toscane ; et, dans cette situation, s'empoisonne froidement à table, d'embarras et de dépit de

Digitized by Google

Et poursuivant ses doutes historiques, il ne revenait pas du mystère de son mariage. Il était parfois tenté de le regarder comme un problème, malgré tout ce qu'en avaient dit les mémoires du temps.

"Le fait est, observait-il, qu'il n'existe et n'a "jamais existé aucune preuve officielle et authen- "tique. Or, quel pouvait être le motif de Louis "XIV. de tenir cette mesure si strictement se- "crète, pour son temps et pour l'avenir; ou com- "ment la famille des Noailles, parente de Mme de "Maintenon, n'a-t-elle jamais rien laissé percer à "cet égard; surtout encore Mme de Maintenon "ayant survécu à Louis XIV. etc. etc. etc.

L'Empereur se sentant fatigué, s'est retiré aujourd'hui de bonne heure: il paraissait souffrant, triste, abattu.

DIMANCHE, 1er SEPTEMBRE 1816.

Les ministres, etc. — M. Daru; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène.

Sur les 3 heures, l'Empereur est sorti: il disait avoir été mou, dégoûté toute la journée, pesant. Nous avions tous été de même: c'était le temps. Nous avons gagné la grande allée du bois, tandis qu'on attelait la calèche. Rendus à l'extrémité,

---

voir son mari, le Grand-Duc, se servir d'un plat empoisonné qu'elle avait préparé contre son beau-frère, le Cardinal de Médicis, lequel avait persisté de s'en abstenir par défiance.

Digitized by Google

la pluie est survenue: elle a été assez forte pour que l'Empereur fût obligé de chercher un abri au pied d'un arbre à gomme, ce qui n'était pas d'un grand secours, vu le peu de feuillage de cet arbuste. La calèche est accourue nous prendre. Nous revenions au galop, quand nous avons aperçu le Gouverneur qui arrivait de son côté. L'Empereur a aussitôt ordonné de tourner, disant que des deux maux il fallait savoir choisir le moindre; et nous avons fait deux tours au grandissime galop, en dépit de l'orage et de la pluie; mais nous avions échappé Sir Hudson Lowe, c'était encore un gain.

Avant le dîner, l'Empereur dans sa chambre passait en revue les personnes qui l'avaient servi dans sa maison, au Conseil d'État, dans les ministères. Il a dit de M. Daru, que c'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscow, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer; et depuis, l'Empereur répétait souvent qu'au travail du bœuf il joignait le courage du lion.

Le travail semblait l'élément de M. Daru: il avait toujours rempli tous ses instans; si bien que quand il se trouva ministre Secrétaire d'État, quelqu'un le plaignant de l'immensité de travail qui devait l'absorber désormais. " Bien au contraire, " répondit-il plaisamment, c'est depuis mes nou- " velles fonctions, qu'il me semble n'avoir plus rien " à faire." Il s'y trouva pourtant pris une fois.

Digitized by Google

L'Empereur l'ayant demandé après minuit pour travailler, M. Daru se trouva tellement accablé de fatigue, qu'il savait à peine ce qu'il écrivait, et que la nature l'emportant, il s'endormit sur son papier. Après un sommeil profond, venant à rouvrir les yeux, quel fut son saisissement d'apercevoir l'Empereur travaillant tranquillement à ses côtés. L'état des bougies l'avertissait assez que son absence devait avoir été longue. Attéré, confondu, ses yeux incertains vinrent à rencontrer ceux de l'Empereur, qui lui dit : " Et bien oui, Monsieur, " vous me voyez faisant votre travail, puisque vous " n'avez pas voulu le faire. J'ai pensé que vous " aviez bien soupé, passé une bonne soirée ; mais " encore faut-il que le travail n'en souffre point.— " Ah ! Sire, lui dit alors M. Daru, moi avoir passé " une bonne soirée ! Voilà plusieurs nuits blanches " que je passe au travail, et Votre Majesté vient " d'en voir la triste conséquence, qui m'afflige " cruellement.—Eh ! que ne me disiez-vous cela, " lui dit l'Empereur, j'e n'ai point envie de vous " tuer ; allez vous coucher : bonne nuit, Monsieur, " Daru." Voilà certes un trait caractéristique et bien propre à détromper des fausses idées dans lesquelles nous étions généralement dans ce temps-là sur le naturel intraitable de Napoléon. Mais je ne sais par quelle fatalité, je le répète sans cesse, les traits de cette nature demeuraient perdus au milieu de nous, tandis qu'on faisait circuler avec tant d'activité les fables et les absurdités qui pou-

Digitized by Google

vaient lui être défavorables. Serait-ce que les courtisans réservaient pour le château seul leur courtisannerie, et cherchaient un contre-poids au-dehors dans une apparence d'opposition et d'indépendance? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en était ainsi, et que celui qui se serait complu à répéter ces traits dans les salons, se serait entendu dire probablement qu'il les avait inventés, ou y aurait passé pour un benêt d'avoir pu les croire.

Le Grand-Maréchal et sa femme sont venus dîner comme de coutume: c'était leur jour; ils venaient tous les Dimanches.

Durant le dîner, l'Empereur plaisantait sur la parure fanée de ces dames. Ce serait bientôt, disait-il, celle de ces vieilles avares qui se pourvoient chez les revendeuses. Ce n'était plus la fraîcheur ni l'élégance des Leroi, des Despaux, des Herbault. Ces dames demandaient de l'indulgence pour Ste-Hélène. Les maris rappelaient à l'Empereur combien il était difficile pour elles aux Tuileries. C'était le fléau, disait-on, la ruine des ménages. L'Empereur riait, il n'en convenait point. "Cela avait été imaginé par ces dames, "disait-il, comme prétexte ou justification auprès "de leurs maris." De-là on s'est étendu sur notre luxe ici. L'Empereur a dit qu'il avait commandé à Marchand de lui faire porter l'habit de chasse qu'il avait en ce moment, jusqu'à extinction; et certes il est déjà bien avancé.

Avant et après le dîner, l'Empereur a fait quel-

Digitized by Google

ques parties d'échecs: il était ennuyé, décousu, nerveux ; il s'est retiré de bonne heure.

Campagne de Saxe, ou de 1813. — *Violente sortie de Napoléon.—Réflexions; analyse. — Bataille de Lutzen, Wurtchen.—Négociations.—Batailles de Dresde ; de Leipsick ; de Hanau, etc. etc.*

2. Il y a eu aujourd'hui courses de chevaux au camp ; un de nous y a assisté.

L'Empereur est sorti assez tard, et a marché vers la calèche. Le vent était très-fort ; il a renoncé à sa course, et s'est réfugié sous la tente ; mais ne s'y est pas bien trouvé encore. Il a été dans sa bibliothèque, y a pris les lettres de M^me^ de Châteauroux, et a parcouru l'expédition de Bohême, analysé le maréchal de Belle-Isle, etc. etc. Il a essayé ensuite de nouveau quelques tours dans le jardin ; mais il est rentré presqu'aussitôt, et m'a fait le suivre.

Prenant alors un ouvrage qui traitait de nos dernières campagnes, il l'a parcouru quelque temps, puis l'a jeté, disant : " C'est une véritable rapsodie, " un tissu de contresens et d'absurdités." S'arrêtant alors sur ce sujet de conversation, il a causé beaucoup et long-temps de la trop fameuse campagne de Saxe. Ses observations ont été principalement morales, peu ou point militaires. Voici ce que j'en ai recueilli de plus saillant. " Cette " mémorable campagne, disait-il, sera le triomphe " du courage inné dans la jeunesse Française ;

Digitized by Google

" celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplo-
" matie Anglaise; celui de l'esprit chez les Russes;
" celui de l'impudeur dans le cabinet Autrichien:
" elle marquera l'époque de la désorganisation des
" sociétés politiques, celle de la grande séparation
" des peuples avec leurs souverains; enfin la flé-
" trissure des premières vertus militaires: la fidé-
" lité, la loyauté, l'honneur. On aura beau écrire,
" commenter, mentir, supposer, il faudra toujours
" en arriver à ce hideux et triste résultat; et le
" temps en déroulera la vérité et les conséquences!

" Mais ce qu'il y a de bien remarquable ici, c'est
" que les infamies au fond demeurent étrangères
" aux rois, aux soldats et aux peuples. Elles ne
" sont l'ouvrage que de quelques *intrigans à épée*,
" de quelques casse-cou politiques, qui, sous le spé-
" cieux prétexte de secouer le joug de l'étranger,
" et de reprendre l'indépendance nationale, n'ont
" au fait que vendu et livré sciemment leurs maî-
" tres particuliers à des cabinets rivaux et convoi-
" teurs. Les vrais résultats ne se sont pas fait
" long-temps attendre; le roi de Saxe y a perdu
" la moitié de ses états; le roi de Bavière s'est vu
" forcé à des restitutions bien précieuses. Qu'im-
" portait aux traîtres? Ils tenaient leurs récom-
" penses, leurs richesses. Et ce sont les cœurs les
" plus droits, les ames les plus innocentes qui pré-
" sentent le spectacle solennel des plus grands
" châtimens. C'est un roi de Saxe, le plus hon-
" nête homme qui ait jamais tenu un sceptre,

Digitized by Google

" qu'on dépouille de la moitié de ses provinces;
" c'est un roi de Danemarck, si fidèle à tous ses
" engagemens, dont on saisit une couronne! Voilà
" pourtant ce qu'ils ont prétendu, le retour à la
" morale, son triomphe!...Et voilà la justice dis-
" tributive d'ici bas!...

" Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur
" de l'humanité, et même des trônes, au milieu de
" tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus de
" vertus. Je n'eus pas un instant à me plaindre
" de la personne individuelle des princes mes
" alliés; le bon roi de Saxe me demeura fidèle
" jusqu'à extinction; le Roi de Bavière me fit loy-
" alement prévenir qu'il n'était plus le maître; la
" générosité du Roi de Wirtemberg, se fit parti-
" culièrement remarquer; le Prince de Bade ne
" cèda qu'à la force, et au dernier instant. Tous,
" je leur dois cette justice, m'avertirent à temps,
" afin que je pusse me garantir de l'orage. Mais,
" d'un autre côté, que d'abominations dans les
" subalternes!...Les fastes militaires se dessou-
" illeront-ils jamais de l'acte des Saxons, se retour-
" nant dans nos rangs pour nous égorger. Il est
" demeuré proverbe chez les soldats: *Saxonner*,
" parmi eux, veut dire à présent une troupe qui
" en assassine une autre. Et, pour comble de
" douleur, c'est un Français, un homme à qui le
" sang Français a procuré une couronne, un nour-
" risson de la France qui nous porte le coup de
" grâce. Grand dieu!!!

Digitized by Google

" Et ce qu'il y avait de pire dans ma situation, " ce qui comblait mon supplice, c'est que je voyais " clairement arriver l'heure décisive. L'étoile pâ- " lissait, je sentais les rênes m'échapper, et je n'y " pouvais rien. Un coup de tonnerre pouvait seul " nous sauver, car traiter, conclure, s'était se livrer " en sot à l'ennemi. Je le voyais distinctement ; " et la suite, je pense, a suffisamment prouvé que " je ne me trompais point. Il ne restait donc qu'à " combattre ; et chaque jour, par une fatalité ou " une autre, nos chances diminuaient. Les tra- " hisons commençaient à se glisser parmi nous ; la " fatigue, le découragement, gagnaient le grand " nombre ; mes lieutenans devenaient mous, " gauches, maladroits et conséquemment mal- " heureux ; ce n'était plus là les hommes du dé- " but de notre révolution, ni ceux de mes beaux " momens. Plusieurs ont osé répondre à cela, " m'assure-t-on, que c'est qu'au commencement " on se battait pour la république, pour la patrie ; " tandis qu'à la fin on ne se battait plus que pour " un seul homme, ses seuls intérêts, son insatiable " ambition, etc. etc. etc.

" Indigne subterfuge ! . . . Et qu'on demande à " cette immensité de jeunes et braves soldats, à " cette foule d'officiers intermédiaires, s'il leur vint " jamais l'idée d'un semblable calcul, si jamais ils " virent autre chose devant eux que l'ennemi ; en " arrière, que l'honneur, la gloire, le triomphe de " la France ? Aussi ceux-là ne s'étaient-ils jamais

Digitized by Google

" mieux battus!.... Pourquoi dissimuler, pour-
" quoi ne pas le dire franchement. Le vrai est
" qu'en général les hauts généraux n'en voulaient
" plus: c'est que je les avais gorgés de trop de
" considération, de trop d'honneurs, de trop de
" richesses. Ils avaient bu à la coupe des jouis-
" sances, et desormais ils ne demandaient que du
" repos: ils l'eussent acheté à tout prix. Le feu
" sacré s'éteignait: ils eussent voulu être des
" maréchaux de Louis XV." Si les paroles ci-dessus avaient besoin de commentaire; si le sens demeurait, ainsi que dans tant d'autres parties de mon journal, en quelque chose incomplet, que l'on ne m'en demande pas davantage: j'ai recueilli ce qui se prononçait, je ne sais pas au-delà. J'ai déja averti maintes fois que quand l'Empereur causait, je ne me permettais ni de questionner, ni de disserter sur l'objet de ses récits. Toutefois, je puis ajouter, touchant cette célèbre campagne de 1813, que, par divers fragmens de conversations éparses de Napoléon, que je n'ai point tracés en leur place, j'ai pu me convaincre en effet qu'il était loin de s'abuser sur la crise qui menaçait la France, qu'il jugeait fort bien toute l'immensité du péril dont il se trouvait entouré, quand il ouvrit la campagne. Dès son retour de Moscow, il avait vu le danger, et s'était appliqué à le conjurer. Dès cet instant même, il fut constamment décidé aux plus grands sacrifices; mais le moment de les proclamer lui semblait délicat, et c'est ce dernier point qui l'oc-

Digitized by Google

cupait surtout. Si la puissance matérielle était grande, disait-il, sa puissance d'opinion l'était bien davantage encore ; elle allait jusqu'à la magie : il s'agissait de ne pas la perdre, une fausse démarche, une parole gauche prononcée mal à propos, pouvait détruire à jamais tout le prestige. Une grande circonspection, une confiance extrême apparente dans ses forces lui étaient donc commandées. Il lui fallait surtout voir venir.

Sa grande faute, son erreur fondamentale, à été de croire toujours à ses adversaires autant de jugement et de connaissance de leurs vrais intérêts qu'à lui-même. Il soupçonnait bien l'Autriche dès le principe, disait-il, de chercher à profiter du mauvais pas où il se trouvait, pour lui arracher de grands avantages, et il y était au fond tout à fait décidé ; mais il ne pouvait se persuader qu'il y eût assez d'aveuglement dans le monarque, assez de trahison dans ses meneurs pour vouloir l'abattre tout à fait, lui, Napoléon, et livrer par-là leur propre pays à la merci de la toute-puissance, non contrôlée désormais, de la Russie. L'Empereur faisait le même raisonnement à l'égard de la confédération du Rhin, qui pouvait bien, convenait-il, avoir à se plaindre de lui, peut-être : mais qui devait cependant redouter bien davantage encore de retomber sous la sujétion de l'Autriche et de la Prusse. La Prusse elle-même, dans la pensée de Napoléon, ne se trouvait pas en dehors de ces raisonnemens : elle ne pouvait, selon lui, vouloir

Digitized by Google

détruire tout à fait un contrepoids nécessaire à son indépendance, à son existence même. Ainsi Napoléon admettait bien de la haine dans ses ennemis, et de l'humeur, de la malveillance, peut-être, chez ses alliés ; mais il ne pouvait supposer aux uns ni aux autres le désir de le détruire tout à fait, tant il se sentait nécessaire à tous ; et il marchait en conséquence.

Voilà l'idée dominante de Napoléon dans toute cette grande circonstance. Elle est la clef constante de sa conduite jusqu'au dernier moment, à celui même de sa chute. Il ne faut pas la perdre de vue, elle explique bien des choses, peut-être tout ; son attitude hostile, ses paroles fières, ses refus de conclure, sa détermination de combattre, etc.....

S'il avait des succès, disait-il, il ferait dès lors des sacrifices avec honneur, et la paix avec gloire ; les prestiges de sa supériorité demeureraient intacts. S'il éprouvait, au contraire, de trop grands revers, il serait toujours alors temps d'effectuer ses sacrifices ; et l'intérêt vital de l'Autriche, celui des vrais Allemands étaient là pour le soutenir de leurs armes ou de leur diplomatie, tant il les supposait imbus, ainsi qu'il l'était lui-même, combien désormais il était indispensable à la structure, au repos, à la sûreté, à l'existence de l'Europe. Hélas ! ce dont il pouvait douter fut ce qui lui réussit : la victoire lui demeura fidèle ; ses premiers succès sont incroyables, admirables ; mais

Digitized by Google

ce qui lui semblait infaillible fut précisément ce qui lui manqua : ses alliés naturels le trahirent et le précipitèrent.

A l'appui de ce que je viens de dire, et pour la meilleure intelligence des paroles prononcées plus haut par l'Empereur, je vais rassembler ici un léger résumé des événemens et des actes de cette fatale campagne. Aussi bien dans le temps nous ne connûmes guère en France que ses résultats ; les bulletins nous disaient fort peu de choses, et nous ne recevions aucune publication étrangère ; et puis d'ailleurs il y a si long-temps, tant d'autres grandes circonstances sont survenues, que ces détails ne sauraient être aujourd'hui bien présens même à ceux qui les avaient sus ; les voici donc dans leur ordre chronologique.

Je puise ce résumé dans un ouvrage de M. de Montvéran, publié en 1820.

Cette production, tout récemment écrite, porte le caractère d'un très-grand soin dans la recherche des pièces officielles et des documens authentiques. L'auteur s'est aidé de tous ses devanciers. J'ai donc dû croire que c'était indubitablement ce qu'il y avait de mieux. L'écrivain est loin d'être favorable à Napoléon ; toutefois on lui doit la justice de convenir qu'une grande impartialité à cet égard honore son caractère, en même temps qu'elle ajoute à tous les autres genres de mérite qui recommandent cet ouvrage.

Événemens. — " Le 2 Mai Napoléon ouvre la

Digitized by Google

campagne de Saxe, par la victoire de Lutzen, chose surprenante et d'un immortel honneur ! Une armée toute nouvelle et sans cavalerie marche aux vieilles bandes Russes et Prussiennes ; le génie du chef, la valeureuse jeunesse qu'il commande suppléent à tout. On n'avait point de cavalerie ; mais les masses d'infanterie s'avancent en carrés flanqués d'une immense artillerie, et les voilà autant de forteresses mouvantes. 81 mille fantassins Français ou rhenans et 4 mille cavaliers seulement battent 107 mille Russes ou Prussiens, dont plus de 20 mille de cavalerie. Alexandre et le Roi de Prusse y étaient en personne, et leur garde célèbre n'a pu tenir contre nos jeunes conscrits. Il en coûte aux ennemis 18 mille hommes ; mais notre perte est de 12 mille, et notre manque de cavalerie nous prive des fruits habituels de nos victoires. Toutefois le résultat moral est immense. Le sentiment de nos soldats a repris son ascendant, et la puissance d'opinion revient toute à l'Empereur. Les alliés se retirent devant lui sans oser risquer une nouvelle bataille *.

* La victoire de Lutzen fut pour l'Empereur le moment d'une perte sensible, celle du maréchal duc d'Istrie, le brave et loyal Bessières, qui lui était si sincèrement dévoué. Le digne Roi de Saxe lui a fait élever un monument au lieu même où il fut frappé ; et, par un bien glorieux rapprochement, il a été fait semblable à celui de Gustave-Adolphe, et se trouve non loin de celui-ci—une simple pierre entourée de peupliers. Et cet exemple, du reste, n'est pas le seul d'étrangers rendant à la mémoire de nos braves un hommage négligé par les nationaux.

Digitized by Google

" Le 9. — Napoléon rentré victorieux dans Dresde, y ramenant son souverain, ce Roi de Saxe, que le sentiment de ses vrais intérêts, que sa fidélité à ses engagemens en avaient fait sortir à l'approche des alliés, dont il avait refusé constamment toutes les propositions.

" Le 21 et le 22. — Napoléon triomphe de nouveau à Wurtchen et à Bautzen. Les alliés avaient choisi leur terrain ; les belles campagnes de Frédéric l'avaient rendu classique. Ils s'y étaient retranchés, et se croyaient inexpugnables ; mais tout cède aux grandes vues, aux belles dispositions du général Français, qui, en commençant le combat, se déclare déjà sûr de la victoire.

" Les alliés perdent encore 18 ou 20 mille hommes, et ne tiennent plus : ils se retirent en désordre. L'Empereur les poursuit. Il a déjà franchi la Lusace, traversé la Silésie ; il est sur l'Oder. Alors, les alliés demandent un armistice pour traiter de la paix, et Napoléon, croyant tenir l'instant favorable, l'accorde.

" 4 Juin. — Armistice de Pleissvitz si décisif dans la cause de nos malheurs, nœud fatal où se rattachent toutes les chances et les destinées de la campagne.

" L'Empereur devait-il accorder cet armistice, ou poursuivre ses avantages ? Ce put être à l'instant même un véritable problème, que le temps seul et les conséquences si terribles pour nous, n'ont résolu que plus tard. L'Empereur, victo-

Digitized by Google

rieux, s'arrêta vis-à-vis d'ennemis abattus, auxquels il pouvait concéder désormais sans embarras : ses sacrifices ne seraient plus que de la modération. L'Autriche, jusque-là incertaine, frappée de nos succès, nous revenait. Napoléon pouvait donc raisonnablement se flatter de voir conclure une paix qu'il désirait, et il ne voulait pas compromettre une occasion aussi heureuse, au hasard d'un échec qui eût tout perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu, que son armée était arrivée là en courant, et fort en désordre ; que ses derrières étaient à découvert et parcourus par l'ennemi ; et il se disait que l'armistice, dans tous les cas, lui donnait les moyens de resserrer et de bien organiser ses troupes ; de nettoyer et d'assurer ses communications avec la France, qu'il recevrait d'immenses renforts, et se créerait une cavalerie, etc.

" Malheureusement, au rebours des combinaisons de l'Empereur, ce fatal armistice ne fut avantageux qu'à nos ennemis ; il se prolongea près de trois mois, et ne servit qu'à organiser leur triomphe et notre destruction. L'Autriche, encore notre alliée, et qui, par une déception que l'histoire caractérisera, mettait ce titre à profit pour nous combattre avec plus d'avantage, ayant besoin d'un délai, l'obtint. Les Russes, qui attendaient une armée, la reçurent ; les Prussiens se doublèrent, les subsides Anglais arrivèrent, et l'armée Suédoise rejoignit. On remua les associations secrètes, on opéra le

Digitized by Google

soulèvement de toute la population Allemande, la défection des cabinets rhenans, la corruption des officiers alliés ; la trahison aussi commença à se glisser dans les rangs supérieurs. Le chef de l'état-major d'un de nos corps d'armée, le Général Jomini, passa à l'ennemi avec ce qu'il put savoir des plans de la campagne, etc."

L'Empereur a bien reconnu, par l'événement, toutes les fautes de cet armistice, et qu'il eût mieux fait de pousser obstinément en avant ; car s'il eût continué d'être heureux, les alliés, effrayés de se trouver séparés du secours de l'Autriche, avec laquelle ils ne se seraient plus entendus, coupés du Prince de Suède, demeuré en arrière, voyant les places de l'Oder débloquées, et le guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzick, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse, les alliés se seraient infailliblement exécutés, et auraient conclu. Que si nous eussions éprouvé un échec, les conséquences n'en pouvaient pas être plus funestes que ce qui est arrivé. Les sages calculs de l'Empereur le perdirent ; ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé.

Congrès de Prague, le 29 Juillet.—" Ouverture, après deux mois de difficultés et d'incidens, du congrès, sous la médiation de l'Autriche ; si toutefois on peut donner le nom de congrès à une réunion où il ne se traita rien, et où l'un des deux partis était résolu d'avance qu'il en serait ainsi.

Digitized by Google

" Le médiateur et les adversaires étaient également nos ennemis, tous se présentaient d'accord contre nous, et avaient déjà arrêté la guerre. Mais pourquoi s'y présentaient-ils donc? C'est qu'il fallait à l'Autriche, par un reste de pudeur, un prétexte dans les débats, pour nous déclarer la guerre, et que la Prusse et la Russie, de leur côté, croyaient devoir à l'opinion de l'Europe cette démonstration illusoire de leur désir et de leurs efforts pour la paix. Tous ensemble ne faisaient là que sceller le système de leurs machiavéliques combinaisons.

" Le véritable congrès pour eux ne fut pas l'instant où on se réunit à Prague; mais bien les deux mois qui l'avaient précédé. Le temps nous a livré depuis les documens authentiques de leurs intrigues et de leurs machinations, de leurs traités même durant cet intervalle. On y trouve en effet que l'armistice n'a été employé, par les amis apparens et les ennemis déclarés, qu'à cimenter artificieusement l'union qui devait renverser Napoléon, à créer ce triumvirat destiné à peser sur l'Europe qu'il prétendait délivrer.

L'Autriche avait par intérêt retardé long-temps l'ouverture de ce congrès. Résolue de réparer ses pertes à tout prix, elle n'hésitait pas à sacrifier son honneur, pour mieux assurer son succès. C'est sous le manteau même de l'amitié, qu'elle masque sa perfidie. Se disant toujours notre alliée, empressée à nous complimenter à chaque

Digitized by Google

nouveau triomphe, elle insiste, avec l'air du plus vif intérêt, pour être médiatrice, lors même qu'elle est déjà convenue avec nos ennemis de faire cause commune avec eux. On l'accepte; mais il lui fallait encore gagner du temps pour se trouver prête, et dès-lors, ce furent chaque jour des incidens nouveaux, traités avec la dernière lenteur.

"Dans le principe, elle ne s'était offerte d'abord que comme médiatrice; mais changeant de ton à mesure qu'elle poussait ses armemens, elle parla ensuite d'être arbitre, de prononcer entre les deux partis; laissant entrevoir qu'elle attendait de grands avantages des services qu'elle pourrait rendre, etc. etc. Enfin, au bout de deux mois d'armistice, quand elle se crut prête, et que tout se trouva d'accord entre les coalisés, ils ouvrirent le congrès, non pour y traiter de la paix et ramener l'amitié; mais pour mettre leurs véritables sentimens au grand jour, et insulter à visage découvert. Les Russes surtout s'y firent remarquer par un manque d'urbanité qui ne leur était pas habituel. Ce n'étaient plus ces Russes sollicitant anxieusement un armistice après les déroutes de Lutzen, Wurchen, Bautzen; c'étaient les Russes se regardant désormais, et déjà devenus en effet, par l'esprit de leur diplomatie, l'aveuglement de leurs co-associés, leur position géographique, enfin, par la force des choses, les dictateurs de l'Europe. Qui Alexandre y envoie-t-il pour traiter? Précisément quelqu'un qui, par ses circonstances per-

Digitized by Google

sonnelles, et d'après les lois Françaises, ne pouvait y paraître, un homme né Français. Certes il était difficile d'offrir un outrage plus personnel, plus direct; et Napoléon le dévora.

"Dans de telles dispositions, le congrès ne pouvait aller loin; aussi le peu de jours qu'il dura ne fut, de la part de nos ennemis, qu'une suite de notes plus ou moins acrimonieuses; et, de la part de l'Autriche, qu'une partialité révoltante.

"Le 10 Août, douze jours seulement après la réunion des négociateurs, les Russes et les Prussiens se retirèrent avec hauteur; et le 12, surlendemain, l'Autriche, cette alliée fidèle, cette amie si obséquieuse, si dévouée, qui avait sollicité si vivement d'être notre médiatrice, notre arbitre, quitte toute à coup ces titres pour nous déclarer la guerre, sans autre intervalle de temps que celui de la signature de son manifeste, ténébreusement concerté depuis deux mois avec ses nouveaux alliés!!! Manifeste, du reste, qui consacre la dégradation et la honte, en ce qu'il avoue le sacrifice d'une archi-duchesse, par la nécessité de se plier en apparence à une alliance détestée. L'histoire prononcera sur de tels actes. Toutefois, il est à croire, pour l'honneur du trône et de la morale, que la plupart de ces transactions, et surtout la véritable marche des affaires demeurèrent inconnues à l'Empereur François, réputé en Europe le plus doux, le plus droit, le plus moral, le plus religieux des princes. Le fait est qu'il a été dit

Digitized by Google

que beaucoup de ces actes se traitèrent à son insu, que d'autres lui furent présentés entièrement dénaturés. On doit en attribuer l'odieux à l'or Britannique, à la finesse de la diplomatie Russe, aux passions de l'aristocratie Autrichienne, excitées par la faction Anglaise, qui remuait et dominait en cet instant toute l'Europe.

" On se sépara avec une irritation réciproque extrême, alors l'Empereur s'exprima dans les pièces officielles et publiques avec la plus grande force et le ton de la plus haute supériorité. C'était pour les peuples ; car il demeurait tellement maître de lui, que, bien que courant aux armes, il n'en fit pas moins demander de reprendre les négociations, ce qui eut lieu à Prague. Il ne fallait pas, pensait-il, se priver de communications constantes ; l'Autriche devait être facile à détacher, si nous avions de grands succès ; elle devait être facile à convaincre, si nous avions de trop grands revers. Tel fut ce qu'on appela le congrès de Prague.

" A présent, on se demandera peut-être : Napoléon a-t-il donc été dupe dans ce congrès et ses accessoires ? Non, ou du moins pas entièrement. S'il n'eut pas connaissance de tous les faits, il ne douta jamais des intentions, ni des véritables sentimens.

" Napoléon, dès l'instant de sa première victoire à Lutzen, avait proposé authentiquement un congrès général. C'était là, selon lui, la seule et unique manière de pouvoir traiter franchement du

Digitized by Google

repos universel, et assurer l'indépendance de la France et la garantie du système moderne. Toute autre voie de négociation ne lui semblait qu'un leurre; et s'il sembla dévier de ce principe, en acceptant la médiation de l'Autriche et les conférences de Prague, c'est qu'à mesure que le temps s'écoulait, les affaires s'étaient compliquées. La défaite de Vittoria, l'évacuation de l'Espagne, et l'esprit de la France qui se déteriorait, avaient empiré de beaucoup sa situation. Il devinait bien qu'elle serait l'issue de ces négociations; mais il lui fallait gagner du temps à son tour, attendre les événemens. Il ne s'abusait nullement sur le rôle de l'Autriche; et sans connaître précisément jusqu'à quel point elle pouvait porter la déception, il avait fort bien su démêler sa conduite tortueuse, ses lenteurs, sa détermination. Il avait eu, à Dresde même, des conversations personnelles avec le premier négociateur de cette puissance, qui s'était suffisamment laissé pénétrer. L'Empereur lui ayant dit qu'il avait, après tout, 800 mille hommes à présenter à ses ennemis; le négociateur, disait-on, s'était empressé d'ajouter: "Votre Majesté pourrait dire 1200 mille; car il ne tient qu'à elle de pouvoir y joindre tous les nôtres." Mais à quel prix voulait-on les faire acheter! Il ne s'agissait de rien moins que de la restitution de l'Illyrie; de la cession du Duché de Varsovie, de la frontière de l'Inn, etc. etc. "Et sur quoi, je "vous prie, aurais-je pu compter davantage après

Digitized by Google

"tout cela, disait l'Empereur? Accorder toutes "ces choses, n'était-ce pas se déconsidérer pour "rien, et fournir à l'Autriche les moyens de nous "demander encore, ou de nous combattre ensuite "avec plus d'avantages?" Et il revenait toujours à penser que les vrais intérêts de l'Autriche se trouvant étroitement liés à notre péril, nous la retrouverions plus sûrement par nos malheurs, que nous ne l'attacherions par nos concessions. Il fut donc sourd à toutes les demandes; mais il doutait si peu des engagemens déjà pris par l'Autriche avec nos ennemis, qu'il lui arriva, assure-t-on, de dire, moitié gaîté, moitié indignation, à son négociateur, qu'il traitait d'ailleurs avec une certaine familiarité; "Ah çà, un tel, combien vous "a-t-on payé pour cela? Avouez-moi cela, à moi, "etc., etc."

Tout ce que dut néanmoins en coûter à Napoléon en cette occasion! à quelles épreuves ne fut pas mise sa patience! lui qu'on a tant accusé dans le temps de n'avoir pas voulu la paix! "Quelles "n'étaient pas mes tribulations, disait-il à ce sujet, "de me trouver tout seul à juger de l'imminence "du danger, et à y pourvoir; de me voir placé "entre les coalisés, qui menaçaient notre exis-"tence, et l'esprit de l'intérieur, qui, dans son "aveuglement, semblait faire cause commune "avec eux; entre nos ennemis, qui s'apprêtaient "à m'étouffer, et les harassemens de tous les "miens, de mes ministres même, qui me pous-

Digitized by Google

" saient à me jeter dans leurs bras!... et j'étais " obligé de faire bonne contenance dans une si " gauche posture!.... de répondre fièrement aux " uns, et de rembarrer avec dureté les autres, qui " me créaient des difficultés sur les derrières, en- " tretenaient la mauvaise pente de l'opinion, au " lieu de l'éclairer, laissaient le cri public me de- " mander la paix, lorsqu'ils eussent dû convaincre " chacun que le seul moyen de l'obtenir était de " me pousser ostensiblement à la guerre."

" Du reste, mon parti était pris, j'attendais les " événemens, bien résolu de ne pas me prêter à " des concessions ou à des traités qui n'auraient " présenté qu'un replâtrage momentané et d'une " conséquence inévitablement funeste. Tout parti " mitoyen m'était mortel, il n'était de salut que " dans la victoire qui me continuerait la puissance, " ou dans la catastrophe qui me rendrait alliés, " etc. etc."

Je prie de s'arrêter sur cette dernière pensée, que j'ai déjà indiquée plus haut: peut-être trouvera-t-on que je m'y appesantis beaucoup; mais c'est que je sens le besoin de la rendre intelligible; car bien que je la saisisse à merveille aujourd'hui, je fus long-temps à la comprendre, tant elle me paraissait paradoxale et subtile.

"Quelle situation," continuait l'Empereur! "moi " qui voyais que la patrie, ses destinées, ses doc- " trines, son avenir tenaient à ma seule personne! "—Mais Sire, me suis-je permis de dire, c'est bien

" aussi ce que chacun se disait, et plusieurs nuances
" de partis vous en faisaient le reproche, ajoutant
" avec aigreur : mais pourquoi s'est-il donc mis
" dans le cas de tout rattacher à sa seule personne?
" Accusation banale et vulgaire, a repris vivement
" l'Empereur ; cette situation n'était pas de mon
" choix ; elle ne venait pas de ma faute ; elle
" était toute dans la nature et la force des circon-
" stances, dans la lutte de deux ordres de choses
" opposés. Ceux qui s'exprimaient ainsi, s'ils
" étaient de bonne foi, auraient-ils mieux aimé se
" reporter avant Brumaire, où la dissolution inté-
" rieure était complète, l'invasion de l'étranger
" certaine, la destruction de la France inévitable?
" A compter du jour où, adoptant l'unité, la con-
" centration du pouvoir, qui seule pouvait nous
" sauver ; à compter de l'instant où, co-ordonnant
" nos doctrines, nos ressources, nos forces, qui
" nous créaient une nation immense, les destinées
" de la France ont reposé uniquement sur le carac-
" tère, les mesures et la conscience de celui qu'elle
" avait revêtu de cette dictature accidentelle ; à
" compter de ce jour la chose publique, l'*état, ce*
" *fut moi* ; ce mot, que j'avais prononcé pour ceux
" qui pouvaient me comprendre, a été fortement
" censuré par les esprits bornés et les gens de
" mauvaise foi. L'ennemi l'avait bien senti ;
" aussi s'est-il étudié tout d'abord à n'abattre que
" moi. On ne s'est pas moins récrié sur d'autres
" paroles échappées du fond de mon cœur : *que la*

Digitized by Google

" *France avait plus besoin de moi que moi d'elle.* " On ne vit qu'un excès de vanité dans ce qui " etait pourtant une vérité profonde ; et vous le " voyez ici, mon cher, je peux me passer de tous, " et s'il s'agissait de souffrir, mes peines ne sau- " raient être longues ; mon existence est courte ; " mais celle de la France ! ! ! " Et, reprenant son idée première, il a dit : " Nos circonstances étaient " extraordinaires et toutes nouvelles : il ne faut " point aller leur chercher de parallèle. J'étais, " moi, toute la clef d'un edifice tout neuf et à de " si légers fondemens ! Sa durée dépendait de " chacune de mes batailles ! Si j'eusse été vaincu " à Marengo, vous eussiez eu dès ce temps-là " tout 1814 et 1815, moins les prodiges de gloire " qui ont suivi et demeurent immortels. Il en eût " été de même à Austerlitz, à Jéna encore, à Eylau et " ailleurs. Le vulgaire n'a pas manqué d'accuser " mon ambition de toutes ces guerres ; mais " étaient-elles davantage de mon choix ? n'étaient- " elles pas toujours dans la nature et la force des " choses, toujours dans cette lutte du passé et de " l'avenir, dans cette coalition constante et per- " manente de nos ennemis qui nous plaçaient dans " l'obligation d'abattre, sous peine d'être abat- " tus ? etc."

Pour revenir aux négociations de 1813, il est sûr que quand on lit aujourd'hui toutes les pièces du temps, les documens, les manifestes des deux partis, on s'étonne beaucoup, soit qu'on ait plus

Digitized by Google

de sang-froid à present, ou qu'on se trouve éclairé par la conduite de ceux qui ont triomphé, on s'étonne beaucoup, disons nous, de la double erreur qui porta les Allemands à se soulever avec une telle fureur contre celui de qui ils prétendaient secouer le joug, et en faveur de ceux qu'ils purent croire devenir leurs régénérateurs!!!

Reprise des hostilités; bataille de Dresde, 26 et 27 Août.—"On se présente de nouveau sur le champ de bataille; les Français avec 300 mille hommes, dont 40 mille de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe; et les alliés avec 500 mille hommes, dont 100 mille de cavalerie, les menaçant par les trois directions de Berlin, la Silésie et la Bohême, sur Dresde. La prodigieuse différence n'affecte pas Napoléon, qui a combiné et prend hardiment l'offensive. Il a fortifié la ligne de l'Elbe, devenue son point d'appui; et s'abritant des montagnes de la Bohême, sur son extrême droite, il dirige une de ses masses sur Berlin, contre Bernadotte, qui commande une armée de Prussiens et de Suédois; une autre marche sur la Silésie, contre Blucher, qui a sous ses ordres une réunion de Prussiens et de Russes; une troisième stationne à Dresde, comme clef de position, pour observer la grande armée Autrichienne et Russe, en Bohême; enfin une quatrième est placée, en forme de réserve, à Zittau, avec le triple objet: 1° de pénétrer en Bohême, si on a des succès contre Blucher; 2° d'y contenir

Digitized by Google

la grande masse des alliés, en leur faisant craindre de se voir attaqués sur leurs derrières, s'ils tentent de déboucher par les rives de l'Elbe; 3° enfin, de fournir au besoin, soit aux attaques contre Blucher, soit à la défense de Dresde, si elle se trouve attaquée.

L'Empereur, déjà lancé contre Blucher, le menait battant devant lui, quand il se trouve soudainement rappelé pour la défense de Dresde, où 65 mille Française se trouvaient avoir sur les bras 180 mille alliés. Le généralissime, Prince de Schwartzemberg, avait attaqué Dresde mollement le 26, au lieu de brusquer l'affaire, ainsi que le voulait, assure-t-on, le transfuge Jomini, si bien au fait du véritable état des choses. Napoléon arrive avec la rapidité de l'éclair; il a réuni 100 mille Français contre les 180 mille alliés. L'affaire n'est pas un instant douteuse; et c'est à sa sagacité, à son coup d'œil qu'on doit tout. L'armée ennemie est abîmée, elle perd 40 mille hommes, et se trouve menacée un instant d'une destruction totale. L'Empereur Alexandre y avait assisté en personne, et Moreau y tomba d'un des premiers boulets de la garde impériale, fort peu de temps après avoir parlé avec ce Prince *.

Elle était donc enfin arrivée cette chance heu-

* Cette mort de l'illustre Moreau, sous les drapeaux Russes, et contre une armée Française, a été et demeure la désolation, le supplice de ses plus vrais amis, de ses plus zélés partisans.

Digitized by Google

reuse, tant attendue de Napoléon, qui devait rétablir ses affaires, procurer la paix et sauver la France! En effet, dès le lendemain même, l'Autriche lui expédiait déjà un agent avec des paroles amicales. Mais ô destinées humaines! C'était là le dernier sourire de la fortune. A compter de cet instant, par un enchaînement de fatalités sans exemple, Napoléon ne comptera plus que des désastres. Partout où il ne se trouve pas, nous demeurons écrasés; notre armée de Silésie éprouve une perte de 25 mille hommes, de la part de Blucher; celle qui attaque sur Berlin est battue par le Prince de Suède, qui lui cause les plus grands dommages; enfin presque tout le corps de Vandamme, qui, après la victoire de Dresde, a été envoyé en Bohême sur les derrières de l'ennemi, et devait accomplir sa destruction, abandonné à lui-même et à la témérité de son chef, succombe sous le refoulement de l'armée des alliés précipitant sa fuite. Ce fatal désastre et le salut des Autrichiens est amené par une indisposition subite de Napoléon, qu'on croit un moment empoisonné. Sa présence ne hâte plus l'ardeur des différens corps qui poursuivent; l'indécision, la mollesse s'en mêlent. Vandamme est anéanti, et tout le fruit de la magnifique victoire de Dresde est perdu!

Après de tels échecs coup sur coup répétés, le prestige est détruit, le moral des Français est attaqué, celui des alliés s'en rehausse, la valeur numerique reprend ses droits, et tout marche vers

Digitized by Google

une catastrophe. Napoléon, au désespoir, fait de vains efforts, il court vers chaque point menacé, et se trouve aussitôt rappelé ailleurs par quelque nouveau désastre. Partout où il apparaît, les alliés reculent devant lui ; mais ils avancent avec succès sitôt qu'il tourne le dos. Cependant toutes les masses ennemies gagnent constamment du terrain, elles se trouvent toutes liées entre elles désormais, et forment un demi-cercle qui se resserre sans cesse autour des Français acculés sur l'Elbe, menaçant de les déborder. D'un autre côté, nos derrières dégarnis sont inondés de coureurs, de partisans. Le royaume de Westphalie est en pleine insurrection, nos convois demeurent interceptés ; il n'est plus de communication libre avec la France.

C'est dans cette situation que les négociateurs de Prague apportent à l'Empereur les résultats de leurs nouvelles conférences. Après de nombreuses restitutions exigées de lui et de ses alliés, on avait fait deux lots : d'un côté toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Italie ; de l'autre, toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Allemagne. On laissait à Napoléon à en choisir un, mais il devait abandonner l'autre aux alliés, pour en disposer à leur gré, sans nulle intervention de sa part. Amis ou ennemis, pas un ne doute que Napoléon ne saisisse avec avidité de telles propositions ; " car, lui disaient les siens, si " vous choisissez l'Italie, vous restez aux portes

Digitized by Google

" de Vienne, et les alliés se battront bientôt entre " eux, pour les dépouilles de l'Allemagne. Si au " contraire vous préférez d'abandonner l'Italie, " vous vous attachez l'Autriche, dont elle sera " le partage, et demeurez au cœur de l'Alle- " magne. Dans tous les cas, vous ne tarderez pas " à reparaître en médiateur ou en maître." Napoléon n'en jugea point ainsi, et refusa, persistant dans ses idées arrêtées.

Certes, se disait-il, de telles propositions en elles mêmes, et dans le cours naturel des choses, sont des plus acceptables; mais où est la garantie de leur sincérité? Il voyait très-bien que les alliés ne cherchaient qu'à le faire donner dans le piége. Ils avaient adopté désormais de n'avoir plus ni foi, ni loi. Ils ne se croyaient plus tenus à aucun droit des gens, à aucune moralité vis-à-vis de nous. Au rebours de ses conseillers, il disait: " Si j'abandonne l'Allemagne, l'Autriche combat- " tra avec plus d'ardeur jusqu'à ce qu'elle obtienne " l'Italie. " Si je lui cède celle-ci, elle s'empres- " sera, pour se la garantir, à me chasser de l'Alle- " magne. Ainsi une première concession obte- " nue, ne serait, dans leurs mains, qu'un moyen de " s'en faire accorder, ou d'en saisir de nouvelles. " La première pièce de l'édifice déplacée entraîne- " rait l'écroulement de tout le reste; je serais " poussé, de concessions en concessions, jusqu'au " château des Tuileries, d'où les Français, indignés " de ma faiblesse, et m'accusant de leurs désastres,

Digitized by Google

" me chasseraient sans doute, et peut-être avec " justice, pour être tout aussitôt eux-mêmes la " proie de l'étranger."

Ne croirait-on pas lire la prédiction littérale des événemens qui suivirent l'insidieuse déclaration de Francfort, les propositions de Châtillon? etc. etc, . .

" Il valait cent fois mieux périr sous la violence " de la victoire, continuait l'Empereur; car les " défaites même laissent après elle le respect de " l'adversité, quand elles s'associent à une mag- " nanime constance. Je préférai donc de com- " battre ; si j'étais vaincu, il nous restait toujours " les vrais intérêts politiques de la plupart de nos " ennemis. Si j'étais vainqueur, je pouvais tout " sauver, et j'avais encore des chances, j'étais loin " de croire tout désespéré."

Mouvement intentionné sur Berlin. — " C'est dans cet état de choses que le Roi de Bavière, ce chef de la Confédération du Rhin, écrivit à l'Empereur, l'assurant confidentiellement qu'il tiendrait encore six semaines dans son alliance : " et c'était " assez, disait Napoléon, pour que très-probable- " ment il n'eût plus eu à nous quitter." Et il se décida à commencer dès l'instant un grand mouvement qu'il méditait depuis long-temps, et qui montre bien toutes les ressources de son génie, et la trempe de son ame. Pressé sur l'Elbe, dont la grande masse des coalisés borde déjà la rive droite, et à peu-près tourné sur ses derrières, il a conçu,

Digitized by Google

préparé l'audacieuse idée de changer de position avec l'ennemi, place pour place; de percer sa ligne, d'aller se former sur ses derrières, et de le contraindre de passer à son tour entièrement sur la rive gauche. Si, dans cette situation, il leur abandonne toutes ses communications avec la France, il se donne pour nouveaux derrières précisément le territoire de l'ennemi, des pays non encore dévastés qui peuvent le nourrir: Berlin, le Brandebourg, le Meklembourg; il retrouve toutes ses places, leurs immenses garnisons, dont l'éparpillage et la perte seront une si grande faute après le revers, et eussent apparu comme des ressources du génie en cas de triomphe. Il va avoir devant lui un nouvel avenir, de nouvelles combinaisons: l'étonnement, la stupeur des ennemis, leurs fautes, le brillant de son audace et toutes ses espérances.

Batailles de Leipsick. (16, 18, 19 Octobre.) — " Tout semble sourire d'abord à l'Empereur; mais presque aussitôt une lettre du Roi de Wurtemberg lui donne avis que l'armée Bavaroise, enlevée par des intrigues et l'esprit du moment, s'est jointe à l'armée Autrichienne qu'elle avait à combattre, qu'elle marche sur le Rhin pour le couper de la France, et qu'il va se trouver lui-même dans l'obligation de se plier à ces circonstances. Ce nouveau contre-temps force Napoléon de tout interrompre pour revenir en arrière et songer à la retraite. Une telle complication de faux mouvemens, sert les alliés, qui nous pressent et nous en-

Digitized by Google

tourent; une grande bataille devient inévitable. Napoléon se masse dans les plaines de Leipsick; son armée est forte de 157 mille combattans et de 6 cents pièces d'artillerie; mais les alliés lui en présentent mille, et 350 mille bayonnettes. On se bat avec fureur un premier jour; les Français demeurent vainqueurs; et la victoire eût été décisive, si l'un des corps laissés à Dresde fût venu prendre part à la bataille, ainsi que l'avait espéré l'Empereur. Le Général Merfeld, fait prisonnier, est renvoyé sur parole, avec l'annonce que l'Empereur accepte enfin de renoncer à l'Allemagne; mais les coalisés, enflés de l'arrivée sur le terrain d'un immense renfort, recommencent une seconde journée, et ils sont si nombreux, que quand leurs troupes se trouvent fatiguées, elles sont régulièrement relevées, comme à la parade, par des corps tout frais. Les fatalités les plus inouies se joignent encore à l'inégalité du nombre; la trahison la plus infâme éclate à l'improviste au milieu de nous: les Saxons, nos alliés, dans nos propres rangs, se retournent, tirent sur nous et nous foudroyent de leur artillerie. Toutefois, tel est le sang froid du général Français, son énergie, son habileté, le courage de nos soldats, qu'ils remédient à tout, et que le champ de bataille nous demeure encore.

Ces deux terribles journées, que l'histoire appelle des journées de géans, avaient coûté à l'ennemi 150 mille hommes de ses meilleures troupes,

Digitized by Google

dont 50 mille tués sur le champ de bataille. Il n'y avait nulle parité avec nos pertes, qui ne s'élevaient pas à 50 mille. L'immense différence de forces avait donc considérablement décru, et une troisième bataille se présentait avec des chances beaucoup plus favorables ; mais nous nous trouvions à bout de munitions, nos parcs n'offraient plus que 16 mille coups ; nous en avions tiré 220 mille dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite ; elle se commença à la nuit sur Leipsick. Au jour les alliés nous assaillent, ils pénètrent avec nous dans la ville, on s'y bat dans les rues, notre arrière-garde s'y défendait vaillamment et sans grandes pertes, quand, par une fatalité désespérante, on fait sauter, à contre temps et par mal entendu, le seul pont de l'Elster par lequel s'effectue notre retraite. Alors tout ce qui reste sur la rive de Leipsick est perdu, et ce qui se trouve sur l'autre rive se dirige en toute hâte et en désordre sur Mayence. A Hanau, il faut passer sur le ventre de 50 mille Bavarois ; de tristes débris seuls rentrent en France ; et, pour comble d'infortune, la contagion les y accompagne.

Telle est cette trop fatale campagne, notre dernier effort national, le véritable tombeau de notre gigantesque puissance ; où quatre fois, contre toute l'Europe, et en dépit de toutes les chances accumulées, le génie d'un seul homme fut sur le point de rétablir notre ascendant, et de le cimenter par la paix : après les victoires de Lutzen et

Digitized by Google

de Bautzen, après celle de Dresde, lors du dernier mouvement sur Berlin ; enfin dans les plaines de Leipsick.

Il n'échoua que par une complication de fatalités et de perfidies dont l'histoire ne fournit point d'exemple. J'inscris ici celles qui me tombent sous la main à la simple lecture.

Fatalités.

(A). Incommodité subite de Napoléon.

(B). Débordement soudain de la Bober.

(C). Lettre confidentielle du Roi de Bavière.

(D). Ordres non parvenus aux corps de Dresde.

(E). Manque inopportun de munitions militaires, après les deux journées de Leipsick.

(F). Explosion du pont de l'Elster.

Perfidies.

(G). Machinations, mauvaise foi de l'Autriche, première et véritable cause de nos désastres.

(H). Violation de l'armistice de Pleisswits, relativement à nos places bloquées.

(I). Désertion du chef d'état-major du 3e corps.

(K). Défection du gouvernement Bavarois.

(L). Trahison des Saxons, dans nos rangs, etc.

(M). Capitulation de Dresde violée, etc. etc.

Voici quelques lignes de développement.

(A). Après la victoire de Dresde, quelqu'un complimentait Napoléon sur un si grand succès. Ce n'est rien, observa-t-il, tout rayonnant de satis-

Digitized by Google

faction ; Vandamme est sur leurs derrières, et c'est-là que vont être les grands résultats ; et l'Empereur marchait de sa personne pour aider et accomplir cette opération décisive, quand malheureusement il fut pris, après son repas, d'un vomissement subit, tellement violent, qu'on le crut empoisonné, et qu'il fallut le ramener dans Dresde. Dès-lors il y eut lacune dans les opérations. On en connaît les funestes conséquences. Quelle petite cause, et quels immenses résultats ! Ce que sont pourtant les choses d'ici bas !

(B). Une crue subite de la Bober en Silésie, fut la principale cause des désastres du Maréchal Macdonald. Le débordement surprit ses corps en pleine opération, empêcha leurs communications, et causa les pertes malheureuses qu'on a vues plus haut.

(C). Le Roi de Bavière écrivit confidentiellement à Napoléon, vers la fin de Septembre, qu'il tiendrait encore six semaines ou deux mois dans son alliance ; que jusque-là il se refuserait opiniâtrement à tous les avantages qui lui étaient offerts. L'Empereur, dans la situation critique où il se trouvait, qui, sans cette circonstance, eût pu se déterminer peut-être à entendre lui-même aux propositions qu'on lui faisait, n'hésita plus, et entreprit immédiatement le beau mouvement qu'il avait médité sur Berlin, pensant que les six semaines lui suffisaient pour changer la face des affaires et raffermir ses alliés ; malheureusement

Digitized by Google

des intrigues militaires furent plus fortes que la volonté du Roi de Bavière ; et Napoléon, forcé d'interrompre son mouvement, est obligé de combattre à Leipsick avec désavantage : on a vu quelles en furent les suites.

(D). Napoléon en se préparant pour les combats de Leipsick, avait compté sur une diversion des corps d'armée qu'il avait laissés dans Dresde, leur coopération eût rendu la victoire décisive, et pouvait changer la face des affaires ; malheureusement les ennemis étaient si nombreux, nous demeurions tellement cernés, que les ordres de l'Empereur n'atteignirent point Dresde.

(F). Après les deux terribles journées de Leipsick, notre retraite s'opérait au-delà de l'Elster sur un seul pont. Un officier commis à sa garde, avait ordre de le faire sauter quand l'ennemi se présenterait à la suite de notre arrière-garde. Malheureusement on dit à tort à cet officier que l'Empereur le demande. Il y court, et un caporal de sapeurs, au premier aspect de quelques coureurs Russes, met aussitôt le feu à la mine, et fait sauter le pont, vouant ainsi à la perdition tout ce qui demeurait encore au-delà : toute notre arrière-garde, les bagages, près de 2 cents pièces d'artillerie et 30 mille prisonniers, traînars, blessés ou malades.

A la lecture de bulletin qui contenait cette circonstance il n'y eût qu'un cri parmi la malveillance à Paris : il renfermait un mensonge, disait-on ; c'était l'Empereur lui-même qui avait ordonné

Digitized by Google

l'explosion pour sauver sa personne aux dépens du reste de l'armée. Vainement objectait-on la version de l'officier qui, en confirmant le fait, s'en justifiait; on répliquait que c'était un nouveau mensonge, ou bien une complaisance et un jeu joué de la part de l'officier. Tel était le langage du temps *.

(G). L'on a vu plus haut les déceptions de l'Autriche, sa duplicité, sa mauvaise foi, les nombreuses contradictions entre ses actes et ses paroles; c'est qu'oubliant la générosité dont elle avait été l'objet après Léoben, Austerlitz, et Wagram, elle s'acquittait, selon les maximes de la politique, et en saisissant avidement l'occasion de réparer ses pertes à tout prix.

On a vu qu'elle nous a perdus en nous faisant

---

* Lors de mon voyage à Londres en 1814, il n'était bruit que des événemens récens, et la bataille de Leipsick y jouait un grand rôle. On racontait qu'au moment de sa défaite, Napoléon avait tellement perdu l'esprit, qu'il s'était égaré dans la ville, et que perdu dans une rue écartée, sur la muraille de laquelle, bien qu'à cheval, il s'était appuyé dans un moment de défaillance, il avait demandé à une bonne vieille son chemin et un verre d'eau-de-vie. L'explosion du pont n'était pas oubliée, et elle était racontée précisément comme à Paris. Ces détails et bien d'autres encore remplissaient les salons et couraient les rues, étaient racontés sérieusement par les personnes les mieux élevés comme par celles du dernier vulgaire; les gravures en étaient exposées à toutes les boutiques. On y voyait la rue de Leipsick, le point précis de l'événement, etc. et le torrent de ces absurdités était tel, qu'il ne restait d'autre ressource au bon sens, que de hausser les épaules et de souffrir.

Digitized by Google

consentir à l'armistice de Pleisswitz, et sa conduite était d'autant plus odieuse, qu'elle était déjà décidée à nous faire la guerre, et qu'à peu de jours de là, son cabinet, bien que toujours notre ami, notre allié, et s'offrant pour médiateur, prenait des engagemens contre nous. On sait à présent son accession aux conventions, de Rechembach, vers le milieu de Juin, et sa participation aux conférences de Trachemberg, au commencement de Juillet. La nécessité d'une certaine pudeur fit tenir ces choses secrètes un mois encore après le commencement des hostilités. On ne les présenta d'abord à François que comme des mesures éventuelles et précautionnelles ; et ce ne fut qu'en lui peignant Napoléon comme un fléau, et en lui attribuant les retards de l'ouverture du congrès, qu'on reculait soi-même, qu'on vint à bout de le faire apposer sa signature. *(Montvérant, tome* VI. *page 262.)*

Telle fut la conduite de l'Autriche, et Napoléon, pourtant, ne cessa d'entretenir l'arrière espérance de la voir revenir à lui ; non qu'il pût compter sur aucuns procédés, mais parce qu'il la supposait assez clairvoyante sur ses véritables intérêts. Ce sentiment ne l'a abandonné qu'en signant son abdication *.

* Il y avait quelque chose de si juste dans cette pensée, qu'il ne demeure nullement prouvé que le détrônement de l'Empereur n'ait pas été plutôt escamoté à l'Autriche, que consenti par

Digitized by Google

(H). Les forteresses occupées par les troupes Françaises, comprises dans les parties occupées par les armées combinées, devaient avoir une lieue de rayon autour de leur enceinte, et être ravitaillées tous les cinq jours ; cet article ne fut pas exécuté de bonne foi.

Quand l'armistice fut prolongé, les commissaires Français demandèrent que des officiers de leur armée fussent envoyés aux commandans des forteresses ; mais le général en chef Russe s'y refusa, et les circonstances étaient devenues telles qu'on fut obligé d'en passer par là. *(Montvéran, tome* VI. *page* 270.)

(I). Le chef de l'état-major du 3e corps, Suisse de nation, mais élevé dans nos rangs, passa à l'ennemi peu de jours avant la reprise des hostilités ; il y porta tous les renseignemens qu'il avait pu recueillir. L'Empereur de Russie le récompensa de ce service par une faveur particulière, et en en faisant un de ses aides-de-camp. On dit que cet officier, d'un grand talent, assure-t-on, avait à se

---

elle. Par une de ces fatalités si remarquables qui se sont attachées aux derniers pas de Napoléon, un de ses succès momentané sépara les Autrichiens des Russes, et l'ordre de marcher sur Paris, ainsi que la fameuse déclaration qui proscrivit Napoléon et sa famille, émanèrent d'Alexandre seul. Quand François se présenta, il n'eut plus que l'obligation d'adopter des mesures déjà accomplies. Mais bien des circonstances ont porté à croire que ce fut avec une grande répugnance et un extrême dépit.

Digitized by Google

plaindre de quelqu'injustice; mais en est il qui puisse légitimer un tel acte, et sauver de la condamnation que prononce la morale?

(K). Une partie du plan de campagne arrêté par Napoléon, avait été que l'armée Bavaroise stationnée sur le Danube agirait de concert avec l'armée d'Italie stationnée en Illyrie, et que leurs efforts réunis se porteraient sur Vienne. On sent de quel poids eussent été de telles mesures sur les destinées de la campagne. Mais le chef de l'armée Bavaroise, sous un prétexte ou un autre, et au vrai parce qu'il était d'intelligence avec l'ennemi, demeura constamment inactif; paralysa le Vice-Roi, sur lequel se portèrent les principales forces Autrichiennes. On a vu plus haut que la défection ouverte de cette armée, parvenu à l'Empereur au plus fort de la crise, devint une des grandes causes de notre destruction.

(L). Mais de tout ce que nous venons de parcourir, rien n'égale encore le scandale et l'ignominie de la trahison des Saxons, qui, nos frères de péril et de fortune, dans nos rangs mêmes, se retournent subitement contre nous pour nous égorger. Quelqu'étendu qu'ait été le dommage qu'ils nous ont causé, leur honte demeure encore plus grande que tout le mal qu'ils nous ont fait.

La conduite de Napoléon en cet instant, de lui qu'on se plaisait à cette époque à dépeindre comme l'homme de la déception et de la mauvaise foi par

Digitized by Google

excellence, demeure une belle leçon de magnanimité et de véritable grandeur.

Il avait adjoint un corps de Saxons à sa garde impériale ; il les range autour de leur souverain qu'il laisse à Leipsick *, le dégageant de tous ses engagemens vis-à-vis de lui. Il se trouvait encore des Bavarois dans son armée, et il fait écrire à leur chef. " Que la Bavière venant de lui déclarer " déloyalement la guerre, cette circonstance auto- " riserait à les désarmer et à les retenir prison- " niers de guerre ; mais que de tels actes sont " contraires à la confiance que Napoléon veut que " les troupes à ses ordres aient en lui." Et il leur fait donner des vivres et les renvoie. L'histoire comparera ! ! ! †"

(M). J'ai sous les yeux des notes d'un officier très-distingué, relatives à la capitulation de Dresde. Énumérant tout ce que nous avions laissé dans les places dont nous demeurions séparés, il porte leur total à 177 mille hommes ! ! ! L'Empereur n'en

* Le vénérable, le fidèle, le bon Roi de Saxe avait suivi Napoléon son allié, et s'était fixé à son quartier général. Les coalisés, en entrant dans Leipsick, se saisirent de sa personne, et prétendirent disposer de ses états. On connaît ses malheurs : ils intéressèrent vivement tous les cœurs généreux en Europe.

† Au milieu de la déloyauté générale, le Roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, quoique déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre.

Digitized by Google

avait que 157 mille à Leipsick, et quelle différence dans nos destinées si cette masse ou seulement une partie se fût trouvée sous sa main dans cet événement décisif. Mais les circonstances forcées, et non un système suivi avaient amené cette malheureuse dispersion. Or, voici ce que je trouve littéralement dans ces notes touchant la violation de la capitulation de Dresde.

" Avant tout, il importe de savoir, y est-il dit, qu'il était arrêté dans le plan de coalition contre la France, coalition dont le Prince de Schwartzemberg était le prête-nom, qu'au fur et à mesure des offres de capitulation de chacune de nos nombreuses garnisons, on la lui accorderait belle et honorable; mais qu'aucune ne serait exécutée. Ce point de fait matériellement prouvé, le motif du refus de la capitulation souscrite à Dresde entre M. le Maréchal Saint-Cyr et MM. les Généraux Tolstoy et de Klénau, fut que le Prince de Schwartzemberg ne pouvait la ratifier, parce que M. le Comte de Lobau, aide-de-camp de Napoléon, enfermé dans Dresde avec le Maréchal, avait protesté contre cette capitulation; et quelque temps après, la capitulation de Dantzick, souscrite avec le Général Rapp, fut déclinée sous le prétexte atrocement faux que la garnison de Dresde, malgré les stipulations de la sienne, ayant repris du service sitôt son arrivée à Strasbourg, on ne pouvait plus dès-lors approuver la capitulation de Dantzick sans s'exposer aux mêmes inconvéniens."

Digitized by Google

Voici qui met à nu la déloyauté militaire des alliés. La garnison de Dresde, composée de deux corps d'armée et formant 45 mille hommes, capitula le 11 Novembre *.

" La capitulation portait que l'évacuation de la place par les Français se ferait en six colonnes

---

* Le parti de rendre la place avait été loin d'être unanime dans la garnison. Il y eut, à cet égard, deux opinions: l'une fut de rentrer en France à l'aide d'une capitulation, et ce fut celle qu'on adopta; la seconde était bien autrement vigoureuse. Il ne s'agissait rien moins que de sortir de Dresde avec l'élite de la garnison, de descendre l'Elbe en débloquant successivement Torgau, où se trouvaient 28 mille hommes, Wittemberg, où il y en avait 5 mille, Madgebourg, qui en comptait 20 mille, et d'arriver à Hambourg, où s'en trouvaient 32 mille; alors, avec cette armée de 60 ou 80 mille hommes, agglomérés de la sorte, on fût rentré en France en marchant sur le ventre de l'ennemi; ou bien encore on l'eût contraint de rétrograder en manœuvrant sur ses derrières; on eût paralysé les grandes levées en masse qui sont venues accabler nos vieilles bandes; et eût-on été malheureux, l'issue n'eût pas été plus funeste que la capitulation. Cet avis fut fortement soutenu par le Comte de Lobau, les Généraux Teste, Mouton-Duvernet, et autres. Le détermination était grande, digne de notre gloire, tout-à-fait en harmonie avec nos actes passés; et c'était l'intention de l'Empereur, qui expédia, à cet effet, des ordres qui ne purent parvenir. Le desespoir de se rendre était tel, qu'une partie de l'armée suggéra au chef de l'opposition de se saisir du commandement; mais le respect à la discipline l'emporta chez lui sur l'ardeur de combattre; toutefois ce ne fut pas sans s'exprimer avec la dernière violence dans le conseil, où l'on assure que dans son intrépide indignation, il s'emporta au point de s'écrier au général en chef: " L'Empereur me dira que j'aurais " dû, le pistolet au poing, me saisir du commandement."

Digitized by Google

et en six journées successives; que la destination générale de la garnison serait Strasbourg.

" Cette capitulation s'exécuta, quant à l'évacuation par nous et à la prise de possession par l'ennemi; mais notre sixième colonne avait à peine fait une journée de route hors de la ville que l'on declara que cette même capitulation était déclinée et rejetée par le Généralissime Prince de Schwartzemberg, au texte d'un ordre du 19 Novembre.

" Lorsque le Maréchal Saint-Cyr se plaignit de cette disposition, on lui offrit, en compensation de ce déni de justice, de le laisser rentrer à Dresde avec ses troupes, et de le remettre en possession de tous les moyens de défense dont il avait disposé avant la capitulation; c'était une ironie.

" Le maréchal négociant en vain pour l'exécution littérale de tous les articles consentis, avec pouvoir valable, par le Comte de Klénau, force fut, pour cette malheureuse garnison disloquée et coupée, de se rendre aux différens cantonnemens qui lui furent assignés dans la Bohême, au lieu de poursuivre sa marche vers le Rhin.

" Le maréchal, outré de cette violation manifeste, dépêcha, pour en prévenir Napoléon, un officier supérieur; mais les alliés retardèrent sa marche sous divers prétextes. Il n'arriva à Paris que le 18 Décembre; la série des *événemens postérieurs* avait rendu le mal sans remède."

Après la nomenclature de déceptions et de perfidies que je viens d'énoncer, et que les coalisés

Digitized by Google

avaient érigées en système, on doit être peu surpris que Napoléon, qui les apercevait clairement, ne comptât en aucune manière sur la fameuse déclaration de Francfort, et qu'il s'indignât de l'aveuglement de notre Corps Législatif, dont la commission, par malveillance ou par travers d'esprit, acheva de ruiner les affaires. Napoléon fut plus d'une fois sur le point de mander cette commission, me disait-il, afin de s'entretenir confidentiellement avec elle et à cœur ouvert sur le véritable état des choses, et le péril imminent dont nous étions menacés. Parfois, observait-il, il pensait qu'il eût indubitablement ramené leurs cœurs Français, parfois il redoutait, au contraire, certaines opiniâtretés, peut-être malveillantes, qui eussent pu faire dégénérer l'affaire en polémique, ce qui, vu l'esprit du moment, eût encore affaibli nos ressources et hâté la dissolution.

L'Empereur est revenu souvent et en diverses circonstances sur ce point critique de nos destinées. Je l'ai toujours passé, parce que le détail n'en présentait rien d'agréable ni de consolant.

Traits de bienfaisance. — Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc. — Massacres de Septembre. — Sur les révolutions en général; fatalités contre Louis XVI.

3. Sur les trois heures l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre; il achevait sa toilette, et comme il pleuvait en ce moment, il a gagné le salon, où il m'a dit des choses fort curieuses qu'on

Digitized by Google

supposerait le concerner et dans lesquelles je jouais un grand rôle. . . . . .

. . . . . .

Plus tard, l'Empereur a essayé quelques tours sur l'espèce de prairie qui avoisine sa bibliothèque. Le vent etait très-violent ; il est rentré et s'est mis à jouer au billard, chose dont il se doute à peine.

Dans la journée l'Empereur disait que, voyageant avec l'Impératrice, il se trouvait un jour à déjeuner dans une des îles du Rhin. Une petite ferme était dans le voisinage ; pendant qu'il était à table, il en fit venir le paysan, le questionna sur tout ce qui pouvait le rendre heureux, lui dit de le demander hardiment ; et, pour lui donner plus de confiance, il lui fit boire, disait-il, plusieurs verres de vin. Le paysan, moins circonscrit et mieux avisé que dans les trois souhaits, parcourut le maximum de tous ses besoins. L'Empereur commanda au préfet d'y pourvoir sur-le-champ. On fit le compte, et la somme ne s'élevait pas au-dessus de 6 à 7 mille francs.

Une autre fois, en Hollande, disait-il encore, faisant une traversée en yacht, et causant avec celui qui tenait le gouvernail, il lui demandait ce que pouvait valoir son bâtiment. " — Mon bâti-" ment ! il n'est pas à moi, dit l'homme ; je serais " trop heureux, il ferait ma fortune.—Eh bien ! " je te le donne, dit l'Empereur à cet homme, qui " y parut fort peu sensible." On prit sa froide indifférence pour le flegme naturel du pays ; mais

Digitized by Google

ce n'était pas cela. " Quelle faveur m'a-t-il donc " fait? dit-il à un de ses camarades qui le félicitait, " il m'a parlé, et voilà tout; il m'a donné ce qui " ne lui appartient pas: quel diable de présent!" Cependant Duroc avait été payer le maître du bâtiment; il en tenait la quittance de vente qu'on remit à l'homme. Dès qu'il commença à comprendre, sa joie fut jusqu'au délire; il fit des folies. La somme était encore à peu-près la même que ci-dessus. " Ainsi," disait l'Empereur, " on voit " que les désirs des hommes ne sont pas aussi " immodérés qu'on le pense, et qu'il est plus facile " de les rendre heureux qu'on ne le croit! car, " assurément, ces deux hommes trouvèrent le " bonheur."

Quand l'Empereur fut visiter Amsterdam, la population, dit il, était très-montée contre lui; mais à peine il avait paru qu'il avait remué les cœurs les plus froids. Il ne voulut d'autre garde que la garde d'honneur de la ville, et ce trait de confiance lui ramena aussitôt tous les sentimens Hollandais. Il était sans cesse au milieu d'eux tous. Dans une certaine occasion, il aborda vis-à-vis d'eux franchement la question. " On vous " dit mécontens, mais pourquoi? La France ne " ne vous a pas conquis, elle vous a adoptés; il " n'est aucune exclusion pour vous; vous partagez " toutes les faveurs de la famille. Considérez-" vous: j'ai pris parmi vous des préfets, des cham-" bellans, des Conseillers d'État, dans le juste rap-

Digitized by Google

" port de votre population, et j'ai accru ma garde " de votre garde Hollandaise. Vous vous plaignez " de souffrir ; mais en France on souffre davant- " age ; nous souffrons tous, et cela durera tant " que l'ennemi commun, le tyran des mers, le " vampire de votre commerce ne sera pas ramené " à la raison. Vous vous plaignez de vos sacrifices? " Mais venez en France, et vous verrez tout ce " qui vous reste encore au-dessus de nous ; alors " vous vous estimerez moins malheureux peut- " être .... Mais pourquoi ne vous féliciteriez-vous " pas bien plutôt de la fatalité qui amène votre " réunion avec nous? Dans la composition nou- " velle de l'Europe, que seriez vous désormais " laissés à vous-mêmes? Les esclaves de tout le " monde; au lieu qu'identifiés à la France, vous êtes " appelés à faire un jour avec éclat tout le com- " merce du grand Empire." Puis prenant le ton de la gaîté, il leur dit : " J'ai fait tout pour vous " plaire et vous accommoder. Ne vous ai-je pas " envoyé pour vous gouverner justement l'homme " qu'il vous fallait, le bon et pacifique Lebrun? " Vous pleurez avec lui, il pleure avec vous, vous " pleurez ensemble ; que pouvais-je faire de " mieux?" Et à ces mots le flegme Hollandais disparut ; tout l'auditoire se mit à rire aux éclats, et l'Empereur put compter sur eux. " Du reste, " ajouta-t-il, espérons que ce ne sera pas long ; " croyez que je le désire autant que vous. Ceux " d'entre vous qui voyent loin vous diront que rien

Digitized by Google

" de tout ceci n'est dans mon caprice, ni dans mes " intérêts."

L'Empereur laissa le peuple d'Amsterdam ivre de sa personne, et emporta lui-même des sentimens très-prononcés en sa faveur. Il avait coutume de se plaindre, avant son voyage, que quiconque était envoyé par lui en Hollande, y devenait aussitôt Hollandais: il le rappela au Conseil d'État à son retour, et dit qu'il l'était devenu lui-même. Et un jour qu'un des orateurs parlait légèrement de l'esprit des Hollandais: " Messieurs, dit-il, vous " pouvez-être plus aimables; mais je vous sou- " haite leur moralité."

Après dîner, quelqu'un ayant mentionné la date du jour (3 Septembre).

L'Empereur a dit à ce sujet des paroles bien remarquables. En voici quelques-unes: " C'est " l'anniversaire d'exécutions bien épouvantables, " bien hideuses, une réaction en petit de la St.- " Barthélemi, une tache pour nous, moindre sans " doute parce qu'elle a fait moins de victimes, et " qu'elle n'a pas porté la sanction du gouverne- " ment, qui essaya même de punir le crime. Il a " été commis par la commune de Paris, puissance " spontanée, rivale de la législature, supérieure " même.

" Au surplus, disait l'Empereur, ce fut bien " plutôt l'acte du fanatisme que celui de la pure " scélératesse; on a vu les massacreurs de Septem- " bre massacrer l'un d'entre eux pour avoir volé

Digitized by Google

" durant leurs exécutions. Ce terrible événement, " continuait l'Empereur, était dans la force des " choses et dans l'esprit des hommes. Point de " bouleversement politique sans fureur populaire, " point de danger pour le peuple déchaîné, sans " désordre et sans victimes. Les Prussiens en- " traient; avant de courir à eux, on a voulu faire " main basse sur leurs auxiliaires dans Paris. Peut- " être cet événement influa-t-il dans le temps sur " le salut de la France. Qui doute que, dans les " derniers temps, lorsque les étrangers appro- " chaient, si on eût renouvelé de telles horreurs " sur leurs amis, ils eussent jamais dominé la " France? Mais nous ne le pouvions, nous étions " légitimes; durée de l'autorité, nos victoires, nos " traités, le rétablissement de nos mœurs, avaient " fait de nous un gouvernement régulier; nous " ne pouvions nous charger des mêmes fureurs ni " du même odieux que la multitude. Pour moi, " je ne pouvais ni ne voulais être un Roi *de la* " *Jacquerie.*

" Règle générale. Jamais de révolution sociale " sans terreur. Toute révolution de cette nature " n'est et ne peut être dans le principe qu'une ré- " volte. Le temps et le succès parviennent seuls " à l'ennoblir, à la rendre légitime; mais encore " une fois on n'a pu y parvenir que par la terreur. " Comment dire à tous ceux qui remplissent toutes " les administrations, possèdent toutes les charges, " jouissent de toutes les fortunes: Allez-vous-en?

Digitized by Google

" Il est clair qu'ils se défendraient: il faut donc " les frapper de terreur, les mettre en fuite, et " c'est ce qu'ont fait la lanterne, et les exécutions " populaires. La terreur en France a commencé " le 4 Août, lorsqu'on a aboli la noblesse, les dîmes, " les féodalités, et qu'on a jeté tous ces débris au " peuple. Il se les est partagés, n'a plus voulu les " perdre, et a tué. Alors seulement il a compris " la revolution, et s'y est vraiment intéressé. Jus- " que-là, il existait assez de morale et de dépen- " dance religieuse parmi eux, pour qu'un grand " nombre doutât que, sans le Roi et les dîmes, la " récolte pût venir comme de coutume."

" Toutefois, concluait l'Empereur, une révolu- " tion est un des plus grands maux dont le " ciel puisse affliger la terre. C'est le fléau de la " génération qui l'exécute; tous les avantages " qu'elle procure ne sauraient egaler le trouble " dont elle remplit la vie de leurs auteurs. Elle " enrichit les pauvres, qui ne sont point satisfaits; " elle appauvrit les riches, qui ne sauraient l'ou- " blier; elle bouleverse tout; aux premiers mo- " mens fait le malheur de tous, le bonheur de " personne.

" Le vrai bonheur social, il faut en convenir, est " dans l'usage paisible, dans l'harmonie des jouis- " sances relatives de chacun. Dans les temps ré- " guliers et tranquilles, chacun a son bonheur: le " cordonnier est aussi heureux dans sa boutique " que moi sur le trône; le simple officier jouit " autant que son général. Les révolutions les,

Digitized by Google

" mieux fondées détruisent tout à l'instant même, " et ne remplacent que dans l'avenir. La nôtre a " semblé d'une fatalité irrésistible ; c'est qu'elle a " été une éruption morale aussi inévitable que les " éruptions physiques : un vrai volcan. Quand " les combinaisons chimiques qui produisent celui- " ci sont complètes, il éclate. Les combinaisons " morales qui produisent une révolution étaient à " point chez nous : elle a éclaté."

Nous demandions à l'Empereur s'il croyait qu'il eût été possible d'arrêter la révolution à sa naissance. Il le croyait sinon impossible, du moins bien difficile. Peut-être, disait-il, aurait-on pu conjurer l'orage, ou le détourner par quelque grand acte machiavélique, en frappant d'une main de grands individus, et en concédant de l'autre à la nation, en lui accordant franchement la réformation que demandait le temps, et dont une partie avait déjà été mentionnée dans la fameuse séance royale. " Et encore tout cela, observait l'Empe- " reur, n'eût-il été que se saisir de la révolution et " la diriger soi-même." Il pensait que quelqu'- autre combinaison de la sorte eût pu réussir peut-être encore au 10 Août, si le Roi fût demeuré vainqueur. Les deux époques, selon lui, étaient les seules qui eussent pu présenter quelques chances désespérées, parce que, lors de Versailles, la nation n'etait point encore toute ebranlée, et qu'au 10 Août elle était déjà bien fatiguée ; mais les hauts intéressés, observait l'Empereur, n'étaient pas de taille pour ces difficiles époques.

Digitized by Google

L'Empereur a parcouru rapidement la série des fautes commises. " L'ensemble en faisait pitié, " concluait-il. Il eût fallu un premier ministre à " Louis XVI. et M. Necker en sous ordre pour " les finances. Les premiers ministres eussent dû " être inventés surtout pour les derniers règnes de " notre monarchie ; et précisément il était devenu " dans les principes et l'amour propre du jour de " n'en vouloir point prendre."

On a beaucoup parlé de la conduite équivoque " de plusieurs grands personnages, dans ces temps de crise, et l'Empereur a dit : " Nous condamnons " Louis XVI. ; mais indépendamment de sa fai- " blesse, il a été le premier prince attaqué. C'est " celui sur lequel les nouveaux principes faisaient " leur essai. Son éducation, ses idées innées le " portaient à croire de bonne foi comme lui appar- " tenant tout ce qu'il cherchait à défendre ou- " vertement ou en secret. Même dans ses " manques de foi, il pouvait y avoir une espèce de " bonne foi, s'il est permis de parler ainsi. Plus " tard, que chacun en sait davantage, une même " conduite serait bien plus inexcusable, bien au- " trement condamnable. Qu'on ajoute que Louis " XVI. avait tout le monde contre lui, et l'on " pourra se faire une idée des difficultés sans nom- " bre que la fatalité sembla prendre plaisir à accu- " muler sur ce Prince infortuné. La fatalité des " Stuart, dont on a tant parlé, n'a pas été plus " malheureuse."

Digitized by Google

Sur les gardes-du-corps ; un déserteur parmi nous.

4.—L'Empereur m'a fait appeler après son déjeûner. Il était étendu sur son canapé, au milieu de plusieurs livres. Sa tête demeurait encore couverte du madras de la nuit ; son visage semblait défait. " Mon cher, m'a-t-il dit, je me sens " fatigué. Voilà bien des livres que je parcours, " rien ne m'attache, tout m'y déplaît : je m'en- " nuie." Et son œil dirigé sur moi, cet œil si vif d'ordinaire, et terne en ce moment, m'en exprimait bien davantage. " Asseyez-vous là, m'a-t-il " dit, en montrant une chaise près de lui, chargée " de livres, et causons." Et il s'est mis à parler de l'île d'Elbe, de la vie qu'il y avait menée, de quelques visites qu'il y avait reçues, etc. etc. Puis il m'a questionné sur notre existence à Paris, à cette époque correspondante ; sur la Cour, sa physionomie. Et la conversation l'ayant amené à mentionner les gardes-du-corps. " Sire," s'est permis de lui dire quelqu'un, " dans votre suite, " parmi nous, se trouve un de leurs déserteurs."— " Comment cela, expliquez ?"—" Sire, parce qu'au " moment de la restauration un des capitaines des " gardes, pour qui j'ai beaucoup d'affection, et qui " m'en avait toujours témoigné, malgré la différ- " ence de nos opinions, m'offrit de placer mon fils " dans sa compagnie, me disant qu'il l'y traiterait " comme le sien. Je lui objectai qu'il était trop " jeune, que cela ferait tort à ses études ; et comme

Digitized by Google

" il m'assurait que non, je lui demandai la permis-
" sion d'y réfléchir. Quand j'en parlai ailleurs,
" on se récria sur la bonne fortune que j'avais dé-
" daignée ; c'était une grande faveur, me disait-
" on, parce qu'en très-peu de temps, et sans inter-
" rompre son éducation, mon fils deviendrait sus-
" ceptible d'un très-bel avancement. Je fus donc
" témoigner au capitaine des gardes qu'il avait
" dû me trouver très-ridicule de ne pas m'être
" montré plus reconnaissant ; et il m'avoua qu'il
" s'était bien aperçu que je n'avais pas compris.
" Toutefois, par une circonstance ou une autre,
" Votre Majesté est revenue avant que mon fils
" n'eût l'honneur d'être présenté à son colonel, et
" comme, à notre départ pour Ste-Hélène, j'ai été
" l'enlever à son lycée, le voilà pleinement et
" dûment un déserteur." L'Empereur en a beau-
coup ri, et a terminé disant : " Ce que c'est
" pourtant que les révolutions ! Quel croisement
" d'intérêts, de rapports, d'opinions ! Heureux
" encore quand elles ne dissolvent pas les familles,
" ou qu'elles ne mettent pas aux prises les meil-
" leurs amis." Et de là il a passé à me question-
ner sur ma famille, et a fini par me dire : " Mais
" j'ai vu, dans Alphonse de Beauchamps, votre
" nom parmi les royalistes qui, le 30 Mars, pro-
" voquèrent à la royauté sur la place Louis XV. :
" je vois bien que ce n'est pas vous ; je crois même
" que vous m'avez déjà expliqué cela ; mais l'idée
" ne m'en est pas restée.— Sire, c'est un cousin de

Digitized by Google

" mon nom. Cette citation me gêna un peu dans " le moment, et je réclamai vainement dans les " journaux : ce qu'il y avait de plaisant, c'est que " le cousin réclamait vivement de son côté, pour " qu'on spécifiât bien que c'était lui. Je crois bien " que la dénomination ainsi générale, était une " bien-veillance d'auteur, que j'avais vu jadis chez " moi, et qui voulait peut-être, par-là, me mé- " nager une occasion de me faire valoir, si j'en " avois l'envie. Du reste, je dois à ce cousin " la justice de dire que me trouvant, moi, près de " Votre Majesté, je lui offris maintes fois de de- " mander la faveur de vouloir bien le placer dans " votre maison ou autrement, et il me refusa " constamment. Je lui souhaite aujourd'hui d'en " trouver la récompense." L'Empereur a répété : " Bon Dieu ! ce que sont pourtant les révolutions ! " Comme elles bouleversent tous les intérêts " privés ! et c'est la masse de ces blessures privées " qui cause le ferment général, et rend ces se- " cousses si aigres, si haineuses, si violentes ! etc. " etc."

Le temps a été épouvantable, à ne pouvoir pas sortir de tout le jour. L'Empereur m'a congédié, et a fait appeler le Général Gourgaud, auquel il a dicté dans sa bibliothèque, depuis deux heures jusqu'à six heures, presque toute la campagne de Moreau, sous le Consulat. Après dîner, il nous a lu la fameuse lettre somptuaire de Mme de Maintenon à son frère, dans laquelle elle lui fixe son

Digitized by Google

ménage, article par article, à 6 mille francs par an. Cela a conduit à faire venir plusieurs volumes des Grands-Hommes. L'Empereur en a parcouru quelques articles, et s'est amusé des figures au trait qui sont à la fin de chaque volume.

Bourrades de Napoléon; la plupart calculées, etc. etc.— On marchande notre existence.

5. — Aujourd'hui, dans ma conversation du matin, je racontais à l'Empereur je ne sais plus quelles vexations, quels actes iniques qui, à son insu, révoltaient l'esprit public, et le rendaient odieux, parce qu'ils s'exerçaient en son nom, et que beaucoup les croyaient de lui; " Mais com-
" ment, disait-il, ne se trouvait-il personne parmi
" cette foule de vous autres qui m'entouriez; com-
" ment parmi mes chambellans surtout n'y avait-il
" pas quelqu'un de cœur et d'independance qui
" vînt s'en plaindre et m'en donner connaissance?
" j'en aurais fait justice.—Ah! Sire, nous n'avions
" garde, nul n'aurait osé.—Pourquoi? j'étais donc
" bien terrible?—Sire, nous vous tenions pour tel.
" —J'entends, l'on redoutait mes bourrades; mais
" on savait aussi que j'écoutais volontiers, que
" j'étais juste, et ç'eût été au bienveillant à savoir
" mettre en balance le prix de sa bonne action
" avec le danger de la bourrade. Et puis, mon
" cher, il était bien peu de ces bourrades qui ne
" tinssent du calcul; c'était souvent ma seule oc-
" casion de tâter un homme, de prendre au vol

Digitized by Google

" ses nuances de caractère ; j'avais peu de momens " à donner aux informations, c'était une de mes " épreuves. Par exemple une fois, ici, je vous ai " poussé (allusion à la Cinquième Partie), et bien " cela m'a suffi pour découvrir que vous devez " être entêté-négatif trés-susceptible, point dissi- " mulé, mais boudeur ; et si je voulais (me prenant " par l'oreille) vous adresser un madrigal, je dirais : " *la sensitive*, mon cher." Et revenant aux bourrades, il a ajouté : " Autre motif, c'est que j'avais " été dans l'obligation de me créer une auréole " de crainte ; autrement, surgi, comme je l'avais " fait, du milieu de la multitude, un grand nombre " m'eussent mangé dans la main ou frappé sur " l'épaule. Nous sommes fort enclins, de notre " nature, à la familiarité, etc."

Le temps a continué tout aussi mauvais, il a été horrible. L'Empereur a passé la plus grande partie du jour à travailler comme hier.

Le Gouverneur a renouvelé ses tracasseries au sujet de notre nourriture ; il a recommencé d'ignobles détails sur quelques bouteilles de vin, quelques livres de viande. Il veut bien aller à présent de 8 mille livres sterling qui lui sont fixés par le gouvernement, jusqu'à 12 mille, qu'il prononce lui-même indispensables ; mais il tient toujours à ce qu'on lui remette le surplus entre les mains, ou il menace de grands retranchemens. *Il marchande notre existence.* L'Empereur, quand on a voulu lui en rendre compte, a répondu qu'on fît ce qu'on

Digitized by Google

voudrait ; mais que sur toute chose on ne lui en parlât pas, qu'on le laissât tranquille.

Le soir, l'Empereur est revenu de nouveau à Mme de Maintenon, et a beaucoup parlé de ses lettres, de son caractère, de son influence sur les affaires du temps, etc. etc. . . . Il a fait venir le Dictionnaire historique pour y lire l'article des Noailles, et s'est retiré à onze heures.

Conversation confidentielle. — Lettres de Maintenon et de Sévigné.

6.—Le temps était presque aussi mauvais que la veille. L'Empereur, après sa toilette, a mené l'un de nous dans sa bibliothèque, où il s'est entretenu confidentiellement et long-temps sur des objets graves qui nous touchent vivement.

" Voilà plus d'un an, disait-il, que nous som-
" mes ici, et nous en sommes encore comme au
" premier jour sur certains objets ; j'avoue même
" qu'ils restent encore dans le vague de mon es-
" prit, et que je n'ai rien d'arrêté à cet égard dans
" ma pensée. Cela me ressemble peu ; mais aussi
" quel découragement ne doit pas-être le mien ?
" Que de coups la fortune et les hommes ont amas-
" sés sur ma tête ! J'en suis atteint de tous côtés
" et partout. La plaie m'en couvre tous les pores.
" Il n'est pas jusqu'à vous autres autour de moi,
" vous mes fidèles et mes consolateurs, qui n'y
" soyez pour quelque chose. Vos jalousies, vos
" dissentimens m'attristent et me gênent. —Sire,
" lui a-t-il été répondu, ce point devrait demeurer

Digitized by Google

" inaperçu de Votre Majesté, d'autant plus qu'au " fond il est sans réalité pour ce qui la concerne. " Notre jalousie n'est plus dès lors que de l'émula- " tion, et tous dissentimens cessent à l'expression " de votre moindre désir. Nous ne vivons qu'en " vous, nous agirons toujours ainsi qu'il vous plai- " ra. Vous êtes pour nous *le vieux de la mon-* " *tagne;* aux crimes près, vous n'avez qu'à com- " mander?—Eh bien! a dit l'Empereur, je vais " m'y mettre sérieusement et chacun aura sa " tâche." Alors il a dicté quelques notes, a gagné le jardin, où il a fait quelques tours seul, et de-là est rentré chez lui.

L'Empereur n'est sorti de sa chambre qu'au moment de dîner, il est revenu encore sur Mme de Maintenon, qui était sa lecture du moment. " Son " style, sa grâce, la pureté de son langage me ra- " vissent, a-t-il dit; je me raccommode. Si je " suis violemment heurté par ce qui est mauvais, " j'ai une sensibilité exquise pour ce qui est bon. " Je crois que je préfère les lettres de Mme de " Maintenon à celles de Mme de Sévigné: elles " disent plus de choses. Mme de Sévigné certaine- " ment restera toujours le vrai type; elle a tant " de charmes et de grâces, mais quand on a beau- " coup lu, il ne reste rien. Ce sont des œufs à la " neige dont on peut se rassasier sans charger son " estomac."

Plus tard en parlant de grammaire; il a fait venir celle de Domairon, qui avait été notre pro-

Digitized by Google

fesseur à l'école militaire de Paris. Il la parcourait avec plaisir. "Ce qu'est l'influence de la "jeunesse, disait-il; je soupçonne bien qu'elle "n'est pas la meilleure des grammaires, mais elle "n'en sera pas moins toujours pour moi celle qui "aura le plus d'attraits; je ne l'ouvrirai jamais "sans éprouver un certain charme, etc."

Fautes des ministres Anglais; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette, etc. — Réductions du Gouverneur.

7.—L'Empereur n'est pas sorti de la journée. Le Gouverneur a paru sur le terrain avec un groupe nombreux. Nous avions fui à son approche. Plusieurs bâtimens ont été signalés.

Appelé chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé d'un ouvrage sur l'État de l'Angleterre; ce point est devenu le sujet de la conservation. Il a beaucoup parlé de l'énormité de sa dette, de la gaucherie de la paix qu'elle avait conclue, des divers moyens qui s'offraient à elle de se tirer d'affaire, etc. etc.

Napoléon a essentiellement l'instinct de l'ordre, le besoin de l'harmonie. J'ai connu quelqu'un qui, vivant dans les chiffres, confessait ne pouvoir entrer dans un salon sans y additionner irrésistiblement, tout aussitôt et de force, les personnes qu'il y apercevait; à table, c'étaient les plats, les verres, etc. Napoléon, dans une atmosphère plus noble, dans une région plus élevée, avait aussi son

Digitized by Google

acte irrésistible ; c'était celui de mettre en marche le grand, et de développer le beau. S'il s'occupait d'une ville, il suggérait aussitôt des améliorations, des embellissemens, des monumens ; s'il s'arrêtait sur une nation, il traitait à l'instant des voies de son illustration, de sa prospérité, de sa grandeur, de ses meilleures institutions, etc. etc. C'est ce que vingt traits qui précèdent auront déjà présenté à l'intelligence, à la sagacité de chacun.

Or, l'Empereur, par les journaux, les ouvrages, ou notre situation, était constamment ramené, par la force des choses, sur l'Angleterre. Il revenait donc souvent sur ce qu'elle avait dû faire, sur ce qui lui demeurait à entreprendre, sur ce qui pouvait lui procurer un avenir plus prospère, etc. etc. Je vais tâcher de recueillir ici quelque peu de ce que je lui ai entendu dire à cet égard en diverses occasions.

Un jour il disait : " Le système colonial que " nous avons connu est fini pour tous, pour l'An- " gleterre qui possède toutes les colonies, comme " pour les autres puissances qui n'en possèdent " plus aucune. L'empire des mers, aujourd'hui, " appartient à l'Angleterre sans discussion. Pour- " quoi, dans une situation toute nouvelle continue- " rait-elle une marche routinière ? Pourquoi ne " créerait-elle pas des combinaisons plus profit- " ables ? Il faut qu'elle imagine une espèce d'é- " mancipation de ses colonies, aussi bien beaucoup " lui échapperont avec le temps, et c'est à elle à

Digitized by Google

" profiter du moment pour s'assurer des liens nou-
" veaux, et des rapports plus avantageux. Pour-
" quoi la plus part de ces colonies ne seraient-elles
" pas sollicitées à acheter leur émancipation de la
" mère patrie, au prix d'une quotité de la dette
" générale, qui deviendrait spécialement la sienne.
" La mère patrie s'allégerait de ses charges, et n'en
" conserverait pas moins tous ses avantages. Elle
" conserverait pour liens la foi des traités, les inté-
" rêts réciproques, la similitude du langage, la
" force de l'habitude; elle se réserverait d'ail-
" leurs, par forme de garantie, un seul point forti-
" fié, une rade pour ses vaisseaux, à la façon des
" comptoirs d'Afrique. Que perdrait-elle? rien;
" et elle sauverait les embarras, les frais d'une ad-
" ministration qui ne la font que trop souvent
" détester. Les ministres auraient, il est vrai,
" quelques places de moins à donner; mais la na-
" tion recueillerait certainement davantage, etc.

" Je ne doute pas, ajoutait-il, qu'avec une con-
" naissance approfondie de la matière, on n'obtînt
" quelque résultat utile de ces idées brutes, quel-
" ques erronées qu'elles pussent être à leur premier
" jet. Il n'est pas jusqu'à l'Inde même dont il ne
" fût possible, sans doute, de tirer quelque grand
" parti par quelques combinaisons nouvelles. Les
" Anglais m'assurent ici que l'Angleterre n'en re-
" tire aucun bénéfice dans la balance de son com-
" merce. Les frais emportent tout ou dépassent
" même encore: il ne reste donc que des grapil-

Digitized by Google

" lages individuels et quelques fortunes person-
" nelles colossales; mais ce sont autant d'alimens
" pour le patronage des ministres; et dès-lors on
" se donnerait bien de garde d'y toucher. Puis
" ces Nababs, comme ils les appellent, en revenant
" en Angleterre, y sont autant de bonnes recrues
" pour la haute aristocratie. Peu importe qu'ils
" présentent le scandale d'une fortune acquise par
" les rapines et le brigandage; peu importe qu'ils
" influent fortement sur la morale publique, en
" animant chacun du désir des mêmes richesses
" poursuivies à tout prix. Les ministères actuels
" n'y regardent pas de si près: ce seront autant
" de votes pour eux; et plus ils seront pourris,
" plus ils seront faciles à gouverner. Et avec les
" choses de la sorte, le moyen d'attendre quelque
" réforme. Aussi, à la moindre proposition, vous
" voyez quels cris! car l'aristocratie Anglaise veut
" bien journellement gagner du terrain en avant,
" mais sitôt qu'on propose de la faire rétrograder
" d'un atôme, elle n'y entend plus, et l'explosion
" est universelle. Si l'on touche aux plus minuti-
" eux détails, tout l'édifice va crouler, s'écrie-t-elle.
" C'est tout simple. Qu'on veuille arracher d'un
" vorace le morceau qu'il tient à la bouche, il le
" défendra en héros, etc. etc."

Une autre fois, l'Empereur disait: " Après 20
" ans de guerre, après tant de trésors prodigués,
" tant de secours fournis à la cause commune,
" après un triomphe au-dessus de toute espérance,

Digitized by Google

" quelle paix pourtant a signée l'Angleterre!
" Castlereagh a eu le continent à sa disposition,
" quel grand avantage, quelles justes indemnités
" a-t-il stipulés pour son pays? Il a fait la paix
" comme s'il eût été vaincu. Le misérable! je
" ne l'eusse guère plus maltraité si je fusse de-
" meuré victorieux. Ou bien encore serait-ce
" qu'il s'estimait assez heureux de m'avoir ren-
" versé..... dans ce cas la haine m'a vengé!
" Deux forts sentimens ont animé l'Angleterre
" durant notre lutte; son intérêt national et sa
" haine contre ma personne. Au moment du tri-
" omphe, la violence de l'un lui aurait-il fait oublier
" l'autre? Elle paierait cher ce moment de pas-
" sion!" Et il développait son idée parcourant les diverses combinaisons qui démontraient les fautes de Lord Castlereagh, et les nombreux avantages qu'il avait négligés. " Des milliers d'années
" s'écouleront, disait-il, avant qu'il ne se présente
" une telle occasion pour le bien-être, la véritable
" grandeur de l'Angleterre. Est-ce donc, de la
" part de Castlereagh, ignorance ou corruption?
" Ce Lord Castlereagh a distribué noblement, à
" ce qu'il a cru, les dépouilles aux souverains du
" continent, et n'a rien réservé pour son pays;
" mais n'a-t-il pas craint qu'on lui reprochât d'avoir
" été là bien plutôt leur *commis* que leur *associé*.
" Il a fait don de territoires immenses; la Russie,
" la Prusse, l'Autriche, ont acquis des millions de
" population. Où se trouve l'équivalent de l'An-

Digitized by Google

" gleterre? Elle, qui pourtant avait été l'ame de
" ces succès, elle qui en avait payé tous les frais;
" aussi recueille-t-elle déjà le fruit de la reconnais-
" sance du continent, et des bévues ou de la trahi-
" son de son négociateur. On continue mon sys-
" tème continental, on réprouve, on exclut les pro-
" duits de ses manufactures: au lieu de cela, pour-
" quoi n'avoir pas bordé le continent de villes
" maritimes libres et indépendantes? Celles, par
" exemple, de Dantzick, Hambourg, Anvers, Dun-
" kerque, Gênes et autres, qui fussent demeurées
" les entrepots obligés de ses manufactures, dont
" ils eussent inondé l'Europe en dépit de toutes
" les douanes du monde. Elle en avait le droit et
" le besoin; ses décisions eussent été justes, et
" qui s'y fût opposé au moment de la libération?
" Pourquoi s'être créé un embarras, et avec le
" temps un ennemi naturel en unissant la Belgique
" à la Hollande, au lieu d'avoir ménagé deux im-
" menses ressources à son commerce, en les tenant
" séparées? La Hollande, qui n'a point de manu-
" factures, était le dépôt naturel de celles d'Angle-
" terre, et la Belgique, devenue colonie Anglaise,
" sous un Prince Anglais, eût été la route par
" laquelle on en eût constamment inondé la
" France et l'Allemagne? Pourquoi n'a-t-on
" pas plié l'Espagne et le Portugal à un traité
" de commerce à long terme, qui eût repayé
" de tous les frais qu'on a faits pour leur dé-
" livrance, et qu'on eût obtenu sous peine d'af-

Digitized by Google

" franchir leurs colonies, dont, dans les deux cas, " on eût fait tout le négoce? Pourquoi n'a-t-on " pas stipulé quelqu'avantage dans la Baltique, et " vis-à-vis des États d'Italie? C'était là comme au- " tant de droits régaliens de la souveraineté des " mers. Après s'être battu long-temps pour en " soutenir le droit, comment en négliger les béné- " fices, quand elle se trouvait consacrée de fait? " Est-ce qu-en sanctionnant l'usurpation dans les " autres, l'Angleterre eût pu craindre qu'aucun " osât se refuser à la sienne; et qui l'eût pu? Je " m'attendais à quelque chose de la sorte. Peut- " être le regrettent-ils aujourd'hui qu'il est trop " tard, car ils ne sauraient plus y revenir; ils ont " manqué le moment unique!....Que de pour- " quoi encore j'aurais à multiplier!....Lord Cas- " tlereagh seul pouvait agir ainsi: il s'est fait " l'homme de la sainte alliance; avec le temps il " sera maudit. Les Lauderdale, les Grenville, les " Wellesley, et autres eussent traité bien différem- " ment; c'est qu'ils eussent été les hommes de " leur pays, etc. etc."

L'Empereur disait encore une autre fois: " La " dette est le ver rongeur de l'Angleterre; c'est " la chaîne de tous ses embarras; car c'est elle qui " force à l'énormité des taxes, celles-ci font hausser " le prix des denrées; de là la misère du peuple, " le haut prix du travail et celui des objets manu- " facturés, qui ne se présentent plus avec le même " avantage sur les marchés de l'Europe. L'An- " gleterre doit donc combattre à tout prix ce mon-

Digitized by Google

" stre dévorant; il lui faut l'attaquer par tous les " bouts à la fois, l'assommer par le *négatif* et le " *positif* réunis, c'est-à-dire par la réduction de ses " dépenses, et l'accroissement de ses capitaux.

" Ne peut-elle pas réduire l'intérêt de sa dette, " les hauts salaires, les sinécures, les dépenses de " l'armée; renoncer à celle-ci pour s'en tenir à sa " marine. Enfin, beaucoup d'autres choses encore " que j'ignore, et ne saurais fouiller? Quant à " l'accroissement de ses capitaux, ne peut-elle " s'enrichir de tous les biens ecclésiastiques, qui " sont immenses, qu'elle acquerrait par une salu- " taire réforme, et à l'extinction des titulaires, ce " qui ne blesserait personne? Mais qu'on pro- " nonce un mot de la sorte, et toute l'aristocratie " sera sous les armes et en campagne, et elle l'em- " portera; car en Angleterre, c'est elle qui gou- " verne et c'est pour elle qu'on gouverne. Elle " recourra à son adage habituel: si l'on touche le " moindrement aux fondemens antiques, le tout " va s'écrouler; ce que la masse répète benoite- " ment, et toute réforme s'arrête, et tous abus de- " meurent, croissent, pullulent.

" Il est vrai de dire qu'en dépit d'une composi- " tion de details odieux, surannés, ignobles, la " constitution Anglaise présente cependant le sin- " gulier phénomène d'un heureux et beau résultat, " et c'est ce résultat et tous ses bienfaits qui atta- " chent la multitude craintive de les perdre. Mais " est-ce donc bien la nature condamnable des dé-

Digitized by Google

" tails qui procure le résultat? Non, elle le ternit,
" au contraire, et il resplendirait bien davantage
" si la grande et belle machine se désencombrait
" de ses vices parasites, etc. etc.

" Mais voyez après tout, continuait l'Empe-
" reur, où peut conduire pourtant le système des
" emprunts, et combien il est dangereux; aussi
" n'y ai-je jamais voulu entendre chez nous, où les
" avis étaient partagés. J'y suis demeuré constam-
" ment et opiniâtrement opposé.

" On a dit dans le temps que je ne faisais point
" d'emprunt, faute de crédit, parce que je n'eusse
" point trouvé de prêteurs; c'était faux. Ce serait
" bien peu connaître les hommes et l'agiotage, que
" d'imaginer qu'en présentant des chances et l'ap-
" pât du jeu, on n'eût pas toujours trouvé à rem-
" plir ses emprunts; seulement c'est que cela
" n'entrait pas dans mon système; et j'avais cher-
" ché à le consacrer comme base fondamentale, en
" fixant, par une loi spéciale, le montant de la
" dette publique à ce que l'on avait généralement
" pensé devoir être utile à la prospérité générale:
" à 80 millions de rente pour ma France, dans sa
" plus grande étendue, et après la réunion de la
" Hollande, qui elle seule l'avait accru de 20 mil-
" lions; cette somme était raisonnable et utile;
" toute autre plus forte devenait nuisible. Et
" qu'est-il arrivé de ce système? Voyez quelles
" ressources j'ai laissées après moi! La France,
" après tant de gigantesques efforts, après de si

Digitized by Google

" terribles désastres, ne demeure-t-elle pas la plus " prospère? Ses finances ne sont-elles pas les " premières de l'Europe? A qui et à quoi le doit- " on? J'étais si loin de vouloir manger l'avenir, " que j'avais la résolution de laisser un trésor; " j'en avais même déjà un et j'y puisais pour prê- " ter à des maisons de banque, à des familles em- " barrassées, à des personnes placées près de moi.

" Non-seulement j'eusse maintenu avec soin " la caisse d'amortissement; mais je comptais " encore avoir, avec le temps, des caisses d'acti- " vité, dont les sommes croissantes eussent été " consacrées aux travaux et améliorations publics; " il y aurait eu la caisse d'activité de l'Empire " pour les travaux généraux; la caisse d'activité " des départemens pour les travaux locaux, la " caisse d'activité des communes pour les travaux " municipaux, etc. etc."

Enfin, dans une autre occasion encore, l'Empereur disait gaîment: " L'Angleterre est réputée " pour trafiquer de tout; que ne se met-elle à ven- " dre de la liberté, on la lui achèterait bien cher, " et sans lui faire banqueroute; car la liberté " moderne est essentiellement morale, et ne trahit " pas ses engagemens. Par exemple, que ne lui " payeraient pas ces pauvres Espagnols pour se " délivrer du joug sous lequel on vient de les re- " bâter! Je suis sûr qu'on les y trouverait bien " disposés; j'en ai les preuves; et c'est pourtant " moi qui aurai créé ce sentiment; encore ma

Digitized by Google

" bévue du moins aura-t-elle profité à quelqu'un.
" Quant aux Italiens, j'y ai implanté des principes
" qu'on ne déracinera plus : ils fermenteront tou-
" jours. Qu'aurait de mieux à faire l'Angleterre
" aujourd'hui que de donner la main à ces beaux
" mouvemens de la régénération moderne? Aussi-
" bien faudra-t-il tôt ou tard qu'elle s'accomplisse.
" C'est en vain que les souverains et les vieilles
" aristocraties multiplieraient leurs efforts pour s'y
" opposer : c'est la roche de Syziphe qu'ils tiennent
" élevée au-dessus de leurs têtes; mais quelques
" bras se lasseront et au premier défaut, tout leur
" croulera dessus. Ne vaudrait-il pas mieux trai-
" ter à l'amiable? c'était là mon grand projet.
" Pourquoi l'Angleterre se refuserait-elle à en
" avoir la gloire et à en recueillir le profit? Tout
" passe en Angleterre comme ailleurs. Le minis-
" tère Castlereagh passera, et celui qui lui succé-
" dera, heritier de tant de fautes, deviendra grand,
" s'il veut seulement ne pas les continuer. Tout
" son génie peut se borner uniquement à laisser
" faire, à obéir aux vents qui soufflent; au rebours
" de Castlereagh, il n'a qu'à se mettre à la tête
" des idées libérales, au lieu de se liguer avec le
" pouvoir absolu, et il recueillera les bénédictions
" universelles, et tous les torts de l'Angleterre
" seront oubliés. Cet acte était à la portée de
" Fox; Pitt ne l'eût pas entrepris; c'est que chez
" Fox, le cœur échauffait le génie, au lieu que
" chez Pitt le génie desséchait le cœur. Mais

Digitized by Google

" j'entends un grand nombre me demander com-
" ment, moi, tout-puissant, je n'ai point agi de la
" sorte? comment, parlant si bien, j'ai pu agir si
" mal? Je réponds à ceux qui sont de bonne foi
" que rien ici ne saurait se comparer. L'Angle-
" terre peut opérer sur un terrain dont les fonde-
" mens descendent aux entrailles de la terre; le
" mien ne reposait encore que sur du sable. L'An-
" gleterre règne sur des choses établies; moi,
" j'avais la grande charge, l'immense difficulté de
" les établir. J'épurais une révolution, en dépit
" des factions deçues; j'avais bien réuni en fais-
" ceaux tout le bien épars qu'on devait en con-
" server; mais j'étais obligé de les couvrir de mes
" bras nerveux pour les sauver des attaques de
" tous; et c'est dans cette attitude que je répète
" encore que véritablement la chose publique,
" *l'Etat, c'était moi.*

" Le dehors en armes fondait sur nos principes;
" et c'est précisément en leur nom que le dedans
" m'attaquait en sens opposé: or, pour peu que je
" me fusse relâché, on m'eût bientôt ramené au
" temps du Directoire, j'eusse été l'objet, et la
" France l'infaillible victime d'une *contre-bru-*
" *maire.* Nous sommes, de notre nature, si in-
" quiets, si faiseurs, si bavards!.. Qu'il arrive
" vingt révolutions, et nous aurons aussitôt vingt
" constitutions! C'est ce dont on s'occupe le
" plus, ce qu'on observe le moins. Ah! que nous
" avons besoin de grandir dans cette belle et glo-

Digitized by Google

" rieuse route ! Nos grands hommes en ce genre se " sont montrés si petits ! Fasse le Ciel que la jeu- " nesse d'aujourd'hui profite de tant de fautes, et " qu'elle se montre aussi sage qu'elle sera ardente ! " etc. etc."

Aujourd'hui le Gouverneur a commencé ses grandes réductions. Il a fallu nous séparer de huit domestiques Anglais qu'on nous avait donnés. C'était pour eux une vive douleur, et c'est pour nous un sentiment doux de voir que tous ceux qui nous approchent s'attachent à nous et nous regrettent. Nous manquons réellement du nécessaire journalier ; pour y pourvoir, l'Empereur va faire vendre son argenterie ; c'est sa seule ressource.

Après dîner, l'Empereur nous a lu le Cercle, il s'est retiré aussitôt, bien que de bonne heure ; il ne se trouvait pas bien. Il n'a pu s'endormir, et m'a envoyé chercher vers minuit. Le hasard ou l'instinct avait fait que je ne m'étais pas encore couché. J'ai demeuré à causer avec l'Empereur jusqu'à deux heures . . . . . .

. . . . . .

Cour de l'Empereur.—Présentations des femmes, etc. Sur l'âge des femmes.—Manuscrit de l'île d'Elbe.

8. — L'Empereur m'a fait demander d'assez bonne heure ; il achevait sa toilette ; il n'avait point dormi de la nuit ; il se trouvait fort fatigué. Le temps était devenu supportable ; il a demandé son déjeûner dans la tente. Pendant qu'on le dis-

Digitized by Google

posait, il a fait quelques tours de jardin et est revenu sur la conversation de la nuit dernière avec moi . . . . . .

Au déjeûner, il a fait appeler Mme de Montholon, et de là nous sommes montés dans la calèche, dont l'Empereur n'avait pas fait usage depuis longtemps. Il y avait plusieurs jours qu'il avait à peine respiré l'air du dehors.

La conversation a été encore une fois sur la Cour de l'Empereur aux Tuileries, la foule nombreuse qui la composait, l'adresse et l'esprit avec lesquels l'Empereur la passait en revue, etc. Je supprime beaucoup de choses, pour ne les pas répéter. " C'est encore plus difficile qu'on ne pense, " disait-il, que de parler à une foule de personnes, " et de ne leur rien dire; que de connaître une " multitude de monde, dont les neuf dixièmes " vous sont inconnus, etc."

Plus tard, il observait combien, après tout, il était tout à la fois aisé et difficile de l'approcher, d'avoir à faire à lui, de s'en faire juger; combien il tenait à peu avec lui de faire sa fortune ou de la manquer. " A présent que je suis hors de la " question, disait-il, que me voilà simple particu- " lier, que je réfléchis en philosophe sur ce temps " où j'avais à faire les œuvres de la Providence, " sans néanmoins cesser d'être homme, je vois " combien réellement le hasard entrait dans les " destinées de ceux que je gouvernais; combien la " faveur, le crédit pouvaient être accidentels.

Digitized by Google

" L'intrigue est parfois si adroite, le mérite si " gauche, ces extrêmes se touchent de si près, que " mon atmosphère avec la meilleure volonté du " monde, devait être encore une véritable loterie. " Et pouvais-je faire mieux ? Péchais-je par mes " intentions, mes efforts? D'autres ont-ils mieux " fait ? C'est surtout par-là qu'il faut me juger. " Le vice est donc dans la nature du poste, dans la " force des choses, etc. etc."

De-là, on a parlé de la présentation des femmes à la Cour, de leur embarras, de leurs secrètes dispositions, des vues, des espérances de quelques-unes. Mme de Montholon a dévoilé le secret de certaines de sa connaissance ; d'où il résultait que si, dans divers salons de Paris, on se récriait sur la brutalité des manières de l'Empereur, la dureté de ses paroles, la laideur de sa personne, d'autres cœurs, mieux disposés, mieux informés, et bien différemment affectés, vantaient ailleurs la douceur de sa voix, la grâce de ses manières, la finesse de son sourire, et surtout sa fameuse main, belle, disait-on, jusqu'au ridicule.

Ces petits avantages, observait-on, mêlés à beaucoup de puissance, à beaucoup plus de gloire encore, pouvaient monter assez naturellement certaines têtes, créer certains romans. Aussi combien aux Tuileries aspiraient à plaire au maître ! Combien cherchaient à faire partager un sentiment qu'on éprouvait peut-être réellement soi-même !

Digitized by Google

L'Empereur riait de nos observations et de nos conjectures; et puis il convenait qu'à travers ses nuages d'affaires et d'encens, il avait cru plus d'une fois s'en apercevoir. Les moins timides, ou les plus vivement disposées en avaient même parfois, disait-il, sollicité et obtenu des audiences. Nous en riions à notre tour, et disions que dans le temps elles avaient fourni matière à toute notre gaîté. Mais l'Empereur nous protestait sérieusement que cela avait été tout à tort. Déjà dans une conversation plus particulière, à Briars, dans nos soirées du clair de lune, qu'on a vue plus haut, l'Empereur m'avait dit de même, et avait détruit tous les bruits d'alors, hormis un seul.

De-là la conversation est tombée sur l'âge des femmes, et leur répugnance à le laisser connaître. L'Empereur a été fort spirituel et très piquant. On a cité une femme qui a mieux aimé perdre un procès très-considérable, que d'avouer son âge. Il ne s'agissait que de produire son extrait baptistaire, et elle avait gagné. Mais elle ne put jamais s'y déterminer.

On en a cité une autre qui aimait beaucoup un homme. Elle était convaincue qu'elle trouverait le bonheur en s'unissant avec lui; mais elle ne pouvait l'épouser qu'en montrant son acte de naissance: elle aima mieux y renoncer.

Enfin, l'Empereur lui-même a cité une grande dame qui, en se mariant, avait trompé son mari de cinq ou six ans au moins, en imaginant de pro-

Digitized by Google

duire l'extrait baptistaire d'une sœur cadette, morte depuis long-temps. " La pauvre Joséphine " s'exposait pourtant là à de grands inconvéniens, " disait l'Empereur, ce pouvait être réellement un " cas de nullité de mariage." Ces paroles nous ont donné la clef de certaines dates qui dans le temps, aux Tuileries, exerçaient notre malignité et nos rires, et que nous expliquions alors par la seule galanterie et l'extrême complaisance de l'almanach impérial.

Sur les 4 heures, il a pris fantaisie à l'Empereur de marcher un peu. Je n'étais pas avec lui. Il avait été, nous disait-il au retour, jusqu'au jardin de la compagnie, où il avait rencontré de très-belles dames. " Mais je n'avais pas ma langue " avec moi, ajoutait-il en me montrant, le vilain " m'avait quitté, et rien n'a été plus fâcheux, car " je n'avais jamais été mieux disposé, etc."

Cette petite promenade n'a pas réussi à l'Empereur ; il en a rapporté une grande douleur de dent.

Un vaisseau venu du Cap est reparti pour l'Europe. Des généraux Anglais, qui s'y trouvaient passagers, n'ont pu arriver jusqu'à l'Empereur, malgré leurs sollicitations réitérées. C'était une nouvelle méchanceté du Gouverneur. Ces passagers étaient des hommes de marque ; leurs rapports pouvaient avoir du poids. Le Gouverneur, contre toute vérité, leur a dit que l'intention de Napoléon était de ne plus recevoir personne.

L'Empereur nous avait analysé il y a quelque

Digitized by Google

temps un projet de dictée en 14 chapitres (voyez plus haut 27 Août), qui m'avait vivement frappé par sa vérité, sa force, sa logique et sa dignité. J'y revenais souvent depuis quand je me trouvais seul avec lui ; il avait ri plus d'une fois de ma ténacité, laquelle, disait-il, ne m'était pas usuelle. Aujourd'hui il m'a dit qu'il avait enfin fait quelque chose, bien que ce ne fut pas en 14 chapitres, ni sur le sujet promis ; mais qu'il faudrait m'en contenter ; et j'ai lu ce qu'il avait dicté. C'est certainement un morceau très-remarquable. Je ne pense pas que la révolution ait rien produit de plus serré, de plus fort sur la légalité des 25 dernières années en France, savoir : la République, le Consulat et l'Empire. L'exposé des 10 chapitres qui composent ce petit ouvrage, et le développement peuvent être regardés comme un cadre parfait sur le sujet. La touche en est particulièrement simple et nerveuse. Chaque chapitre se montre plein et fort. Leur ensemble, composant une cinquantaine de pages, présente un tout vraiment frappé et fini. J'ai compris que le fond de ces idées avait dû être le manifeste de l'Empereur lors de son débarquement de l'île d'Elbe.

Depuis mon retour en Europe, ce petit ouvrage a paru dans le public sous le titre de Manuscrit de l'île d'Elbe. J'ai lieu de croire que, dans l'origine, il lui était destiné un autre titre. Quoi qu'il en soit, comme il est peu connu, qu'il n'a porté aucun caractère public, et que ceux qui l'ont lu peuvent

Digitized by Google

en avoir ignoré la véritable source, j'en vais transcrire littéralement ici, à peu de mots près, plusieurs chapitres qui serviront à en constater la source et l'authenticité.

Chapitre I.—Dans le XVI^me^ Siècle, le Pape, l'Espagne, et les Seize, veulent en vain élever sur le trône de France une quatrième dynastie. Henri IV. succède à Henri III. sans interrègne: il est vainqueur de la Ligue; cependant il ne peut régner qu'en se ralliant de bonne foi au parti de la majorité de la nation.

" Henri IV. fut proclamé Roi à St.-Cloud le jour même de la mort de Henri III.: son autorité fut reconnue par toutes les églises protestantes, et par une partie de la noblesse catholique. La sainte ligue qui s'était formée contre Henri III. en haine des protestans et de l'assassinat du Duc de Guise, était maîtresse de Paris, et commandait aux cinq sixièmes du royaume. Elle se refusa à reconnaître Henri IV. mais ne proclama aucun autre maître. Son chef, le Duc de Mayenne, exerça l'autorité sous le titre de lieutenant-général du royaume. L'avénement de Henri IV. ne changea rien aux formes adoptées par la Ligue pour exercer son pouvoir : chaque ville était gouvernée, comme dans des temps de troubles et de factions, par des autorités locales ou militaires. A aucune époque, même le lendemain de son entrée à Paris, Henri IV. ne reconnut les actes de la Ligue, et jamais celle-ci n'en éleva la prétention. Aucune loi, aucun réglement. n'est emané d'elle. Le parlement

Digitized by Google

de Paris se divisa en deux partis : l'un tint pour les Ligueurs, et siéga à Paris ; l'autre, pour Henri IV. se réunit à Tours. Mais les Parlemens n'enregistrèrent, ne firent que des actes judiciaires. Les provinces conservèrent leur organisation, leurs priviléges : elles restèrent intactes, gouvernées par leurs coutumes. Nous avons dit que la Ligue n'avait proclamé aucun autre maître ; cependant elle reconnut un moment pour Roi le Cardinal de Bourbon, oncle de Henri ; mais ce cardinal ne consentit point à seconder les projets des ennemis de sa maison. Henri, d'ailleurs, s'etait saisi de sa personne ; aucun acte n'émana de lui, et la Ligue continua à être gouvernée par l'autorité du Duc de Mayenne, lieutenant-général. Il n'y eut donc aucun interrègne entre Henri III. et Henri IV. Plusieurs partis divisaient la Ligue : la Sorbonne avait décidé que les droits de naissance ne pouvaient conférer aucun droit à la couronne à un prince ennemi de l'église ; Rome avait déclaré qu'Henri IV. étant relaps, avait perdu ses droits pour toujours ; qu'il ne pourrait les recouvrer, même quand il rentrerait dans le giron de l'église. Henri IV. Roi de Navarre, était né dans la religion réformée ; au moment de la St.-Barthélemi, il fut contraint d'épouser Marguerite de Valois, et d'abjurer la réforme ; mais aussitôt qu'il put s'éloigner de la Cour, et qu'il se trouva au milieu des religionnaires, sur la rive gauche de la Loire, il déclara que son abjuration avait été forcée, et rentra

Digitized by Google

dans la communion protestante. Cette démarche le faisait caractériser relaps endurci ; mais la majorité de la Ligue, tout ce qui avait des sentimens modérés, se rangea à l'opinion qu'il fallait sommer Henri de rentrer dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, et le reconnaître pour maître aussitôt qu'il aurait abjuré et reçu l'absolution des évêques.

Les ligueurs convoquèrent les états-généraux du royaume à Paris ; les ambassadeurs d'Espagne y démasquèrent les projets de leur maître ; ils sollicitèrent les états d'élever sur le trône de France une quatrième dynastie, puisqu'Henri et Condé, déclarés relaps, ayant perdu tous leurs droits à la couronne, la ligne masculine des Capets était éteinte. Ils réclamaient donc les droits de l'Infante d'Espagne, fille de la sœur de Henri II. Roi de France, et la première dans la ligne féminine ; et si la nation croyait être rentrée dans ses droits par l'extinction de la ligne masculine, et pouvoir disposer du trône, ils insistaient encore pour que le choix tombât sur l'Infante : on ne pouvait trouver une personne d'une plus grande maison ; et la France devait de la considération aux efforts que Philippe II. faisait pour soutenir la cause de la Ligue. Des troupes Espagnoles étaient à Paris sous les ordres du Duc de Mayenne ; l'Infante épouserait un prince Français ; ils désignèrent même le Duc de Guise, fils de celui qui avait été assassiné à Blois. Une armée de 50,000 Espag-

Digitized by Google

nols serait entretenue à Paris par la Cour de Madrid, qui prodiguerait ses trésors et toute sa puissance pour assurer le triomphe de cette quatrième dynastie. Les Seize appuyèrent ces propositions, sanctionnées par la Cour de Rome, et soutenues de tous les efforts du légat. Tout fut vain; l'esprit national s'indigna de voir une nation étrangère disposer du trône de France: la partie du parlement qui siégeait à Paris fit, les chambres assemblées, des remonstrances au lieutenant-général du royaume, Duc de Mayenne, pour qu'il eût à veiller au maintien des lois fondamentales de la monarchie, et spécialement de la loi salique. Si les efforts de la faction d'Espagne l'eussent emporté, que les états-généraux eussent déclaré les descendans d'Hugues Capet déchus du trône, et eussent élevé une quatrième dynastie; si celle-ci eût chassé Henri du royaume, et eût été acceptée par la nation, sanctionnée par la religion, reconnue par les puissances de l'Europe, les droits de la troisième dynastie eussent été éteints.

Henri vainquit la Ligue à Arques et dans les plaine d'Irvy; il assiégea Paris. Cependant il reconnut l'impossibilité de régner en France, sans se ranger du parti de la nation. Il avait été vainqueur avec son armée toute Française; s'il avait sous ses ordres un petit corps d'Anglais, les Ligueurs en avaient un plus considérable d'Espagnols et d'Italiens: ainsi, dans les deux partis, le combat avait été de Français contre Français; les

Digitized by Google

étrangers n'y étaient qu'auxiliaires, l'honneur et l'indépendance nationale n'étaient point compromis, de quelque côté que se fixât la victoire. *Ventre-saint-gris ! Paris vaut bien une messe !* fut le langage dont Henri se servit pour sonder l'opinion des Huguenots ; et lorsqu'il réunit au Conseil de Beauvais, les principaux des religionnaires, pour délibérer sur le parti à prendre, la majorité, et surtout les meilleures têtes, conseillèrent au Roi d'abjurer, et de rentrer dans le parti de la nation. Henri abjura à St.-Denis, il reçut l'absolution des évêques, la capitale lui ouvrit ses portes, et son autorité fut reconnue de tout le royaume. Henri se rallia de bonne foi au parti national ; presque tous les emplois furent occupés par les ligueurs. Les religionnaires, ceux qui l'avaient constamment servi, et auxquels il devait ses victoires, firent entendre souvent leurs plaintes ; ils le taxèrent d'ingratitude ; cependant, malgré tous ces ménagemens, le nation fut long-temps en défiance des intentions secrètes d'Henri. *La caque sent toujours le hareng*, disait-on.

Chapitre II.—La République consacrée par la volonté du peuple, par la religion, par la victoire, et par toutes les puissances de l'Europe.

Hugues Capet monta sur le trône par le choix du parlement, composé des seigneurs et des évêques ; ce qui formait alors la nation. La monarchie Française n'a jamais été absolue ; l'inter-

Digitized by Google

vention des états-généraux a toujours été nécessaire pour les principaux actes de la législation, et pour octroyer de nouvelles impositions. Depuis, les parlemens se prétendant les états-généraux au petit-pied, secondés par la Cour, usurpèrent les droits de la nation. En 1788, les parlemens furent les premiers à le reconnaître; Louis XVI. convoqua en 1789 les états-généraux, et la nation rentra dans l'exercice d'une portion de la souveraineté. L'Assemblée constituante donna à l'état une nouvelle constitution, qui fut sanctionnée de l'opinion de toute la France: Louis XVI. l'accepta, et jura de la maintenir: l'Assemblée législative suspendit le Roi: la Convention, formée des députés de toutes les assemblées primaires du royaume, et revêtue de pouvoirs speciaux, déclara la monarchie abolie, et créa la république. Tout ce qui tenait au parti royal quitta la France, et appela le secours des armées étrangères. L'Autriche et la Prusse signèrent la convention de Pilnitz. Des armées Autrichiennes et Prussiennes, ayant avec elles l'armée des Princes, commencèrent la guerre de la première coalition pour soumettre le peuple Français. La nation tout entière courut aux armes: l'Autriche et la Prusse furent vaincues. Depuis, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, formèrent la deuxième coalition; cette coalition fut détruite, comme l'avait été la première. Toutes les puissances reconnurent la République:

Digitized by Google

1° La République de Gênes, par une ambassade extraordinaire, le 15 Juin 1792.

2° La Porte, par déclarat. du 27 Mars 1793.

3° La Toscane, par le traité du 9 Fevrier 1795.

4° La Hollande, par le traité du 16 Mai 1795.

5° La République de Venise, par une Ambassade extraordinaire, le 30 Décembre 1795.

6° Le Roi de Prusse, par le traité signé à Bâle, du 5 Avril 1795.

7° Le Roi d'Espagne, par le traité signé à Bâle, le 22 Juillet 1795.

8° Hesse-Cassel, par le traité du 28 Juil. 1795.

9° La Suisse, par le traité du 19 Août 1795.

10° Danemark, par déclarat. du 18 Août 1795.

11° La Suède, par ambassade du 23 Avril 1795.

12° La Sardaigne; traité de Paris 28 Avril 1796.

13° L'Amérique, par son ambassade extraordinaire du 30 Décembre 1796.

14° Naples, par traité du 10 Octobre 1796.

15° Parme, par traité du 5 Novembre 1796.

16° Wurtemberg, par traité du 7 Août 1796.

17° Bade, par le traité du 22 Août 1796.

18° La Bavière, par le traité du 24 Juillet 1797.

19° Le Portugal, par le traité du 19 Août 1797.

20° Le Pape, par le traité signé à Tolentino, du 19 Février 1797.

21° L'Empereur d'Allemagne, par le traité de Campo-Formio du 7 Octobre 1797.

22° L'Emp. de Russie, par traité 8 Oct^{bre} 1801.

Digitized by Google

23° Enfin le Roi d'Angleterre, par le traité signé à Amiens le 27 Mars 1802.

Le gouvernement de la République envoya et reçut des Ambassadeurs de toutes les puissances, le pavillon tricolore fut reconnu sur toutes les mers et dans tout l'univers. C'était comme souverain temporel que le Pape avait traité à Tolentino avec la République; mais comme chef de la religion catholique, apostolique et romaine, il la reconnut et traita avec elle par le concordat signé à Paris, le 18 Avril 1802. La plupart des évêques qui avaient suivi le parti royal dans l'étranger se soumirent; ceux qui voulurent lui rester fidèles, perdirent leurs siéges. La République, sanctionnée par l'universalité des citoyens, victorieuse par ses armées, reconnue par tous les rois, par toutes les puissances de l'univers, le fut également par toutes les religions, et notamment par l'église catholique, apostolique et romaine.

Non-seulement toutes les puissances du monde reconnurent la République, après la mort de Louis XVI. mais même aucune ne lui reconnut jamais de successeur. Le procès de la troisième dynastie était donc terminé en 1800, tout comme ceux de la première et de la seconde. Les titres et les droits des Mérovingiens furent éteints par les titres et les droits des Carlovingiens; les titres et les droits des Carlovingiens furent éteints par les titres et les droits des Capétiens, tout comme les titres et les droits des Capétiens furent éteints par

Digitized by Google

les titres et les droits de la République. Tout gouvernement légitime éteint les droits et la légitimité des gouvernemens qui l'ont précédé. La République a donc été un gouvernement de fait et de droit, légitime par la volonté de la nation, sanctionné par l'église, et par l'adhésion de l'univers.

Chapitre III.—La Révolution a fait de la France une nouvelle nation: elle a affranchi les Gaulois de la conquête des Francs: elle a créé de nouveaux intérêts et un nouvel ordre de choses, conformes au bien du peuple, à ses droits, à la justice, aux lumières du siècle.

La révolution Française n'a pas été produite par le choc des intérêts de deux familles se disputant le trône; elle a été un mouvement général de la masse de la nation contre les privilégiés. La noblesse Française, comme celle de toute l'Europe, date de l'incursion des barbares, qui se partagèrent l'empire Romain. En France les nobles représentaient les Francs et les Bourguignons; le reste de la nation, les Gaulois. Le régime féodal, qui s'introduisit, établit le principe que toute terre avait un seigneur. Tous les droits politiques furent exercés par les prêtres et les nobles; les paysans furent esclaves, partie attachés à la glèbe. La marche de la civilisation et des lumières affranchit le peuple. Ce nouvel état de choses fit prospérer l'industrie et le commerce; la majeure partie des terres, des richesses et des lumières était le

Digitized by Google

partage du peuple dans le dix-huitième siècle. Les nobles cependant étaient encore une classe privilégiée: ils conservaient la haute et la moyenne justice, avaient des droits féodaux sous un grand nombre de dénominations et de formes diverses; jouissaient du privilege de ne supporter aucune des charges de la société; de posséder exclusivement les emplois les plus honorables. Tous ces abus excitaient les réclamations des citoyens. La révolution eut pour but principal de détruire tous les priviléges; d'abolir les justices seigneuriales, la justice étant un inséparable attribut de l'autorité souveraine; de supprimer les droits féodaux comme un reste de l'ancien esclavage du peuple; de soumettre également tous les citoyens et toutes les propriétés, sans distinction, aux charges de l'État. Enfin elle proclama l'égalité des droits. Tous les citoyens purent parvenir à tous les emplois, selon leurs talens et les chances de la fortune. Le royaume était composé de provinces qui avaient été réunies à la couronne plus ou moins tard; elles n'avaient entre elles aucunes limites naturelles; elles étaient différemment divisées, inégales en étendue et en population: elles avaient un grand nombre de coutumes ou lois particulières pour le civil comme pour le criminel; étaient plus ou moins privilégiées; très-inégalement imposées, soit par la quotité, soit par la nature des impositions; ce qui obligeait à les isoler les unes des autres par des

Digitized by Google

lignes de douane. La France n'était pas un État; c'était la réunion de plusieurs États placés à côté les uns des autres sans amalgame. Les événemens des siècles passés, le hasard, avaient déterminé le tout. La révolution, guidée par le principe de l'égalité, soit entre les citoyens, soit entre les diverses parties du territoire, détruisit toutes ces petites nations, et en forma une nouvelle: il n'y eut plus de Bretagne, de Normandie, de Bourgogne, de Champagne, de Provence, de Lorraine, etc.; il y eut une France. Une division de territoire homogène, prescrite par les circonstances locales, confondit les limites de toutes les provinces: même organisation judiciaire; même organisation administrative; mêmes lois civiles; mêmes lois criminelles; même organisation d'imposition: le rêve des gens de bien de tous les siècles se trouva réalisé. L'opposition que la Cour, le clergé et la noblesse mirent à la marche de la révolution, la guerre des puissances étrangères, amenèrent la loi de l'émigration; le séquestre des biens des émigrés, que, par la suite, on dut vendre pour subvenir aux besoins de la guerre. Une grande partie de la noblesse Française se rangea sous la bannière des princes de la maison de Bourbon, et forma une armée qui marcha à côté des armées Autrichiennes, Prussiennes, et Anglaises. Des gentilshommes, élevés dans l'aisance, servirent comme simples soldats: la fatigue et le feu en firent périr un grand nombre; beaucoup péri-

Digitized by Google

rent de misère dans l'étranger; la guerre de la Vendée, celle de la chouannerie, les tribunaux révolutionnaires, en moissonnèrent des milliers. Les trois quarts de la noblesse Française furent ainsi détruits: toutes les places, civiles, judiciaires ou militaires, furent occupées par des citoyens sortis du sein du peuple. Le bouleversement que produisirent, dans les personnes et les propriétés, les événemens de la révolution, fut aussi grand que celui qui avait été opéré par les principes mêmes de cette révolution. Il y eut une nouvelle église, les diocèses de Vienne, de Narbonne, de Fréjus, de Sisteron, de Rheims, etc. furent remplacés par soixante nouveaux diocèses, dont le territoire fut circonscrit, dans le nouveau concordat, par de nouvelles bulles appropriées à l'État actuel du territoire. La suppression des ordres religieux, la vente des couvens et de toutes les propriétés du clergé, furent sanctionnées: celui-ci fut pensionné par l'État. Tout ce qui était le résultat des événemens qui s'étaient succédés depuis Clovis, cessa d'être. Tous les changemens étaient si avantageux au peuple, qu'ils s'opérèrent avec la plus grande facilité, et qu'en 1800 il ne restait plus aucun souvenir ni des anciens priviléges des provinces, ni de leurs anciens souverains, ni des anciens parlemens et bailliages, ni des anciens diocèses, et pour remonter à l'origine de tout ce qui existait, il suffisait d'aller rechercher la loi nouvelle qui l'avait établi. La

Digitized by Google

moitié du territoire avait changé de propriétaires, les paysans et les bourgeois s'en étaient enrichis. Les progrès de l'agriculture, des manufactures et de l'industrie, surpassèrent toutes les espérances. La France présenta le spectacle de plus de trente millions d'habitans circonscrits dans des limites naturelles, ne composant qu'une seule classe de citoyens gouvernés par une seule loi, un seul réglement, un seul ordre. Tous ces changemens étaient conformes au bien de la nation, à ses droits, à la justice et aux lumières du siècle.

Chapitre IV.—Le peuple Français élève le trône impérial pour consolider tous les nouveaux intérêts. Cette quatrième dynastie ne succède pas immédiatement à la troisième, mais à la République. Napoléon a été sacré par le Pape, reconnu par les puissances de l'Europe. Il a créé des rois. Il a vu marcher sous ses ordres les armées de toutes les puissances du continent.

Le cinq membres du Directoire se divisaient; les ennemis de la République se glissaient dans les conseils, et portaient au gouvernement des hommes ennemis des droits du peuple. Cette forme de gouvernemeut maintenait l'état en fermentation, et les grands intérêts que les Français avaient conquis dans la révolution se trouvaient sans cesse compromis. Une voix unanime sortit du fond des campagnes, du milieu des villes et du sein des camps; demanda qu'en conservant tous les principes de la République, on établît dans le gouvernement un système héréditaire qui mît les

Digitized by Google

principes et les intérêts de la révolution à l'abri des factions et de l'influence de l'étranger. Le premier Consul de la République, par la constitution de l'an 8, l'était pour dix ans, la nation avait prolongé sa magistrature pour sa vie ; elle l'éleve sur le trône, qu'elle rendit héréditaire dans sa famille. Les principes de la souveraineté du peuple, de la liberté, de l'égalité, de la destruction du régime féodal, de l'irrévocabilité des ventes des domaines nationaux, de l'indépendance des cultes, se trouvaient consolidés. Le gouvernement de la France, sous cette quatrième dynastie, était fondé sur les mêmes principes que la République. Ce fut une monarchie constitutionnelle et tempérée. Il y avait autant de différence entre le gouvernement de la France, sous cette quatrième dynastie et la troisième, qu'entre celle-ci et la République. La quatrième dynastie succéda à la République, ou plutôt n'en fut qu'une modification.

Aucun prince ne monta sur le trône avec des droits plus légitimes que Napoléon. Le trône fut déféré à Hugues Capet par quelques évêques et quelques nobles ; le trône impérial fut donné à Napoléon par la volonté de tous les citoyens, constatée trois fois d'une manière solennelle. Le Pape Pie VII. chef de la religion catholique, apostolique et romaine, religion de la majorité des Français, passa les Alpes pour oindre l'Empereur de ses propres mains, et environné de tous les évêques de la France, de tous les cardinaux de

Digitized by Google

l'église Romaine, et des députés de tous les cantons de l'Empire. Les Rois s'empressèrent de le reconnaître : tous virent avec plaisir cette modification faite à la République, qui mettait la France en harmonie avec le reste de l'Europe, consolidait le bonheur et l'État de cette grande nation. Les ambassadeurs des Empereurs d'Autriche et de Russie, de Prusse, d'Espagne, de Portugal, de Turquie, d'Amérique, enfin de toutes les puissances, vinrent complimenter l'Empereur. L'Angleterre seule n'envoya personne, ayant violé le traité d'Amiens, et s'étant mise de nouveau en guerre avec la France ; mais elle même approuva ces changemens. Lord Whitworth, dans les négociations secrètes qui eurent lieu par l'intermédiaire du comte Malouet, et précédèrent la rupture de la paix d'Amiens, proposa, de la part de son gouvernement, de reconnaître Napoléon comme Roi de France, s'il voulait accéder à la cession de Malte. Le premier Consul repondit, que si jamais le bien de la France devait exiger qu'il montât au trône, ce ne serait que par la libre et seule volonté du peuple Français. Lorsque depuis Lord Lauderdale se rendit à Paris en 1806, pour négocier la paix entre le Roi d'Angleterre et l'Empereur, il échangea ses pouvoirs comme le prouve le protocole des négociations, et négocia avec le plénipotentiaire de l'Empereur. La mort de Fox fit échouer les négociations de Lord Lauderdale. Le ministère Anglais fut maître d'empêcher la

Digitized by Google

campagne de Prusse *, et de prévenir la bataille d'Iéna. Lorsque depuis les alliés présentèrent à Chaumont, en 1814, *un ultimatum*, Lord Castlereagh, en signant cet *ultimatum*, reconnut de nouveau l'existence de l'Empire dans la personne et la famille de Napoléon ; et si celui-ci n'accepta pas les propositions du congrès de Châtillon, c'est qu'il crut n'être pas le maître de céder une partie de l'Empire, dont il avait juré à son couronnement de maintenir l'intégrité.

Les Electeurs de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, furent créés Rois par l'Empereur.

---

* Pendant que Lord Lauderdale était à Paris, et négociait avec les plénipotentiaires de l'Empereur, la Prusse courut aux armes, et prit une attitude hostile. Lord Lauderdale paraissait ne point approuver cette conduite, et croire la lutte fort inégale. Instruit que l'Empereur se préparait à se mettre à la tête de l'armée, il demanda si l'Empereur consentirait à retarder son départ, et à s'arranger avec la Prusse, si l'Angleterre acceptait la base de la négociation, c'est-à-dire l'*uti-possidetis* de part et d'autre, en y comprenant le Hanovre. La discussion était sur le Hanovre, que l'Angleterre voulait recouvrer indépendamment de cette base. Par la réponse du cabinet de St.-James, Lord Lauderdale fut rappelé : l'Empereur partit, et la bataille d'Iéna eut lieu ; Fox était mort alors.

Nous avons été a cette époque témoins oculaires des regrets et de la répugnance qu'avait ce prince pour la guerre de Prusse ; il était disposé à laisser à cette puissance le Hanovre, et à reconnaître une confédération du nord de l'Allemagne. Il sentait que la Prusse n'ayant jamais été ni battue ni humiliée par la France, étant toute entière, n'avait aucun intérêt contraire aux siens ; mais qu'une fois vaincue il faudrait la détruire.

Digitized by Google

Les armées Saxonnes, Bavaroises, Wurtembergeoises, Badoises, Hessoises, combattirent avec les armées Françaises. Les armées Russes et Françaises combattirent ensemble, dans la guerre de 1809, contre l'Autriche. Depuis, l'Empereur d'Autriche, conclut à Paris, en 1812, une alliance avec Napoléon, et le Prince de Schwartzemberg commanda sous ses ordres le contingent Autrichien dans la campagne de Russie, où il acquit le grade de feld-maréchal, sur la demande de la France. Un traité semblable d'alliance fut conclu à Berlin, et l'armée Prussienne fit cette même campagne de Russie avec l'armée Française.

Les plaies que la Révolution a faites, l'Empereur les a cicatrisées : tous les émigrés rentrèrent, et cette liste de proscription fut anéantie. Ce prince eut la gloire la plus douce, celle de rappeler dans leur patrie, et de réorganiser ainsi, plus de vingt mille familles ; leurs biens non vendus leur furent rendus, et passant entièrement l'éponge sur le passé, les individus de toutes les classes, quelle qu'eût été leur conduite, furent également appelés à tous les emplois. Les familles qui devaient leur illustration aux services qu'elles avaient rendus aux Bourbons ; celles qui leur avaient été les plus dévouées, occupèrent des places à la Cour, dans l'administration et dans l'armée. On avait oublié toutes les dénominations : il n'y avait plus d'aristocrates, de jacobins ; et l'établissement de la légion-d'honneur, qui fut la récompense des

Digitized by Google

services militaires, civils et judiciaires, réunit à côté l'un de l'autre le soldat, le savant, l'artiste, le prélat et le magistrat ; c'était comme le signe de réunion de tous les états, de tous les partis.

Chapitre V. — Le sang de la dynastie impériale est mêlé avec celui de toutes les maisons souveraines de l'Europe : celles de Russie, de Prusse, d'Angleterre, d'Autriche.

La maison impériale de France contracta des alliances avec toutes les familles souveraines de l'Europe. Le Prince Eugène Napoléon, fils adoptif de l'Empereur, épousa la fille aînée du Roi de Bavière, une des Princesses les plus distinguées de son temps par sa beauté et par ses qualités morales. Cette alliance, contractée à Munich, le 14 Janvier 1806, remplit de bonheur la nation Bavaroise. Le Prince héréditaire de Bade, beau-frère de l'Empereur de Russie, demanda en mariage la Princesse Stéphanie, fille adoptive de l'Empereur Napoléon : ce mariage se célébra à Paris le 7 Avril 1806. Le Prince Jérome Napoléon a épousé, le 22 Août 1807, la fille aînée du Roi de Wurtemberg, cousine-germaine de l'Empereur de Russie, du Roi d'Angleterre, et du Roi de Prusse. D'autres alliances de cette nature furent contractées avec des princes souverains d'Allemagne, de la maison d'Hohenzolern. Ces mariages sont heureux ; de tous sont nés des princes et princesses qui en transmettront le souvenir aux générations futures.

Digitized by Google

Lorsque les intérêts de la France et de l'empire portèrent l'Empereur et l'Impératrice Joséphine à rompre des liens qui leur étaient également chers, les plus grands souverains de l'Europe briguèrent l'alliance de Napoléon: sans des difficultés religieuses, et les retards occasionnées par la distance, il est probable qu'une Princesse de Russie aurait occupé le trône de France. L'Archiduchesse Marie-Louise, mariée à l'Empereur, par procuration donnée au Prince Charles, à Vienne, le 11 Mars 1810, et à Paris, le 2 Avril suivant, monta sur le trône de France. Ce mariage combla de joie les peuples de la France et de l'Autriche. Aussitôt que l'Empereur d'Autriche eut appris à Vienne qu'il était question du mariage de l'Empereur Napoléon, il témoigna sa surprise qu'on ne pensât pas à sa maison. Il n'était question que d'une Princesse de Russie ou de Saxe. L'Empereur François s'en expliqua avec le Comte de Narbonne, gouverneur de Trieste, qui dans ce moment était à Vienne. Des instructions à ce sujet avaient été envoyées par le cabinet de Vienne au Prince de Schwartzemberg, son ambassadeur à Paris. Un conseil privé fut convoqué aux Tuileries en Février 1810. Le ministre des relations extérieures y communiqua les dépêches du Duc de Vicence, Ambassadeur en Russie : il en résultait que l'Empereur Alexandre était très-disposé à donner sa sœur, la Grande-Duchesse Anne ; mais paraissait attacher de l'importance à ce qu'il lui fût accordé

Digitized by Google

le public exercice de son culte, et une chapelle du rite grec. Les dépêches de Vienne firent connaître les insinuations et les désirs de cette Cour : il y eut partage d'opinions : l'alliance de la Russie, celle de la Saxe, celle de l'Autriche, furent appuyées. Le vote de la majorité du conseil fut pour le choix d'une Archiduchesse d'Autriche. Comme le Prince Eugène avait été le premier à ouvrir cette opinion, l'Empereur, levant la séance à deux heures du matin, l'autorisa à en faire l'ouverture au Prince de Schwartzemberg : il autorisa en même temps le ministre des relations extérieures à signer, dans la journée, les conventions du mariage avec l'Ambassadeur d'Autriche ; et pour lever toutes difficultés pour les détails, il l'autorisa à signer, mot pour mot, le même contrat que celui de Louis XVI. et de l'Archiduchesse Marie-Antoinette. Le Prince Eugène vit dès le matin le Prince de Schwartzemberg ; le contrat fut signé dans la journée ; le courrier qui porta cette nouvelle à l'Empereur d'Autriche, le surprit agréablement. Les circonstances particulières de la signature de ce contrat de mariage, firent penser à l'Empereur Alexandre qu'il avait été joué par la Cour des Tuileries ; qu'elle avait à la fois mené de front deux négociations. Il se trompait : la négociation avec Vienne commença et finit dans un jour *. La naissance d'aucun prince ne produisit

* Le bruit est assez généralement répandu que le mariage

Digitized by Google

plus d'ivresse dans une nation, et plus d'effet dans l'Europe que la naissance du Roi de Rome : au premier coup de canon annonçant la délivrance de l'Impératrice, tout Paris resta en suspens dans les promenades, dans les rues, dans l'intérieur des maisons, dans les assemblées publiques. La population toute entière fut occupée à compter le nombre de coups de canon ; le vingt-deuxième excita l'ivresse générale : il était d'usage de tirer vingt et un coups de canon pour la naissance d'une Princesse, et cent un pour celle d'un Prince. Toutes les puissances de l'Europe s'empressèrent d'envoyer les plus grands seigneurs de leurs Cour pour complimenter l'Empereur. L'Empereur de Russie envoya son ministre de l'intérieur ; l'Empereur

---

de l'Archiduchesse Marie-Louise avec l'Empereur Napoléon a été un des articles secrets du traité de Vienne : cette opinion n'est pas fondée. Le traité de Vienne est du 15 Octobre 1809, et le contrat de mariage a été signé à Paris le 7 Février 1810.

Tous les individus qui ont assisté au conseil privé du 1er Février, peuvent affirmer que les circonstances du mariage sont telles qu'elles sont rapportées ci-dessus ; qu'il n'était nullement question de l'alliance de la maison d'Autriche, avant la lecture des dépêches du Comte de Narbonne ; et que le mariage avec l'Archiduchesse Marie-Louise fut proposé, discuté et décidé dans le conseil, et signé dans les vingt-quatre heures.

Les membres du Conseil étaient : l'Empereur, les grands-dignitaires de l'Empire, les grands-officiers de la couronne, tous les ministres, le président du Sénat, celui du Corps-Législatif et les ministres d'Etat, présidens des sections du Conseil d'Etat, total, 25.

Digitized by Google

d'Autriche, le Comte Clary, l'un des grands officiers de sa couronne, il apporta au jeune Roi le collier en diamans de tous les ordres de la Monarchie Autrichienne. Le baptême du Roi de Rome fut célébré en présence de tous les évêques, et des députés de toutes les contrées de l'Empire, et avec toute la pompe souveraine. L'Empereur d'Autriche, parrain du jeune Roi, se fit représenter par l'Archiduc Ferdinand, son frère, Grand-Duc de Wurtzbourg, aujourd'hui Grand-Duc de Toscane.

Chapitre VI.—Qui donne occasionnellement la campagne de Saxe, démontre que la ligue de* 1813 *était, dans son objet, étrangère à la restauration.*

Les victoires de Lutzen et de Wurchen, les 2 et 22 Mai 1813, avaient rétabli la réputation des armes Françaises; le Roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi avait été chassé d'Hambourg; un des corps de la grande armée était aux portes de Berlin, et le quartier impérial était à Breslau. Les armées Russes et Prussiennes, découragées, n'avaient plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche,

* Je n'ai pas voulu supprimer ce résumé de la campagne de Saxe, bien que le même sujet se trouvât déjà traité précisément en tête de ce volume. Si quelques-uns le considèrent comme une répétition; d'autres le trouveront une comparaison, une vérification; car l'un des récits provient des documens publiés en Europe, tandis que l'autre a été dicté à St.-Hélène par Napoléon lui-même.

Digitized by Google

intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. L'Empereur retourna à Dresde; celui d'Autriche quitta Vienne, et se rendit en Bohême; celui de Russie et le Roi de Prusse s'établirent à Schweidnitz. Les pourparlers commencèrent; le Comte de Metternich proposa le Congrès de Prague; il fut accepté: ce n'était qu'un simulacre. La Cour de Vienne avait déjà pris des engagemens avec la Russie et la Prusse; elle allait se déclarer au mois de Mai, quand les succès inattendus de l'armée Française l'obligèrent à marcher avec plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée et peu en état d'entrer en campagne. Le Comte de Metternich demanda les provinces Illyriennes, la moitié du royaûme d'Italie, c'est-à-dire Venise, jusqu'au Mincio; la Pologne, et la renonciation de l'Empereur au protectorat de l'Allemagne, et aux départemens de la trente-deuxième division militaire. Ces conditions excessives n'étaient mises en avant que pour être refusées. Le Duc de Vicence se rendit au Congrès de Prague. Le choix du plénipotentiaire Russe, le Baron d'Anstetten, fit entrevoir que ce n'était point la paix que voulait la Russie, mais donner le temps à l'Autriche de terminer ses préparatifs militaires. En effet le mauvais augure qu'on avait tiré du choix de ce négociateur se confirma; il ne voulut entrer dans aucune conférence; l'Autriche, qui s'était prétendue

Digitized by Google

médiatrice, déclara son adhésion à la coalition, quand son armée fut prête, sans même avoir exigé l'ouverture d'une seule séance, ou rédigé un seul protocole. Ce système de mauvaise foi et de contradictions perpétuelles entre les actions, les paroles et les actes publics, fut constamment suivi par la cour de Vienne à cette époque. La guerre recommença. La victoire éclatante remportée par l'Empereur à Dresde, le 27 Août 1813, sur l'armée commandée par les trois Souverains, fut aussitôt suivie par les désastres que les manœuvres de Macdonald, en Silésie firent éprouver à son armée, et par la perte de Vandamme en Bohême. Cependant la supériorité restait encore du côté de l'armée Française, qui s'appuyait aux places de Torgau, Wittemberg et Magdebourg. Le Danemarck avait conclu un traité d'alliance offensive et défensive, et son contingent augmentait l'armée d'Hambourg. En Octobre, l'Empereur quittait Dresde pour se porter sur Magdebourg, par la rive gauche de l'Elbe, afin de tromper l'ennemi. Son projet était de repasser l'Elbe à Wittemberg et de marcher sur Berlin. Plusieurs corps de l'armée étaient déjà arrivés à Wittemberg, et les ponts de l'ennemi à Dessau avaient été détruits, lorsqu'une lettre du Roi de Wurtemberg annonça que le Roi de Bavière avait subitement changé de partie, et que sans déclaration de guerre et avertissement préalable, les deux armées Autrichiennes et Bavaroises, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient

Digitized by Google

réunies en un seul camp; que ces 80 mille hommes, sous les ordres du Général de Wrede, marchaient sur le Rhin; que lui, contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt 100 mille hommes cerneraient Mayence; que les Bavarois avaient fait leur cause de celle de l'Autriche. A cette nouvelle inattendue l'Empereur crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins, et qui était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et sous la protection des places et magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée Française possédait sur cette rivière les places de Glogau, Custrin et Stettin), et, selon les circonstances, débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les Princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. On espérait que la Bavière tarderait 15 jours à changer de parti, et alors on était assuré qu'elle n'en aurait pas changé. Les armées se rencontrèrent sur les champs de bataille de Leipsick, le 16 Octobre. L'armée Française fut victorieuse, l'armée Autrichienne battue et chassée de toutes ses positions; l'un des généraux commandant un des corps, le Comte de Meerfeld, fut fait prison-

Digitized by Google

nier. Le 18, malgré l'échec éprouvé le 16 par le Duc de Raguse, la victoire était encore aux Français, lorsque l'armée Saxonne, toute entière, ayant une batterie de 60 bouches à feu, occupant une des positions les plus importantes de la ligne, passa à l'ennemi ; et tourna ses canons contre la ligne Française. Une trahison aussi inouie devait entraîner la ruine de l'armée, et donner aux alliés tous les honneurs de la journée. L'Empereur accourut en toute hâte avec la moitié de sa garde, repoussa, chassa de leurs positions les Saxons et les Suédois. La journée du 18 se termina ; l'ennemi fit un mouvement rétrogade sur toute la ligne, et prit ses bivouacs en arrière du champ de bataille, qui resta aux Français. Dans la nuit, l'armée Française commença un mouvement pour se placer derrière l'Elster, et se trouver en communication directe avec Erfurt, d'où elle attendait les convois de munitions dont elle avait besoin. Elle avait tiré plus de 150 mille coups de canon dans les journées des 16 et 18. La trahison de plusieurs corps Allemands de la confédération, entraînés par l'exemple donné la veille par les Saxons, l'accident du pont de Leipsick, qui sauta à contre-temps, firent que l'armée, quoique victorieuse, éprouva, par ces funestes événemens, les pertes résultant ordinairement des journées les plus désastreuses. Elle repassa la Saale au pont de Weissenfeld : elle devait s'y rallier, y attendre et recevoir des munitions d'Erfurt, qui en était abondam-

Digitized by Google

ment approvisionné, lorsque l'on eut des nouvelles de l'armée Austro-bavaroise. Elle avait fait des marches forcées; elle était arrivée sur le Mein; il fallut donc marcher à elle. Le 30 Octobre, l'armée Française la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort. Quoique forte, et occupant de belles positions, elle fut culbutée, mise en déroute complète, chassée d'Hanau, qu'occupa le Comte Bertrand. Le Général de Wrede fut blessé. L'armée Française continua son mouvement de retraite derrière le Rhin, et repassa ce fleuve le 2 Novembre. Des pourparlers eurent lieu; le Baron de St.-Aignan fut à Francfort; il eut des conférences avec les Comtes de Metternich, de Nesselrod et Lord Aberdeen; et arriva à Paris porteur de paroles de paix sur les bases suivantes:—Que l'Empereur renoncerait au Protectorat de la Confédération du Rhin, à la Pologne, et aux départemens de l'Elbe; mais que la France resterait entière dans ses limites des Alpes et du Rhin, la Hollande y compris; et qu'on discuterait une frontière en Italie, qui devrait séparer la France des États de la maison d'Autriche. L'Empereur adhéra à ces bases; mais le congrès de Francfort était une ruse mise en avant comme le congrès de Prague, dans l'espoir que la France refuserait. On voulait avoir un nouveau texte de manifeste pour travailler l'esprit public; car au moment où ces propositions conciliatrices étaient faites, l'armée alliée violait

Digitized by Google

la neutralité des cantons, et entrait en Suisse. Cependant les alliés firent connaître enfin leur véritable intention ; ils désignèrent Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne, pour la tenue du congrès. Les batailles de Champ-Aubert, de Montmirail et de Montereau détruisirent les armées de Blucher et de Witgenstein : on ne négocia pas à Châtillon ; les puissances coalisées y présentèrent un *ultimatum*, dont les conditions étaient : 1° l'abandon de toute l'Italie, de la Belgique, de la Hollande, et des départemens du Rhin ; 2° l'obligation, pour la France, de rentrer dans les limites qu'elle avait avant 1792. L'Empereur rejeta cet *ultimatum* : il consentait á faire aux circonstances le sacrifice de la Hollande et de l'Italie ; mais se refusá à abandonner les limites des Alpes et du Rhin ; la Belgique, spécialement Anvers. Les trahisons firent triompher les coalisés, malgré les victoires d'Arcis et de St.-Dizier. Jusqu'alors ils n'avaient manifesté aucune prétention de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France ; ce que constate l'*ultimatum* de Châtillon signé par l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, lorsque plusieurs émigrés rentrés se réveillèrent à la vue des armées Autrichiennes, Russes, et Prusiennes, dans les rangs desquelles ils avaient long-temps porté les armes : ils crurent le moment arrivé de voir leur rêves se réaliser : les uns arborèrent la cocarde blanche, les autres la croix de St.-Louis. Ils furent désapprouvés par les souverains alliés :

Digitized by Google

Wellington même désavoua à Bordeaux, quoiqu'il les favorisât secrètement, tous ceux qui voulaient relever les enseignes de la maison de Bourbon. Dans toutes les transactions qui détachèrent la Prusse de l'alliance de la France et la réunirent à la Russie, au traité de Kalisch; dans celui qui réunit l'Autriche à cette coalition; dans tous les actes diplomatiques, publics et secrets qui se sont succédés jusqu'au traité de Châtillon; dans celui-là même, fait en France en Février 1814, les alliés ne songèrent jamais aux Bourbons.

Les *chapitres* VII. VIII. IX. disent et démontrent que les Bourbons, au retour, eussent dû commencer une 5e dynastie, et ne pas vouloir continuer la 3e. Le premier système eût rendu tout facile; le second a tout compliqué.

Le Xe *chapitre* enfin termine par une image de quelques lignes qui donne toute la magie du retour du 20 Mars. Ces derniers chapitres renferment ce qu'il y a de plus nerveux, de plus serré; mais les applications sont directes, souvent même personnelles. J'ai supprimé les développemens, je n'ai pas voulu qu'on pût m'accuser, en toute raison, de reproduire un plaidoyer hostile. Le temps, qui affaiblit tout, le réduira à n'être qu'un document historique et c'est le seul point de vue sous lequel je l'ai considéré ici; comme aussi tous les objets de même nature qu'on rencontre dans mon recueil; je me plais à le répéter encore. J'ai écrit en France, dans d'autres pays, sous des lois, dans des circon-

Digitized by Google

stances bien différentes, toujours la liberté de la presse s'est trouvée exister pour moi. J'espère qu'il en sera de même encore en cette occasion, bien que mon sujet fût des plus délicats. Déjà j'entrevois le terme de mon voyage; le port m'apparaît, et j'espère l'atteindre sans malencontre, en dépit des écueils que j'avais à traverser.

Mon ménage.—Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités, etc.

9.—10. L'Empereur a passé une mauvaise nuit. Il m'a fait appeler de bonne heure, et m'a dit être assommé, tué. Il n'avait pu reposer, et avait eu de la fièvre. Il a continué d'être très-souffrant ces deux jours. Il a passé presque tous le temps sur son canapé, et les soirées près du feu. Il n'a pu manger, et s'est contenté de boire de la limonade cuite. Je l'ai à peine quitté tout ce temps, l'ayant soigné plusieurs fois de mes propres mains. Il a sommeillé à divers intervalles, et le reste du temps causait ou me questionnait sur une foule d'objets divers. Une fois il s'est arrêté sur les dépenses de nos sociétés de Paris. Il a passé delà à mon ménage, et a voulu en connaître les plus minutieux détails.

Quand il m'a entendu dire que je n'avais que vingt mille francs annuels, dont quinze à moi, et cinq de traitement de son Conseil d'État, il s'est écrié. " Mais vous étiez donc fou! Comment " avez-vous osé approcher des Tuileries avec un

Digitized by Google

" aussi mince revenu? Les dépenses y étaient " énormes; vous me faites frémir!—Sire, je n'y " étais pourtant pas différemment d'un autre, et je " n'ai jamais rien demandé à Votre Majesté.—Je " ne dis pas cela; mais vous deviez être ruiné en " moins de quatre ou cinq ans.—Non, Sire, j'avais " passé la plus grande partie de ma vie dans l'émi- " gration, j'avais constamment vécu de privations, " je demeurais encore, à fort peu de chose près, de " même. Il est bien vrai qu'en dépit de toute " mon économie, je mangeais encore sept ou huit " mille francs de mon capital chaque année; mais, " Sire, voici quel avait été mon calcul: il était " reconnu qu'auprès de vous, avec du zèle, de la " bonne volonté, tôt ou tard on attirait votre at- " tention; et vos regards arrêtés, la fortune était " faite. Or, j'avais encore quatre à six ans à pour- " suivre cette chance, au bout desquels, si les bien- " faits n'arrivaient pas, je brisais avec les illusions " de ce monde, et me retirais en province, seule- " ment avec 10 ou 12 mille livres de rente, il est " vrai; mais bien plus riche cependant que je ne " l'avais jamais été à Paris.—Eh bien! disait l'Em- " pereur, ce calcul, au fait, n'était pas mauvais, et " vous aviez atteint, je crois, l'instant de la rentrée " de vos fonds. N'avais-je pas commencé à faire " quelque chose pour vous?—Oui, Sire.—Et si " cela n'a pas été plus prompt ou plus brillant, " la faute en a été uniquement à vous; vous " n'aviez pas su profiter, je crois vous l'avoir dit."

Digitized by Google

Tout cela l'a conduit à revenir sur les sommes énormes qu'il avait répandues autour de lui; et s'animant par degré, il a dit: " Il serait difficile " de les évaluer, on a dû plus d'une fois m'accuser " de prodigalité, et j'ai la douleur de voir que cela " n'a guère profité dans aucun. Certainement " il faut qu'il y ait eu fatalité de ma part, ou vice " essentiel dans les personnes choisies. Quelle " contrariété n'a pas dû être la mienne? Car on " ne saurait croire que tout cela fût pour ma " vanité personnelle. Je n'étais pas d'humeur à " donner le spectacle d'un Roi d'Asie; je n'agis- " sais ni par faiblesse, ni par caprice; tout en moi " était calcul. Quelque tendresse que j'eusse pour " les individus, je n'avais pas prétendu les gorger " pour leurs beaux yeux; j'avais voulu fonder en " eux de grandes familles, de vrais points de rallie- " ment, en un mot des drapeaux dans les grandes " crises nationales. Les grands-officiers qui m'en- " touraient, tous mes ministres ont souvent reçu " de moi, indépendamment de leurs énormes ap- " pointemens, des gratifications fréquentes, parfois " des services complets d'argenterie, etc. Or, " quelles étaient mes vues dans ces profusions? " J'exigeais qu'ils tinssent maison, qu'ils donnassent " de grands dîners, qu'ils eussent des bals brillans; " et pourquoi tout cela? Pour fondre les partis, " cimenter les unions nouvelles, briser les vieilles " aspérités, créer une société, des mœurs, leur " donner une couleur. Si j'ai conçu souvent de

Digitized by Google

" grandes et bonnes pensées, elles allaient toujours " avorter où je les déposais, car aucun de ces pre- " miers personnages n'a jamais tenu de véritable " maison. S'ils donnaient à dîner, ils s'invitaient " entre eux ; et quand je me rendais à leurs bals " fastueux, qu'y trouvais-je ? toute ma cour des " Tuileries ; pas une figure nouvelle, pas un de " ces blessés, de ces revéches boudant à l'écart, et " qu'un peu de miel eût ramené au bercail. Ils " ne savaient pas me comprendre, ou ne le vou- " laient pas ; j'avais beau me fâcher, vouloir, or- " donner, le tout n'en continuait pas moins : c'est " que je ne pouvais être partout et toujours : ils " le savaient bien, et pourtant j'ai passé pour avoir " une main de fer. Que doit-ce donc être avec " les débonnaires ? etc. etc.

Petitesse de son lit.—Le tic revenu.—Gardes de l'aigle.—Le coucou.

11.—L'Empereur a continué de souffrir. Je l'ai trouvé fort abattu, et faisant changer son lit de place. Ce lit, si long-temps le fidèle compagnon de ses victoires, n'était plus aujourd'hui que son grabat de douleur. L'Empereur, dans sa souffrance, se plaignait qu'il fût trop petit pour sa personne. Il trouvait à peine à s'y remuer ; mais l'espace de sa chambre n'en comportait pas de plus grand. Il l'a fait porter dans son cabinet à côté d'un petit lit de repos ou canapé, de manière à ce qu'assujettis ensemble, ils lui composassent

Digitized by Google

un lit plus spacieux. Voilà pourtant à quoi il en est réduit!!!... L'Empereur, revenu sur son canapé, s'est mis à causer, et s'est un peu remis par la conversation. Parlant de son avénement au consulat, et de l'effroyable désordre qu'il avait rencontré dans toutes les branches quelconques du service public, il disait qu'il avait été tenu à de nombreuses épurations immédiates, qui avaient beaucoup fait crier, mais qui pourtant n'avaient pas peu contribué à resserrer tous les liens sociaux. Cette épuration s'était étendue jusqu'à l'armée, parmi les officiers, les généraux même, dont plusieurs l'étaient devenus Dieu sait par qui, disait-il, et Dieu sait comment. A ce sujet, je me suis permis de lui citer une anecdote de ce temps, qui avait fort amusé le cercle où je passais ma vie. Un de nous, et malveillant ainsi que je l'étais alors moi-même, s'était trouvé dans une de ces petites voitures de Versailles, avec un soldat de la garde, et l'avait excité malicieusement à parler. Ce soldat était mécontent, et disait que tout se gâtait, qu'on exigeait à présent qu'on sût lire et écrire pour pouvoir avancer.

"*Et voilà déjà le tic revenu,*" disait-il : il appelait cela *le tic.* Le mot nous plut, et resta dans notre société. — "Eh bien, disait l'Empereur, "qu'aura dit votre soldat, lorsque j'ai créé les "gardes de l'aigle? Ils m'auront sans doute ré- "habilité dans son esprit. J'avais établi, a-t-il "ajouté, deux sous-officiers, gardes spéciaux de

Digitized by Google

" l'aigle dans les régimens, placés à droite et à " gauche du drapeau ; et pour éviter que l'ardeur " dans la mêlée ne les détournât de leur unique " objet, le sabre et l'épée leur étaient interdits ; " ils n'avaient d'autre arme que plusieurs paires " de pistolets, d'autre emploi que de veiller froi- " dement à brûler la cervelle de celui qui avan- " cerait la main pour saisir l'aigle. Or, pour ob- " tenir ce poste, ils étaient obligés de faire preuve " qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, et vous devi- " nez pourquoi ? — Non, Sire. — Nigaud ! Tout " soldat qui sait lire et écrire, et a de l'instruction, " avance toujours ; mais celui qui n'a pas ces " avantages ne parvient bien certainement qu'à " force d'actes de courage, et par des circonstances " extraordinaires, etc. *."

Comme j'étais en train de raconter, je lui ai cité, sur le sujet, une autre anecdote qui avait fait

* Au moment d'envoyer à l'impression, le hasard m'ayant fait mentionner cette circonstance à deux ou trois militaires, ils m'ont dit ne pas avoir eu connaissance de cette institution, sans me garantir toutefois qu'elle n'existât pas. Ne feraient-ils que l'ignorer, ou me serais-je trompé moi-même en prenant pour fait dans les paroles de l'Empereur, ce qui n'eût été qu'intentionnel ? Une telle erreur, après tout, ne serait que trop possible, et je suis loin de pouvoir répondre que je n'en ai pas commis plusieurs fois de la sorte ou autrement. J'ai fait connaître soigneusement la nature de mes matériaux, la manière dont ils avaient été recueillis, afin que ceux qui me liront pussent répondre d'eux-mêmes à ces sortes d'incorrections ; et c'est même le motif qui m'a porté à y revenir si souvent.

Digitized by Google

encore l'amusement de nos salons. On disait que, dans je ne sais quelle circonstance, un régiment ayant perdu son aigle, lui, Napoléon, le haranguant à ce sujet avec beaucoup d'indignation sur ce qu'il avait eu le déshonneur de laisser enlever son aigle par l'ennemi, un soldat Gascon s'était écrié: "Mais " ils se sont attrapés, ils n'ont eu que le bâton, car " voilà le *coucou*, je l'avais mis dans ma poche." Montrant effectivement l'aigle. L'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire, et a dit: " Eh bien, je ne " garantirais vraiment pas qu'il ne soit en effet " arivé quelque chose de la sorte ou approchant. " Mes soldats étaient fort à leur aise, très-libres " avec moi. J'en ai vu souvent me tutoyer." Je recontais qu'on nous avait dit qu'à Iéna, je crois, ou ailleurs, la veille d'une bataille, parcourant certains postes, fort peu accompagné, un soldat lui avait interdit le passage, et s'était fâché de le voir insister ; jurant que quand ce serait le petit caporal lui-même, il ne passerait pas. Et quand il avait vu qu'effectivement c'était le petit caporal, il n'en avait été nullement déconcerté. " C'est qu'il avait " la conviction d'avoir fait son devoir, a dit l'Em- " pereur, et puis le fait est que je passais pour un " homme terrible dans vos salons, parmi les offi- " ciers, les généraux même, mais nullement parmi " les soldats: ils avaient l'instinct de la vérité et " de la sympathie, ils me savaient leur protecteur, " au besoin leur vengeur, etc."

Digitized by Google

L'Empereur continue d'être souffrant, etc.—Gaîté.—Horrible nourriture; vin exécrable, etc.

12. Aujourd'hui l'Empereur, bien qu'il ne fût pas mieux, a résolu de brusquer, disait-il, sa souffrance. Il s'est habillé et a gagné le salon, où il a dicté deux ou trois heures à l'un de ces messieurs. C'était le troisième jour qu'il n'avait pas mangé. Il n'éprouvait pas encore la crise qu'il cherche et obtient d'ordinaire par le régime singulier qu'il s'est créé. Il continuait toujours de prendre de la limonade cuite.

Cet état l'a conduit à demander combien de temps l'on pourrait vivre sans manger, et dans quelle proportion le boire pouvait suppléer à la nourriture. Il a fait venir l'Encyclopédie Britannique, où il s'est trouvé des choses fort curieuses. Une femme, par exemple, ayant vécu cinquante jours sans autre secours que d'avoir bu deux fois. Une autre qui s'était soutenue pendant vingt jours à l'aide d'eau seulement, etc. etc.

Quelqu'un disait à ce sujet que Charles XII. par seule expérience sur lui-même, et par pure contradiction pour les raisonnemens soutenus autour de lui, était demeuré cinq à six jours sans manger; et au bout de ce temps avait avalé un dindon et un gigot; mais il avait failli en crever. L'Empereur en riait, et nous assurait qu'il n'avait pas la prétention d'aller jusque-là, quelque tentant d'ailleurs que fût le modèle.

Il a fait une partie de piquet avec M^me^ de Mon-

Digitized by Google

tholon ; le Grand-Maréchal est arrivé. La partie finie, l'Empereur lui a demandé comment il le trouvait. Mais un peu jaune, a répondu Bertrand, et c'était très-vrai. L'Empereur, dans un mouvement de gaîté, s'est mis à le poursuivre dans le salon pour lui saisir l'oreille, disant : "Comment, un peu jaune ! vous m'insultez, M. le "Grand-Maréchal, vous prétendez dire par-là que "je suis bilieux, morose, atrabilaire, violent, injuste, tyran ; allons livrez-moi cette oreille, que "je me venge, etc."

Le dîner est arrivé, et l'Empereur a hésité s'il dînerait avec nous ou s'il dînerait dans son intérieur, et il s'est décidé pour ce dernier ; de peur, disait-il, d'être tenté d'imiter Charles XII. s'il venait à la grande table. Mais certes cela lui eût été bien difficile, car étant venu nous surprendre au milieu du dîner, nous lui avons fait pitié, disait-il ; et en effet, nous avions littéralement à peine de quoi manger. Cette circonstance l'a conduit à prendre un parti extrême. Il a ordonné, dès cet instant, de vendre chaque mois une portion de son argenterie pour subvenir à nos besoins de table.

Ce qu'il y avait de pis à notre mauvais dîner, et qui est devenu le sujet d'une conversation sérieuse, c'était le vin, exécrable depuis quelques jours, et qui nous a tous incommodés. Nous avons été obligés d'en faire demander au camp, espérant qu'on nous changera celui que nous ne saurions boire.

Digitized by Google

Dans le cours de cette conversation, l'Empereur a dit que, situé comme il avait été, il avait reçu une foule d'indices et d'avertissemens de la part des chimistes et des médecins. Que tous s'étaient accordés à lui signaler le vin et le café comme les objets dont il devait le plus se garantir. Tous s'accordaient aussi à lui dire de les repousser à la moindre odeur d'ail; et pour le vin surtout, de le rejeter à l'instant, si seulement il se sentait le moindrement *étonné* en le goûtant. Comme il avait toujours eu, disait-il, son même vin de Chambertin, il avait été rarement dans le cas d'avoir rien à repousser. Mais aujourd'hui, c'était tout autre chose; s'il avait rejeté son vin à chaque *étonnement*, il y a long-temps qu'il n'en boirait plus, etc. etc.

Poëme de Charlemagne du Prince Lucien; critique. — Homère.

13. Le temps a été détestable; il dure ainsi depuis trois semaines ou un mois. Avant une heure l'Empereur m'a fait demander; il était dans son salon. L'Amphitrion venait d'arriver chez moi, je le lui ai amené, il l'a entretenu d'objets personnels et particuliers.

L'Empereur était fort changé; il a désiré se mettre au travail. J'ai fait venir mon fils, et l'Empereur a retravaillé le chapitre du Pape et celui du Tagliamento; il n'a cessé qu'à cinq heures. Il était fort abattu, avait l'air fort souffrant, et s'est

Digitized by Google

retiré disant qu'il allait essayer de manger quelque chose.

Deux bâtimens avaient été signalés : on croyait que l'un était l'Euridice, venant d'Europe par le Cap, et attendue à chaque instant. Il s'est trouvé que ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie et un vaisseau qui passait.

L'Empereur est venu nous retrouver au milieu de notre dîner : il avait mangé comme quatre, disait-il, et cela l'avait remis.

On cherchait un sujet de lecture. Il a demandé Charlemagne, de son frère Lucien. Il a analysé le premier chant, puis parcouru plusieurs autres, puis cherché le sujet, le plan, etc. " Que de tra-
" vail, que d'esprit, que de temps perdu ! a-t-il ob-
" servé ; quel décousu de jugement et de goût !
" Voilà vingt mille vers dont quelques uns peu-
" vent être bons, pour ce que j'en sais ; mais ils
" sont sans couleur, sans but, sans résultat. C'est
" dans l'auteur une vocation forcée, sans doute,
" mais encore est-elle mal suivie. Comment
" Lucien, avec tout son esprit, ne s'est-il pas dit
" que Voltaire, maître de sa langue et de sa poésie,
" à Paris, au milieu du sanctuaire, a échoué dans
" une pareille entreprise ? Comment lui, Lucien,
" a-t-il pu croire qu'il était possible de faire un
" poëme Français en pays étranger, hors de la
" capitale de la France ? Comment a-t-il pu pré-
" tendre établir un rythme nouveau ? Il a fait là
" une histoire en vers, et non un poëme épique.

Digitized by Google

" Le poeme épique ne comporte pas l'histoire d'un " homme, mais seulement celle d'une passion ou d'un " événement. Et quel sujet encore a-t-il été pren- " dre? Quels noms barbares il a introduits? A-t-il " cru relever la religion qu'il pensait abattue? Son " ouvrage serait-il un poëme de réaction? Il sent " du reste tout a fait le sol sur lequel il fut com- " posé; ce ne sont que des prières, des prêtres, " la domination temporelle des Papes, etc. etc. " A-t-il pu consacrer 20 mille vers à des absurdités " qui ne sont plus du siècle, à des préjugés qu'il " ne peut avoir, à des opinions qui ne sauraient " être les siennes? C'est prostituer son talent. " Quel travers! et que ne pouvait-il pas faire de " mieux! car il a certainement de l'esprit, de la " facilité, du faire, du travail. Or, il était à Rome " au milieu des plus riches matériaux, à même de " satisfaire à toutes les recherches; il connaissait " la langue Italienne, nous n'avons pas de bonne " histoire d'Italie, il pouvait la composer: son " talent, sa position, sa connaissance des affaires, " son rang, pouvaient la rendre excellente et clas- " sique; il eût fait un vrai présent au monde lit- " téraire et se fût rendu immortel. Au lieu de " cela, qu'est-ce que son poëme? Que fera-t-il à " sa réputation? Il s'ensevelira dans la poussière " des bibliothèques, et son auteur obtiendra tout " au plus quelques minces articles, peut-être ridi- " cules, dans les dictionnaires biographiques ou " littéraires. Que si Lucien ne pouvait échapper

Digitized by Google

" à sa destinée de faire des vers, il etait digne, " convenable et adroit à lui d'en soigner un manu- " scrit magnifique, de l'enrichir de superbes des- " sins, d'une riche reliure, d'en régaler parfois les " yeux des dames, d'en laisser percer de temps à " autres quelques tirades, et de le laisser en héritage, " avec la défense sévère de le publier jamais. On " eût alors compris ses jouissances."

Puis le mettant de côté, il a dit: " Passons à " l'Iliade." Mon fils a été la chercher, et l'Empereur nous en a lu quelques chants, s'arrêtant souvent pour admirer, disait-il, à son aise. Ses observations étaient précieuses, abondantes, singulières. Il s'y est attaché tellement, qu'il avait atteint minuit et demi quand il a demandé l'heure pour se retirer.

Manque de nourriture.—Le vin ridiculement fixé, etc.—Retour de l'île d'Elbe, etc.

14.—Le temps continue toujours à être détestable et à nous confiner dans nos misérables cahuttes : nous en sommes tous malades.

L'Empereur a dicté une partie du jour ; il était beaucoup mieux.

A dîner nous avions littéralement à peine de quoi manger. Le gouverneur opérait ses réductions successives. L'Empereur a ordonné qu'on cherchât à acheter quelque chose de surplus, et de le payer avec ce qui proviendra de la vente de l'argenterie.

Digitized by Google

Le Gouverneur a signifié que le vin demeurait fixé à une bouteille par tête, l'Empereur compris. Cela se croira-t-il! *Une bouteille pour une mère et ses enfans.* C'est l'expression employée dans la note, etc. etc.

L'Empereur, retiré chez lui, m'a fait demander. " Je ne me sens pas l'envie de dormir, m'a-t-il dit " en me voyant. Je vous ai envoyé chercher pour " passer la veillée; causons quelques quarts d'heure." Et le cours de la conversation a ramené l'île d'Elbe, ses travaux, ses sensations, ses idées durant le séjour qu'il y avait fait; enfin son retour sur le sol Français et le succès magique qui l'accompagna, et dont il n'avait, disait-il, pas douté un instant, etc. Répétant beaucoup de choses déjà dites. Un moment il a dit: " Qu'on explique cela comme " on voudra ou comme on pourra; mais je vous " jure que je ne me sentais aucune haine directe " et personnelle contre ceux que je venais renverser. " C'était uniquement pour moi de la querelle poli- " tique. Je m'en étonnais moi-même, tant je me " trouvais le cœur libre, aisé, même bienveillant " je pourrais dire. Vous avez vu comme j'ai " relâché le Duc d'Angoulême: j'en eusse fait " autant du Roi, ou lui eusse accordé à son gré " asile et sûreté. Le triomphe de la cause ne tenait " nullement à sa personne, et je respectais son age, " ses malheurs. Peut-être aussi lui tenais-je compte " de certains ménagemens que lui, nominative- " ment, avait toujours observés à mon égard. Il

Digitized by Google

" est bien vrai qu'en ce moment il m'avait déclaré " hors la loi, et mis ma tête à prix, je crois ; mais " tout cela n'était à mes yeux que *style de mani-* " *feste*. Tous à Vienne en ont fait autant, sans " m'ulcérer davantage, voire même le cher beau- " père ; et lui c'est pourtant bien fort ! l'époux " de sa fille chérie !!! etc. etc."

Mais, puisque voilà le retour de l'île d'Elbe mentionné de nouveau, c'est peut-être ici le lieu de tenir la promesse que j'ai faite plus haut, au 1er ou au 2e volume, d'en donner plus tard la relation. Que si on me demande pourquoi cette transposition ; je réponds que le sujet, par lui-même, était délicat, que je n'avais point encore donné de preuves du véritable esprit de mon Recueil, qu'on y eût peut-être pu suspecter alors certaine malveillance ; tandis qu'aujourd'hui, que je dois avoir convaincu que mes recits sont purement philosophiques, moraux, historiques, on sentira que quelles que soient les erreurs qu'ils contiennent, c'est à l'historien, au critique seul à me redresser ou à me combattre. Du reste, cette relation se trouve dans tous les journaux, dans tous les ouvrages, dans tous les pays. Celle-ci ne saurait donc avoir rien de bien neuf, seulement elle a été recueillie de la bouche de Napoléon. Je réunis ici ce qu'il en a dit en différens momens.

Napoléon vivait à l'île d'Elbe sur la foi des traités ; il apprend qu'il est question, au congrès de Vienne, de le déporter hors de l'Europe : on

Digitized by Google

n'observait avec lui aucun des articles de Fontainebleau ; les papiers publics l'instruisaient de la disposition des esprits en France ; son parti fut pris. Il en garde le secret jusqu'aux derniers momens* ; tout se prépare, sous un prétexte ou un autre. Ce n'est qu'en se trouvant à bord que les soldats conçurent les premiers soupçons, et mille ou 12 cents hommes, et quelques esquifs mettent à la voile pour aller tenter la repossession d'un empire de 30 millions d'hommes ! ! !

Il y avait près de 5 ou 6 cents hommes sur le brick où Napoléon s'embarqua : c'était, disait-il, l'équipage d'un 74. On fut rencontré par un brick de guerre Française avec lequel on parla. On a prétendu que le capitaine du brick Français avait fort bien reconnu, et avait crié trois fois en se séparant : *bon voyage !* Quoi qu'il en soit, l'officier qui conduisait l'Empereur lui proposa d'aborder ce brick et de l'enlever. L'Empereur repoussa cette idée comme absurde : elle ne pouvait être

* C'est ici le lieu sans doute de redresser une erreur qui a fort affligé quelqu'un que j'estime et que j'aime. On lit, dans la Seconde Partie, que le Général Drouot, *huit jours* avant le départ de l'île d'Elbe, en avait laissé échapper le secret à la Princesse Borghèse, etc. etc. Or, le Général Drouot affirme qu'il n'a reçu la confidence de l'Empereur *qu'aux derniers momens*, et qu'il n'a pu et n'aurait jamais manqué au secret. Il est naturel que le Général Drouot soit le plus sûr de ces faits, comme le plus intéressé, d'autant plus que moi je dois faire observer que je ne cite, en cette circonstance, qu'une conversation courante, toute de plaisanterie et nullement controversée.

Digitized by Google

raisonnable, que si on y eût été forcé par la nécessité. " Autrement, A quoi bon," disait-il, " compliquer " mon dessein de ce nouvel incident? De quelle " utilité eût pu m'être le succès? A quoi ne " m'exposait pas le plus léger accident?"

Lors de l'échec qu'on éprouva en débarquant, par la capture d'une vingtaine d'hommes qu'on avait envoyés sommer Antibes, diverses opinions s'élevèrent à cet égard, et même avec assez de chaleur: les uns voulaient qu'on se portât aussitôt sur Antibes, pour l'enlever de force, et prévenir par là le mauvais effet que pouvaient produire la résistance de cette place, et l'emprisonnement des vingt hommes. L'Empereur répondait que la prise d'Antibes ne faisait rien à la conquête de la France; que le peu de temps qu'il y perdrait suffirait pour réveiller partout, et créer des obstacles sur la seule, la véritable route; que les momens étaient precieux, qu'il fallait voler; qu'on remédierait au mauvais effet de l'événement d'Antibes, en marchant plus vite que la nouvelle. Un officier de la garde ayant fait sentir indirectement qu'il n'etait pas bien d'abandonner ainsi ces vingt hommes, l'Empereur se contenta d'observer qu'il jugeait bien mal de l'étendue de l'entreprise; que si la moitié d'eux se trouvait dans le même cas, il les laisserait de même; que s'ils y étaient tous, il continuerait de marcher seul *.

* Ce n'est pourtant pas qu'il négligeât de s'occuper de ces hommes, car un moment il chargea le commissaire des guerres

Digitized by Google

Il avait débarqué au golfe Juan, quelques heures avant la nuit, et y avait établi son bivouac. On lui amena bientôt après un postillon en belle livrée. Il se trouva qu'il avait fait partie de sa maison ; il avait appartenu à l'Impératrice Joséphine, et servait, en ce moment le Prince de Monaco, qui, lui-meme, avait été écuyer de l'Impératrice Joséphine. Ce postillon, questionné par l'Empereur, lui disait, dans son grand étonnement de le trouver là, qu'il arrivait de Paris, qu'il pouvait lui garantir qu'on allait le revoir partout avec plaisir ; que sur toute sa route, jusqu'à Avignon, il n'avait entendu que des regrets de l'avoir perdu; son nom était publiquement dans toutes les bouches. Il ajoutait que sa belle livrée avait été souvent pour lui un objet de défaveur et d'insulte. Il assura l'Empereur que la Provence une fois traversée, il trouverait tout le monde, sur son passage, prêt à se réunir à lui. C'était là le témoignage d'un homme du peuple : il fut très-agréable à l'Empereur, qui avait calculé précisément de la sorte. Le Prince de Monaco, amené lui-même, fut moins explicite ; l'Empereur d'ailleurs ne le questionna point sur la politique : il avait des témoins au bivouac, il ne voulait pas s'exposer à

Ch. Vautier, qui se trouvait près de lui, de courir en toute hâte sous les murs d'Antibes, et de délivrer les prisonniers en essayant d'enlever la garnison, lui répétant à diverses reprises lorsqu'ils s'éloignait déjà ; " Mais surtout n'allez pas vous faire " bloquer aussi."

Digitized by Google

entendre aucun détail qui pût laisser de mauvaises impressions sur ceux qui l'entouraient : la conversation ne fut donc que de plaisanterie, elle roula toute sur les dames de son ancienne Cour des Tuileries, dont Napoléon s'informait en détail avec beaucoup de gaîté.

Au lever de la lune, vers une ou deux heures du matin, le bivouac fut rompu, et l'on se porta sur Grasse. Là, l'Empereur comptait trouver une route qu'il avait ordonnée sous l'Empire, elle n'avait point été exécutée. Il fallut se résoudre à suivre des défilés difficiles et pleins de neige, ce qui lui fit laisser à Grasse, à la garde de la municipalité, sa voiture et 2 pièces de canon qu'il avait débarquées : c'est ce que les bulletins d'alors appelèrent une capture.

La municipalité de Grasse était fort royaliste ; mais l'apparition de l'Empereur fut si soudaine, qu'il n'y eut pas moyen d'hésiter, elle vint donc faire sa soumission. L'Empereur traversa la ville, et fut s'arrêter militairement sur une hauteur un peu au-delà ; on y fit halte et il y déjeûna. Bientôt il y fut entouré de la population de la ville, et il parcourut cette multitude comme il l'eût fait à son cercle des Tuileries. C'était la même attitude, les mêmes demandes que s'il n'avait jamais quitté la France. L'un se plaignait de n'avoir pas encore reçu sa pension ; l'autre demandait qu'on voulût bien augmenter la sienne ; la croix de celui-ci avait été retenue dans les bureaux, celui-

Digitized by Google

là demandait de l'avancement, etc. Il lui fallut recevoir une foule de pétitions qu'on avait déjà eu le temps d'écrire, et qu'on lui remettait, comme s'il venait de Paris, faisant une tournée dans les départemens.

Quelques patriotes chauds, versés dans les affaires, lui dirent mystérieusement que les autorités du lieu lui étaient fort opposées; mais que la masse de la population, le petit peuple, était toute à lui, qu'on attendait seulement qu'il eût le dos tourné, et qu'alors il serait bientôt délivré des mécréans. " Donnez-vous-en bien de garde, " s'écria l'Empereur, réservez-leur le supplice de " voir notre triomphe, sans avoir de reproche à " nous faire; soyez donc tranquilles, conduisez-" vous sagement."

L'Empereur allait comme l'éclair. " La vic-" toire, disait-il, devait être dans ma célérité. La " France était pour moi dans Grenoble. Il y avait " 100 lieues, moi et mes grognards nous les fîmes " en cinq jours *, et dans quels chemins! et par

---

* Le 1 Mars, débarqué sur la plage de Cannes, au golfe Juan.
Le 2, entré à Grasse.
Le 3, couché à Barême.
Le 4, dîné à Digne, et couché à Maligeai.
Le 5, couché à Gap.
Le 6, couché à Corps, au-delà duquel, le lendemain, l'Empereur harangue et rallie les soldats du 5e. Peu d'heures après il est joint par Labédoyère, à la tête du 7e.
Le 7, à Grenoble, séjour.

Digitized by Google

" quel temps ! J'y entrais, que M. le Comte " d'Artois, averti par le télégraphe, ne faisait que " de quitter les Tuileries."

Napoléon s'était regardé comme si sûr de la disposition des esprits et des choses, que le succès, pensait-il, ne devait tenir nullement aux forces qu'il amènerait avec lui. Se garantir d'un piquet de gendarmerie, disait-il, était tout ce qu'il lui fallait ; or, tout arriva comme il l'avait calculé : *la victoire marcha au pas de charge, et l'aigle nationale vola de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* " Mais, ajoutait-il, ce ne fut " pourtant pas d'abord sans de vives inquiétudes." A mesure qu'il avançait, toutes les populations se prononçaient avec ardeur, il est vrai ; mais il ne voyait aucuns soldats, on les lui enlevait de son passage. Ce ne fut qu'entre Mure et Vizille, à 5 ou 6 lieues de Grenoble, et le cinquième jour de route, qu'on rencontra enfin un premier bataillon. L'officier qui le commandait refusa même de par-

---

Le 9, couché à Bourgoin.

Le 10, à Lyon, resté trois jours.

Le 13, couché à Mâcon. Fameuse proclamation de Ney.

Le 14, couché à Châlons.

Le 15, couché à Autun.

Le 16, á Avalon.

Le 17, à Auxerre, resté un jour, y est joint par le Prince de la Moskowa.

Le 20, arrivé à Fontainebleau à 4 heures du matin, et entré aux Tuileries à 9 heures du soir.

Digitized by Google

lementer ; alors l'Empereur n'hésita pas, il s'avança seul de sa personne ; 100 de ses grenadiers marchaient à quelque distance de lui, leurs armes renversées. La vue de Napoléon, son costume, sa petite redingote grise surtout furent magiques sur les soldats, qui demeurèrent immobiles. Il continua droit à un vétéran, dont le bras était chargé de chevrons, et le prenant rudement par la moustache, lui demanda s'il aurait bien le cœur de tuer son Empereur. Le soldat, les yeux mouillés, mettant aussitôt la baguette dans son fusil pour montrer qu'il n'était pas chargé, lui répondit : " Tiens, " regarde si j'aurais pu te faire beaucoup de mal : " tous les autres sont de même." Et des cris de vive l'Empereur partent de tous côtés. Napoléon commande au bataillon un demi-tour à droite, et tout marche vers Paris.

A peu de distance de Grenoble, le Colonel Labédoyère, à la tête de son régiment, vint se joindre à lui. Alors l'impulsion fut prononcée, et la question, dit l'Empereur, à peu près décidée.

Tous les paysans du Dauphiné bordaient les routes : ils étaient ivres et furieux de joie. Quand le premier bataillon, dont on vient de parler, hésitait encore, il s'en trouvait des milliers sur ses derrières cherchant à le décider par leurs cris de vive l'Empereur ; tandis qu'une foule d'autres était sur les derrières de Napoléon, excitant la petite troupe à avancer, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Digitized by Google

Dans une certaine vallée, s'offrit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer : C'était la réunion d'un grand nombre de communes, ayant avec elles leurs maires et leurs curés. Du milieu de cette foule se précipite aux pieds de l'Empereur un des plus beaux grenadiers de sa garde, qui manquait depuis le débarquement, et sur lequel on avait même conçu des doutes ; dans ses yeux roulaient de grosses larmes de joie, il tenait dans ses bras un vieillard de 90 ans, il le présentait à l'Empereur : c'était son père qu'il était venu chercher et qu'il amenait au milieu de cette multitude. L'Empereur avait ordonné, plus tard aux Tuileries, qu'on peignît un tableau de cette circonstance.

Napoléon arriva à la nuit sous les murs de Grenoble : sa promptitude déjouait toutes les mesures ; on n'avait pas le temps de couper les ponts ni même de mettre les troupes en mouvement. Il trouva les portes de la ville fermées, on refusait de les ouvrir, le colonel qui commandait dans la place s'y opposait. " Car une circonstance qui " doit caractériser spécialement cette révolution " sans pareille," disait l'Empereur, " c'est que les " soldats ne manquèrent pas jusqu'à un certain " point de discipline ni d'obéissance envers leurs " chefs ; seulement ils employèrent, pour leur " compte, la force d'inertie, comme un droit qu'ils " auraient cru leur appartenir." Ainsi on vit le premier bataillon exécuter toutes les manœuvres commandées, se retirer, ne vouloir pas communi-

Digitized by Google

quer ; mais il ne chargea point ses armes ; il n'aurait pas tiré : devant Grénoble, toute la garnison sur les remparts, criait vive l'Empereur ; on se donnait les mains par les guichets ; mais on n'ouvrait pas, parce que les supérieurs l'avaient défendu. Il fallut que l'Empereur fît enfoncer les portes, ce qui s'exécuta sous la bouche de dix pièces d'artillerie des remparts, chargées à mitraille. Et pour achever la bizarrerie des circonstances, le chef du 1er bataillon et le colonel, qui s'étaient si ouvertement opposés à l'Empereur, questionnés par lui s'il pouvait compter sur eux, répondirent que oui, que leurs soldats les avaient abandonnés, mais qu'eux n'abandonneraient pas leurs soldats ; que puisqu'ils s'étaient prononcés pour lui, ils lui seraient fidèles, et l'Empereur les conserva.

Du reste il n'est point de bataille où l'Empereur ait couru plus de dangers qu'en entrant à Grenoble ; les soldats se ruèrent sur lui avec tous les gestes de la fureur et de la rage ; on frémit un instant, on eût pu croire qu'il allait être mis en pièces ; ce n'était que le délire de l'amour et de la joie ; il fut enlevé lui et son cheval. A peine commençait-il à respirer, dans l'auberge où il avait été déposé, qu'un redoublement de tumulte se fait entendre : c'étaient les portes de la ville, que les habitans venaient lui offrir, disaient-ils, au défaut des clefs qu'on n'avait pu lui présenter.

" Une fois dans Grenoble, devenu une véritable " puissance," disait l'Empereur, " j'eusse pu nour-

Digitized by Google

" rir la guerre, s'il fût devenu necessaire de la " faire."

L'Empereur regrettait fort alors de n'avoir pas fait imprimer ses proclamations à l'île d'Elbe ; mais il aurait craint de laisser pénétrer son secret. Il les avait dictées à bord du brick, où tout ce qui savait écrire avait été employé à les copier. On était obligé d'en écrire encore chemin faisant, afin de les répandre dans la route, tant elles étaient avidement demandées : elles étaient donc rares, souvent incorrectes ou même illisibles ; et pourtant on en sentait à chaque pas la nécessité, car on s'apercevait aussitôt de toute l'impression qu'elles produisaient. Ces populations se sont fort éclairées par nos 20 dernières années ; et malgré tout le bonheur de revoir l'Empereur, on s'y demandait cependant avec inquiétude quel allait être son objet. Tous étaient aussitôt satisfaits quand ils avaient lu le sentiment national des proclamations, et leur joie surtout était extrême quand ils apprenaient là que Napoléon n'avait pas de troupes étrangères avec lui. Sa marche était si rapide et ses mouvemens si prompts, qu'on avait fait mille contes sur ses forces et leur composition. On voulait qu'il eût avec lui des Napolitains, des Autrichiens, etc. etc. ; même des Turcs.

De Grenoble à Paris, ce ne fut plus qu'une marche triomphale.

Durant les quatre jours que l'Empereur demeura à Lyon, il y eut constamment plus de 20 mille

Digitized by Google

ames sous ses fenêtres; les cris ne discontinuèrent jamais.

C'était un souverain qui n'aurait jamais quitté ses sujets. Il signait des décrets, expédiait des ordres, passait des revues, etc. etc. Tous les corps, toutes les administrations, toutes les classes de citoyens s'empressaient de faire preuve de dévouement et d'hommages. Il n'y eut pas jusqu'à la garde nationale à cheval, composée de ce qu'il y avait de plus pur et de plus ardent dans le parti opposé, qui ne vînt solliciter l'honneur de garder sa personne; mais ils furent les seuls maltraités. " Messieurs, je vous remercie de vos services, dit " l'Empereur, votre conduite envers M. le Comte " d'Artois m'apprend trop ce que vous feriez à " mon égard, si la fortune venait à m'abandonner; " je ne vous soumettrai point à cette nouvelle " épreuve." En effet, M. le Comte d'Artois, en quittant Lyon, n'avait trouvé, assure-t-on, qu'un seul d'entr'eux qui se dévouât à le suivre à Paris. Et l'Empereur, sur qui tout ce qui était généreux avait des droits, apprenant la fidélité de ce volontaire, lui fit remettre la décoration de la légion d'honneur.

Enfin, l'Empereur, dans Lyon, administrait déjà, par des actes publics, avec cette précision, cette fermeté, cette confiance, compagne d'une stabilité non interrompue. Rien en lui ne laissait apercevoir la trace des grands revers qui avaient précédé, ou des chances immenses qui pouvaient

Digitized by Google

suivre ; et s'il était possible de tout raconter, j'aurais à produire une anecdote privée bien plaisante, qui prouverait quels étaient le calme du cœur et la liberté d'esprit de Napoléon, au milieu de la grande crise qui, autour de lui, changeait la face de la France, et allait remuer toute l'Europe.

A peine sorti de Lyon, l'Empereur fit écrire à Ney, qui se trouvait à Lons-le-Saunier avec son armée, qu'il eût à mettre ses troupes en marche et à venir le joindre. Ney, au milieu de la confusion générale, abandonné par ses soldats, frappé des proclamations de l'Empereur, des addresses du Dauphiné, de la défection de la garnison de Lyon, de l'élan des provinces voisines et des populations environnantes ; Ney, l'enfant de la révolution, se livra au torrent, et donna son fameux ordre du jour. Toutefois, ayant présens les souvenirs de Fontainebleau, il écrivit à l'Empereur que tout ce qu'il venait de faire était principalement en vue de la patrie, et que sentant qu'il avait dû perdre sa confiance, il allait se retirer chez lui ; mais l'Empereur lui fit écrire de venir le joindre, et qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moscowa. Ney, en revoyant l'Empereur, se montra embarrassé, et lui répéta que s'il avait perdu sa confiance, il ne lui demandait plus qu'une place parmi ses grenadiers. " Il est sûr, disait l'Em-
" pereur, qu'il avait été assez mal pour moi ; mais
" le moyen d'oublier un si beau courage et tant
" d'actes passés ! Je lui sautai donc au cou en

Digitized by Google

" l'appellant le *brave des braves*, et dès cet instant " tout fut comme jadis, etc. etc."

Le trajet jusqu'à Paris se fit à peu près en poste. Nulle part il n'y avait opposition ni lutte ni combat, ce n'était, à l'aspect de l'Empereur, littéralement parlant, qu'un simple changement de décoration, théâtrale. Les avant-gardes n'étaient autre chose que les troupes qui se trouvaient en avant sur la route, et auxquelles on envoyait des courriers. C'est ainsi que l'Empereur est entré dans Paris avec les troupes même qui en étaient sorties le matin pour le combattre. Un régiment posté à Montereau, en franchit spontanément le pont, courut sur Melun et chargea des gardes-du-corps qui s'y trouvaient, et c'est, dit-on, ce qui décida le départ si soudain de la Famille Royale.

L'Empereur nous dit souvent que s'il l'eût voulu ou ne s'y fût pas opposé, il eût traîné avec lui, à Paris, 2 millions de paysans. A son approche, toutes les campagnes se levaient en masse ; aussi répète-t-il souvent qu'il n'y a eu de véritables conspirateurs que l'opinion.

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur aux Tuileries, quelqu'un lui ayant dit qu'il ne vivait que de prodiges, mais que ce dernier allait effacer tous les autres ; je l'entendis répondre qu'il n'avait ici d'autre mérite que d'avoir bien jugé de l'état des choses en France, et d'avoir su lire dans le cœur des Français. Dans un autre moment, il nous rappelait que cela seul avait été toutes ses

Digitized by Google

intelligences ; " car, observait-il, si l'on excepte " Labédoyère, qui accourut à moi d'enthousiasme " et de cœur, et un autre encore qui me rendit " franchement de grands et vrais services, presque " tous les autres généraux sur la route, se mon- " trèrent incertains et de mauvaise grâce ; il ne " firent que céder à l'impulsion de leurs soldats, si " même ils ne se montrèrent hostiles.

" Tout le monde sait bien aujourd'hui, disait- " il, que Ney quitta Paris tout au Roi, et que s'il " tourna contre lui quelques jours plus tard, c'est " qu'il crut ne pouvoir faire autrement.

" J'étais si loin de compter en aucune manière " sur Masséna, que je me crus obligé en débar- " quant, de le sauter à pieds joints ; et le ques- " tionnant plus tard à Paris sur ce qu'il aurait " fait, si je ne me fusse éloigné aussi rapidement " de la Provence, il eut la franchise de répondre " qu'il serait bien embarrassé de me le dire ; mais " que le plus sûr, dans tous les cas, avait été d'agir " ainsi que j'avais fait ; que de la sorte le tout " avait été pour le mieux.

" Saint-Cyr s'était vu en danger pour avoir " voulu contenir les soldats confiés à ses ordres.

" Soult me confessa que le Roi lui avait inspiré " un véritable goût, tant il se trouvait bien de son " régime ; et ne voulut reprendre du service qu'a- " près le Champ de Mai.

" Macdonald ne reparut point, le Duc de Bel- " lune suivit le Roi à Gand. Ainsi, concluait-il,

Digitized by Google

" si les Bourbons ont eu à se plaindre de la déser-
" tion complète des soldats et du peuple ; certes,
" ils n'ont pas le droit de reprocher le manque de
" dévouement et de fidélité aux principaux de l'ar-
" mée, à ces élèves ou chefs de la révolution, qui,
" malgré une habitude de vingt-cinq ans, disait-il,
" n'ont montré, dans cette circonstance, que de
" vrais enfans en politique. On ne les a trouvés ni
" émigrés, ni nationaux !....etc. etc."

Napoléon en avait eu l'instinct, et s'était tenu fidèle à son grand principe de n'agir que sur les masses et par les masses. Au moment de l'entreprise, et après son débarquement, on le sollicita plusieurs fois d'essayer de traiter avec quelques-uns des chefs ; mais il fit constamment sa belle réponse : " Si je suis demeuré dans le cœur de la
" masse, je dois m'importer peu des chefs, et si je
" n'avais que ceux-ci, à quoi me serviraient-ils
" contre le torrent de la masse."

Voici qui montrera du moins le peu d'intelligence que Napoléon avait entretenue avec la capitale. Le matin de son entrée à Paris, en arrivant de l'île d'Elbe, cent cinquante officiers à la demi-solde, traînant quatre pièces de canons, quittent spontanément St.-Denis, où ils avaient été stationnés par les princes, et marchent vers la capitale ; ils sont rencontrés dans leur route par quelques généraux qui se mettent à leur tête, et poursuivent, avec cette petite troupe, jusqu'au château des Tuileries, où ils convoquent les chefs des

Digitized by Google

administrations, qui tous convinrent d'agir au nom de l'Empereur. C'est ainsi que Paris fut gouverné ce jour là à l'amiable par le souffle de l'opinion et l'élan des affections privées. Aucun des grands partisans de l'Empereur, aucun de ses anciens ministres n'ayant reçu nul avis de lui, aucun d'eux n'osa signer aucun ordre, ni prendre aucune responsabilité. Les papiers publics n'eussent pas paru le lendemain, si ce n'eût été le zèle de simples particuliers, qui, sans autorisation, et de leur propre mouvement, les firent remplir de ce qui les animait et de ce qu'ils voyaient. Ce n'est pas autrement que Lavalette fut prendre possession des postes. Paris vécut ce jour-là sans police, sans autorité, et jamais il ne fut plus tranquille.

L'Empereur fit son entrée aux Tuileries vers neuf heures du soir, avec une centaine de chevaux, et comme s'il arrivait de l'un de ses palais. Mettant pied à terre, il faillit être étouffé par un gros d'officiers et de citoyens qui se l'arrachèrent pour en toucher quelque chose, et le transportèrent à bras dans son salon. Il y trouva son dîner prêt, et se mettait à table quand arriva de Vincennes l'officier qu'on y avait envoyé le matin pour sommer le château ; il rapportait la capitulation du commandant, qui n'y avait mis, dit-on, d'autres conditions que celle d'un passeport pour lui et sa famille.

Une circonstance bien singulière, c'est que le

Digitized by Google

matin, une fois maître des Tuileries, et comme on faisait courir dehors, pour se procurer un drapeau tricolore, on en trouva un tout fait au pavillon Marsan, dans la fouille du château, que faisait faire la prudence; et c'est celui qu'on fit hisser sur-le-champ. Il était tout neuf, et d'une dimension plus grande que de coutume. On s'est demandé par quel hasard il était là, et quelles avaient pu être les intentions à cet égard.

Du reste, plus les temps se sont éclaircis, plus on a pu se convaincre qu'il ne fut d'autre conjuration que celle de la nature des choses; l'esprit de parti seul peut chercher, de nos jours, à élever des doutes à cet égard, l'histoire n'en aura point.

Peu de jours après l'établissement de Napoléon à Longwood, il fut question, devant les officiers qui lui furent présentés, du retour de l'île d'Elbe, et l'un de ces officiers se hasarda de dire que cet événement merveilleux avait offert, aux regards de toute l'Europe attentive, le contraste de ce qu'il y avait de plus faible et de plus sublime. Les Bourbons abandonnant une monarchie toute entière, pour s'enfuir à l'approche d'un seul homme, qui avait la magnanime audace d'entreprendre à lui seul la conquête d'un Empire. "Monsieur, lui dit l'Empereur, vous êtes dans "l'erreur, vous avez mal saisi le sens de l'affaire; "les Bourbons n'ont pas manqué de courage, ils "ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire. M. le "Comte d'Artois a volé à Lyon; Madame la

Digitized by Google

" Duchesse d'Angoulême s'est montrée, dans " Bordeaux, une amazone, et M. le Duc d'Angou- " lême a marché en avant autant qu'il a pu. Si, " malgré tout cela, ils n'ont pu venir à bout de " rien, c'est moins leur faute que la force des cir- " constances, c'est qu'à eux seuls ils ne pouvaient " faire davantage; et ils en étaient là; la conta- " gion, l'épidémie avaient gagné tout le monde, " etc. etc."

Poëme de Charlemagne, etc.—Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs, etc.

15. Aujourd'hui, l'Empereur a profité d'un instant de beau temps pour aller promener vers le jardin de la compagnie. J'étais seul avec lui; je me suis livré à lui faire certaines peintures à la suite desquelles j'osais me permettre de suggérer quelques idées. Il les a repoussées en se moquant fort de moi. " Allons, allons, mon cher, a-t-il dit, " vous êtes un *niais;* et ne vous fâchez pas de " l'épithète, a-t-il repris aussitôt, je ne la prodigue " pas à tout le monde; elle est toujours, de ma " part, un brevet d'honnête homme."

Après le dîner, l'Empereur s'obstinant toujours à tâcher de revenir, disait-il, sur le poëme de Lucien, qu'il avait repris hier au soir, et bientôt abandonné, a, comme les deux jours précédens, employé la soirée entre Charlemagne, qu'il a quitté de nouveau, et Homère, qu'il a repris pour se refaire, disait-il gaîment, et la censure a recommencé

Digitized by Google

pour le Prince Lucien, et l'admiration pour le bon Homère.

La lecture interrompue, on a dit à l'Empereur que Lucien avait tout prêt un autre poëme semblable à son Charlemagne; c'était Charles Martel en Corse, et en outre une douzaine de tragédies. "Mais il a donc le diable au corps!" s'est écrié l'Empereur.

On lui a dit aussi que son frère Louis avait fait un Roman. "Il pourra y avoir de l'esprit, de la "grâce, observait-il; mais ce ne sera pas toutefois "sans métaphysique sentimentale, ni sans niaise-"ries philosophiques."

On lui dit encore que la Princesse Elisa avait aussi fait un Roman, ce qu'il ne savait pas. Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la Princesse Pauline qui n'eût le sien, disait-on. "Oh! pour celle-là, "a repris l'Empereur, l'héroïne oui, mais l'auteur "non; et à ce compte, observait-il, il n'y aurait "donc que Caroline qui ne serait pas auteur. "Aussi bien, dans sa petite enfance, on la regar-"dait comme la sotte et la Cendrillon de la fa-"mille; mais elle en a bien rappelé, elle a été "une très-belle femme, et est devenue très-capa-"ble, etc."

Nous manquons de déjeûner.—Sophisme de gaîté.—Sur les impossibilités, etc.

16. Le matin, à l'heure accoutumée, mon domestique est venu me dire qu'il n'y avait ni café,

Digitized by Google

ni sucre, ni lait, ni pain pour mon déjeûner. La veille, quelque temps avant l'heure du dîner, me sentant besoin, j'avais demandé une bouchée de pain, on n'avait pu me la donner. C'est ainsi qu'on nous dispute le boire et le manger. On aura de la peine à le croire au loin, sans doute, et pourtant je ne consigne littéralement ici que des faits.

Le temps était devenu beau. Depuis long-temps l'Empereur ne s'était promené; il a gagné le jardin, puis il a demandé la calèche pour faire notre tour ordinaire, interrompu depuis si long-temps. Chemin faisant, Mme Montholon chassait un chien qui l'avait approchée. — " Vous n'aimez " pas les chiens, Madame?—Non Sire. — Si vous " n'aimez pas les chiens, vous n'aimez pas la fidé- " lité, vous n'aimez pas qu'on vous soit fidèle, donc " vous n'êtes pas fidèle.—Mais. . ., mais. . ., disait- " elle.—Mais. . ., mais. . ., disait l'Empereur, quel " est le vice de ma logique? Renversez mes argu- " mens, si vous pouvez? etc. etc."

Un de nous s'était offert pour quelque manipulation, il y avait quelques jours, l'Empereur lui a demandé s'il avait enfin obtenu son résultat. L'autre s'est plaint de n'avoir pas les objets nécessaires. " *Véritable enfant de la Seine*, disait " l'Empereur, vrai badaud de Paris, qui vous " croyez toujours aux Tuileries. La véritable " industrie n'est pas d'exécuter avec tous les " moyens connus et donnés; l'art, le génie est

Digitized by Google

" d'accomplir en dépit des difficultés, et de trouver " par-là peu ou point d'*impossible*. Mais d'ailleurs " ici, de quoi vous plaignez-vous? De n'avoir " point un pilon, quand le premier barreau de " chaise peut vous en servir. De n'avoir point " de mortier? Mais tout est mortier autour de " nous; cette table est un mortier; une casserole, " un chaudron est un mortier; mon auge . . , celle " du premier venu . . sont des mortiers; mais véri- " table enfant de la Seine, a répété l'Empereur, " qui se croit toujours dans la rue St.-Honoré, au " milieu des marchés de Paris!"

Le Grand-Maréchal a dit alors à l'Empereur que cette circonstance lui rappelait la première fois qu'il avait eu l'honneur de lui être présenté, et les premières paroles qu'il en avait reçues. C'était à l'armée d'Italie, lorsque lui, Bertrand, se rendait en mission à Constantinople. Le jeune général le voyant officier du génie, lui donna une commission relative au métier. " C'était peu loin " du quartier-général, à mon retour, disait le " Grand-Maréchal, je vins vous dire que j'avais " trouvé la chose impossible. Sur quoi Votre " Majesté, à qui je ne m'adressais qu'en tremblant, " me dit avec bonté:—Mais voyons un peu, Mon- " sieur, comment vous y êtes vous pris? ce qui est " impossible pour vous, ne l'est peut-être pas pour " moi. —En effet, disait Bertrand, à chacun de mes " moyens, Votre Majesté disait: je le crois bien, " et en substituait d'autres. Si bien qu'en peu

Digitized by Google

" d'instans il me fallut être convaincu ; mais non " sans emporter un sentiment profond, et des " souvenirs qui m'ont bien souvent servi depuis."

L'Empereur s'est retiré de bonne heure. Il nous semble extrêmement changé, surtout depuis sa dernière incommodité. Il s'affaiblit beaucoup ; deux tours de jardin le fatiguent.

Calcul statistique ; population des Israélites en Egypte, etc.

17—18.—Le temps s'étant remis au beau, l'Empereur a fait quelques tours de jardin ; nous étions tous auprès de lui. Au bout de quelque temps il s'est dirigé vers le bois.

Au retour de la promenade nous avons tous déjeûné sous la tente ; et comme le temps était très-favorable, l'Empereur a eu la fantaisie de faire immédiatement après un tour en calèche.

Sur les cinq heures il m'a fait appeler dans son cabinet, pour lui aider à chercher des documens sur l'intérieur de l'Afrique, dans le voisinage de l'Égypte. C'est un point qui l'occupe depuis quelques jours, ayant le projet d'en faire l'objet de quelques chapitres spéciaux de sa campagne d'Égypte.

Il se trouvait souffrant, et m'a dit de demander et de lui faire du thé ; c'est un extraordinaire pour lui. Bientôt après, le Grand-Maréchal est venu me remplacer pour recevoir sa dictée habituelle.

Après dîner, l'Empereur s'est occupé, la plume à la main, à chercher le rapport du sol productif de l'Egypte avec celui de la France. Il a trouvé celui de la France beaucoup inférieur à celui de

Digitized by Google

l'Egypte. Ce calcul se faisait sur les aperçus statistiques de la France par Peuchet. L'Empereur était satisfait de ce résultat ; telle avait été d'avance son opinion. De-là sont venus naturellement beaucoup d'autres objets ; la population probable et possible de l'Egypte aux temps anciens. Quelle avait pu être celle des Israélites, si, dans le peu de temps qu'ils y étaient demeurés captifs, ils avaient pu s'accroître au point où nous dit l'Ecriture, etc. ; et l'Empereur m'a dit de lui porter le lendemain quelque chose sur ce sujet. Enfin, l'on s'est arrêté long-temps sur les probabilités de la vie humaine, dont les tableaux se trouvaient dans le même ouvrage de Peuchet ; et l'Empereur a dit à ce sujet des choses fort spirituelles, tout à fait neuves et piquantes.

J'ai apporté à l'Empereur le calcul que j'ai imaginé sur le problême qu'il m'avait donné la veille. Le résultat ne l'a pas peu surpris, et lui a fourni bien des dissertations. Voici le résumé que je présentais.

Les Israélites ont demeuré deux cents ans en Egypte. On peut compter sur dix générations dans cet intervalle. On se mariait jeune, et surtout on avait beaucoup d'enfans. Je supposais donc les enfans de Jacob, les douze chefs de tribus, tous mariés ; je supposais aussi, mais pour un moment, chacun d'eux ayant le même nombre d'enfans, ou six couples, et ainsi de suite. La dixième génération se trouvait alors composée de 2 milliards 480 millions 64 mille 704 individus.

Digitized by Google

Mais la génération qui précède cette dixième, et encore au moins celle qui est au-dessus vivaient en même temps. Dès-lors quelle effroyable quantité de chiffres. Toutefois est il donc qu'on peut diminuer hardiment le nombre d'enfans, compter à son aise sur les mortalités, les accidens, les épidémies, etc. etc. Et qu'il demeura toujours certain qu'aucun calcul ne peut amener à contredire le récit de Moïse. L'Empereur s'est occupé quelque temps à chercher et à faire ressortir tous les vices de mon raisonnement, et s'en est fort amusé.

Pendant le dîner il s'est exercé à son Anglais, en faisant à mon fils, dans cette langue, des questions sur l'histoire et la géométrie. Aprés dîner l'Empereur a pris l'Odyssée, dont la lecture a été un véritable charme pour tous.

L'Empereur change et s'affaiblit.—Argenterie brisée.

19—.L'Empereur a passé sa matinée à recueiller encore des renseignemens sur les sources du Nil, dans les divers auteurs modernes, Bruce, etc.... Je l'ai aidé dans ce travail. A trois heures il s'est habillé et est sorti. Le temps était assez beau. L'Empereur a demandé la calèche, il s'est enfoncé à pied dans les bois; nous avons marché jusqu'à la vue du rocher des Signaux. Il m'entretenait de notre position morale et de certaines contrariétés que devaient lui donner quelques circonstances de notre intimité même. La calèche est venue le joindre avec M. et Mme de Montholon. L'Empereur s'en félicitait, disant qu'il ne se sentait pas capable de regagner sa demeure à pied.

Digitized by Google

Il s'affaiblit visiblement ; sa démarche devient pesante, il a le pied traînant, ses traits s'altèrent. Sa resemblance avec Joseph devient frappante, au point qu'il y a peu de jours, allant le joindre au jardin, j'aurais juré que c'était Joseph, jusqu'au moment où je l'ai abordé. D'autres en ont été frappés comme moi, ce qui nous a fait dire que si nous croyions à la *prévision* ou à *la double vue* des Anglais, dont j'ai parlé dans un autre endroit, nous devions nous attendre bientôt à quelque chose d'extraordinaire sur Joseph, ou sur l'Empereur.

Au retour, l'Empereur a considéré un gros panier rempli d'argenterie brisée, qu'on devait envoyer le lendemain à la ville. C'était désormais le complément indispensable de notre subsistance d'un mois, d'après les dernières réductions du Gouverneur.

On savait bien que des capitaines de la compagnie avaient offert jusqu'à cent guinées d'une seule assiette. Cette circonstance avait porté l'Empereur à ordonner qu'on limât les écussons, et qu'on brisât les pièces de manière à ce qu'elles ne présentassent aucun vestige qui pût montrer qu'elles lui avaient appartenu. De petits aigles massifs surmontaient tous les couvercles : c'est la seule chose qu'il a voulu qu'on épargnât, et il les a fait mettre de côte. Ces derniers débris étaient l'objet du désir de chacun de nous. Ils étaient des reliques à tous les yeux. Ce sentiment avait quelque chose de religieux et de touchant.

Digitized by Google

Lorsqu'il avait fallu porter le marteau sur cette argenterie, c'était devenu le sujet d'une grande émotion et d'une véritable douleur pour les gens. Ils avaient porté la main avec peine sur des objets qu'ils vénéraient autant. Cet acte renversait leurs idées ; c'était pour eux un sacrilége, une désolation. Quelques-uns en pleuraient.

Après le dîner, l'Empereur a continué l'Odyssée, et puis lu quelques passages de la Navigation d'Esménard, dont il a goûté les vers.

Nouvelle vexation du Gouverneur.—Topographie de l'Italie.

20.—Avant 8 heures, l'Empereur m'a fait éveiller pour que je fusse le trouver en calèche dans le bois, où il se promenait déjà avec M. de Montholon, s'entretenant sur les dépenses de la maison. Le temps enfin était revenu au beau ; c'était une matinée de printemps délicieuse. Nous avons fait deux tours.

Aujourd'hui, nouvelle vexation incroyable du Gouverneur. Il nous a fait défendre de vendre l'argenterie brisée à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait. Quelle peut avoir été son intention dans cette violation nouvelle de toute justice ? De se rendre plus outrageant et de commettre un abus d'autorité de plus.

L'Empereur a déjeûné sous la tente ; il a dicté, immédiatement après, la bataille de Marengo, au Général Gourgaud. Il m'a dit de demeurer, que j'écouterais. Il s'est retiré vers midi dans sa chambre pour essayer de reposer.

Digitized by Google

Sur les trois heures, il est rentré dans ma chambre. Il nous a trouvés mon fils et moi occupés à collationner Arcole. Il savait que c'était mon chapitre de prédilection, que je l'appelais un chant de l'Iliade. Il a voulu le relire, et a dit qu'en effet il lui faisait plaisir. Je l'ai inséré plus haut; on doit l'avoir lu dans la 3e partie.

La lecture d'Arcole a réveillé les idées de l'Empereur sur ce qu'il appelait *ce beau théâtre d'Italie.* Il nous a commandé de le suivre au salon, et nous y a dicté durant plusieurs heures. Il avait fait étendre son immense carte d'Italie, qui couvrait la plus grande partie du salon, et, couché dessus, il la parcourait à quatre pattes, un compas et un crayon rouge à la main, comparant et mesurant les distances, à l'aide d'une longue ficelle, dont l'un de nous tenait une des extrémités. " C'est comme " cela, me disait-il, riant de la posture où je le " voyais, qu'il faut toiser un pays pour en prendre " une idée juste, et faire un bon plan de cam- " pagne." Ce qu'il a dicté peut servir de base à un très-beau morceau de géographie politique sur l'Italie : le voici, sans que j'aie pu d'ailleurs le lui reproduire au net, ayant été enlevé de Longwood avant que ce travail eût été définitivement arrêté.

Note. " L'Italie est une des plus belles parties de l'Europe, c'est une presqu'île environnée à l'Ouest, au Sud et à l'Est par la Méditerranée et l'Adriatique. Elle est bornée du côté du continent par la chaîne de Alpes, montagnes les plus

Digitized by Google

hautes de l'Europe, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô, et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Elle forme un demi-cercle depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Est. Ce demi-cercle peut être considéré comme décrit de Parme, pris pour centre; son extrémité de gauche passe sur l'embouchure du Var, son milieu sur le Saint Gothard, et son extrémité droite sur l'embouchure du Lisonzo. Voilà les bornes naturelles du continent de l'Italie.

" En dedans de ces limites se trouvent les bailliages suisses, la Valteline, une partie du Tyrol, pays tous sur le penchant des Alpes vers l'Italie, qui en font ainsi géographiquement partie, bien qu'ils ne lui appartiennent pas politiquement. C'est une espèce de compensation pour le Duché de Savoie, partie politique de l'Italie, bien qu'elle lui soit géographiquement tout à fait étrangère, puisqu'elle est au-delà des Alpes, et que toutes ses eaux déversent dans le Rhône.

" Du côté de l'Est, Mont-Falcone, le comté de Gorice et une partie de l'Istrie ont toujours fait partie de l'Italie, bien qu'en dehors de notre demi-cercle. Il est vrai qu'une autre limite naturelle serait encore de suivre la chaîne des Alpes de la Carniole, qui prend au-dessous d'Idria, et arrive jusqu'à Fiume.

" La Dalmatie, les bouches du Cataro, etc. soumises à la République de Venise depuis plu-

Digitized by Google

sieurs siècles, ont toujours été considérées comme faisant partie de l'Italie ; mais, géographiquement, elles appartiennent à l'Illyrie. Il en est d'elles comme de la Savoie.

" Les deux grandes îles de Sicile et de Sardaigne font aussi partie de l'Italie.

" L'Italie à l'Ouest est séparée de la France par le Var, les Monts Viso, Genèvre, Cénis, Saint-Bernard et Simplon. Elle est séparée au Nord de la Suisse par le Simplon et le Saint Gothard ; enfin le Brenner, le Col de Tarvis et le Lisonzo la séparent des États héréditaires de la maison d'Autriche.

" L'Italie confine avec la Provence et le Dauphiné, provinces de France ; elle confine avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, provinces de l'Autriche.

" La France communique avec l'Italie, en passant le Var aux environs de Nice ; de là on gagne Gênes et Florence par le chemin de la Corniche, et Turin par le col de Tende. La France communique encore avec l'Italie par les cols des Monts Genèvre, Cénis et du Petit-Saint-Bernard.

" La Suisse communique avec l'Italie par les cols du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard.

" L'Allemagne communique par les cols du Brenner, de Tarvis, et par les divers débouchés du Lisonzo.

" Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des

Digitized by Google

Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant : ainsi, le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner ; celui-ci, que les montagnes de Cadore ; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon ; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard ; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis ; le Mont-Cénis, que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent à baisser, et finissent enfin aux montagnes Saint-Jacques, près de Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève toujours en augmentant par un mouvement inverse. Elle longe toute la presqu'île jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les Apennins sont des montagnes du second ordre. Une partie de leurs eaux se rendent dans le Pô, le reste coule dans l'Adriatique et la Méditerranée.

" De l'embouchure du Var à celle du Lisonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a cent vingt-cinq lieues de 25 au degré, ce qui donnerait à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière, cent quatre-vingts lieues ; mais à cause des sinuosités, on en compte plus de deux cent trente. Ainsi, tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de cinquante à soixante lieues.

" Depuis Parme jusqu'à Rome, il y a quatre-vingts lieues, et depuis Rome jusqu'à l'extrémité de la Basilicate, où remonte le golfe de Tarente,

Digitized by Google

quatre-vingt-quinze lieues; et jusqu'à Reggio, extrémité de la botte, cent vingt lieues. Ainsi, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Reggio, il y a deux cent cinquante lieues.

" Les cinquante lieues du Nord jusqu'à Parme pourront être regardées comme continentales, les deux cents autres formeront la presqu'île, qui commencera à la hauteur de Parme, et aura dans toute son étendue environ quarante ou cinquante lieues de large; car de Livourne à Rimini, il y a cinquante lieues; de Teracine à Termoli, quarante lieues; de Naples à Manfredona, quarante lieues; de Monte-Leone à Brendisi, soixante lieues.

" De Reggio à Naples, la carte de poste, marque cent soixante-dix lieues; de Naples à Rome, soixante lieues, ce qui fait deux cent trente; de Rome à Parme, quatre-vingt-douze lieues; de Parme au Saint-Gothard, cent lieues; ce qui ferait de Saint-Gothard à Reggio, quatre cent vingt-deux lieues de poste. En en ôtant un dixième, il resterait trois cent quatre-vingts lieues; nous n'en avons compté que deux cent cinquante; différence, cent trente ou un tiers entre la distance astronomique et les grandes routes, qui sont obligées de suivre les contours des montagnes, et de passer par les grandes villes, et dans le calcul desquelles on est forcé de considérer les pentes et les difficultés des chemins, comme aussi les priviléges que demandent les localités et qu'établissent les maîtres de postes.

Digitized by Google

"La partie de l'Italie contenue dans le demi-cercle a cinq mille lieues carrées. A partir du diamètre de ce demi-cercle, l'Italie se prolonge en forme de botte qui, ayant deux cents lieues de longueur, et quarante à cinquante lieues de largeur, donne depuis Parme jusqu'au golfe de Tarente, huit mille lieues carrées; la Sicile avec la Sardaigne deux mille lieues carrées: total, quinze mille lieues carrées. Ainsi, près des deux tiers de l'Italie sont répartis sur une ligne prolongée, environnée de tous côtés des mers Méditerranée et Adriatique.

"Cette singulière configuration a incontestablement contribué aux destinées de ce beau pays. Si la presqu'île, au lieu de quarante à cinquante lieues de large, avait eu quatre-vingt-dix ou cent lieues, et avait été moins longue de moitié, le point central aurait été plus rapproché de toutes les extrémités; les intérêts seraient devenus plus communs; la nation, répandue sur de plus petites distances, aurait eu plus d'uniformité; elle aurait lutté avec plus d'avantage contre les actes qui tendaient à la morceler, et la force d'adhérence qui a constitué la France, l'Angleterre, l'Espagne, eût également agi sur l'Italie.

"Les côtes de la rivière de Gênes sont de cinquante lieues; la presqu'île a environ deux cent cinquante lieues de côtes de chaque côté. La base depuis Reggio à Tarente et au-delà a cent lieues; ce qui ferait six cent cinquante lieues pour le lit-

Digitized by Google

toral de la péninsule Italique. Les côtes de l'État de Venise jusqu'à Fiume ont trente lieues; celles de la Sicile, deux cent cinquante lieues; la Sardaigne, deux cents lieues; l'Italie a donc un littoral de onze à douze cents lieues, c'est-à-dire, égal à celui des îles Britanniques, qui est aussi de douze cents lieues, et presque le double de celui de la France, qui n'est que de sept cents lieues.

" Les villes de Nice, de Gênes, de Livourne, toutes les petites villes sur les côtes des deux rivières de Gênes, sont très-peuplées. La population de Naples et de toutes les villes du royaume, celle d'Ancône et de toutes les petites villes de la Romagne; enfin celle de Venise, celle des côtes de la Sardaigne, de Cagliari, etc. en Sicile, celle de Palerme, Syracuse, etc. etc, forment une population maritime d'une grande importance.

" Les rades de Ventimiglia, de Vado, de Gênes, de la Spézia, de Porto-Ferrajo, du golfe de Naples, de Tarente, d'Ancône, de Venise; celles de la Sicile, celles de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches du Cataro, appartiennent toutes à l'Italie.

" Si toutes ces parties eussent été réunies en un grand État, il eût été une des puissances maritimes du premier ordre. Les chanvres de la vallée du Pô; les bois de l'Apennin, ceux de l'Istrie; les fers de l'île d'Elbe, du Brescian, fourniraient en abondance tout ce qui est nécessaire pour le matériel d'une grande marine. Gênes, Pise, Venise,

Digitized by Google

ont été les premières puissances maritimes de l'Europe dans le moyen âge.

" L'Italie, battue de trois côtés par la mer, n'a de frontières de terre qu'à-peu-près deux cents lieues, c'est moins que le tiers des frontières de la France; et encore, en front, serait-elle défendue par les barrières les plus fortes qui puissent repousser les nations.

" L'Italie ayant dix-sept à dix-huit millions de population, compris ses deux grandes îles, pourrait facilement avoir une armée de 300 mille hommes. Dans l'état actuel de son agriculture, elle se fût difficilement procuré les chevaux nécessaires; mais, dans le moyen âge, elle en produisait beaucoup; et si cette nation eût toujours été militaire, elle eût continué la culture des chevaux.

" La bravoure des troupes Italiennes ne peut être mise en doute à aucune époque. Il suffit de nommer Rome et tous les Condottieri du moyen âge, et de nos jours les troupes de la République Cisalpine ou du royaume d'Italie, etc.

" Appelée par sa position et l'étendue de ses côtes à être la dominatrice de la Méditerranée, l'Italie n'aurait à craindre d'invasion que par les Alpes, plus faciles à défendre que toute autre frontière de l'Europe. Une vingtaine de places fortes, grandes et petites, suffiraient pour intercepter tous les débouchés des Alpes.

" Tant que l'Italie à été livrée à elle-même, ou que l'influence de l'Allemagne et de la France n'a

Digitized by Google

été qu'auxiliaire et n'a pas tout maîtrisé, l'Italie s'est divisée en trois masses qui sont les divisions géographiques naturelles.

" 1° Au Nord, la vallée du Pô comprenant tous les pays qui versent leurs eaux dans le Pô. Ils sont sur un même niveau, et peuvent communiquer entre eux. C'est la Belgique et la Hollande de l'Italie, et Venise est Amsterdam. Ils comprennent le Piémont, la Lombardie, les Légations et la République de Venise.

" 2° Au milieu de la péninsule; d'un côté la Toscane et les états du Pape à l'Ouest de l'Apennin; c'est la vallée de l'Arno et du Tibre: de l'autre tous les pays situés à l'Est de l'Apennin entre la vallée du Pô et la frontière Napolitaine. En totalité, ils comprennent le Grand Duché de Toscane, les états de l'Eglise et la République de Luques.

" 3° Enfin au Midi, le Royaume de Naples, qui a toujours fait une division géographique et politique distincte.

" Dans cette définition, la Romagne doit faire partie de l'Italie du Nord, parce que c'est une plaine qui continue la plaine du Pô.

" Mais toute cette grande population professant la même religion, jouissant également des douceurs d'un climat très-tempéré, ayant le même langage, la même littérature, doit s'influencer réciproquement, et finir par s'agglomérer, comme l'ont fait les divers Royaumes Britanniques, les

Digitized by Google

diverses provinces de l'Espagne, celles de la France; comme le feront peut-être un jour celles de l'Allemagne. Les parties Italiennes ont eu et ont encore plus de choses communes entr'elles, que n'en avaient toutes celles-là.

" Si jamais ce grand événement avait lieu, quelle serait la capitale? L'Italie, par sa configuration, n'a pas de ville centrale. Serait-ce Rome, Milan, Bologne ou Florence? Gênes ni Venise ne sauraient y prétendre; elles sont trop aux extrémités.

" 1° Rome, par ses souvenirs, par ce qu'elle est déjà et par sa position, pourrait espérer à redevenir encore la capitale de cette belle contrée. Elle se trouverait à cent trente lieues de tous les points de la frontière des Alpes, où l'Italie peut être attaquée par la France où l'Allemagne; elle serait à cent lieues des extrémités méridionales du Royaume de Naples et des côtes de la Sicile, un peu moins de celles de la Sardaigne. Paris, la capitale de la France, est à soixante lieues de ses frontières du Nord; à quarante lieues de la Manche; à cent lieues du golfe de Gascogne; à cent cinquante lieues de la Méditerranée. La malsaineté de l'air, l'infertilité de ses environs, le manque d'un grand port et d'une rade à portée, seraient les grands défauts de Rome, prise pour capitale.

" 2° Si l'Italie finissait avec les Duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, c'est-à-dire, si elle ne comprenait que la vallée du Pô, et n'avait point de presqu'île, alors Milan serait sa capitale natu-

Digitized by Google

relle ; encore serait ce un grand défaut que cette ville ne pût avoir la ligne du Pô pour se défendre contre les invasions de l'Allemagne. Mais dans l'agglomération du peuple Italien, Milan ne saurait devenir sa capitale, étant trop rapprochée des frontières de l'invasion, et trop éloignée des autres extrémités exposées aux débarquemens.

" 3° Dans ce dernier cas, Bologne serait infiniment préférable, parce que, dans le cas de l'invasion, les frontières forcées, elle aurait encore pour défense la ligne du Pô, et que sa position géographique, ses canaux la mettent en communication immédiate ou prompte avec le Pô, Livourne, Gênes, Civita-Vecchia, les ports de la Romagne, Ancône et Venise, et qu'elle est beaucoup plus rapprochée des côtes de Naples.

" 4° Si l'Italie finissait au Royaume de Naples, et que partie de Naples et de la Sicile pussent venir remplir le vide qui la sépare de la Corse, alors seulement Florence pourrait prétendre à être la capitale de l'Italie, parce qu'elle se trouverait dans une position centrale.

" En 1796, au moment de l'entrée des Français en Italie, cette belle contrée était partagée en un grand nombre de souverainetés.

" 1° Le Roi de Sardaigne, qui était maître du Comté de Nice, bordait la rive gauche du Var, et était en possession de tous les débouchés des Alpes, jusqu'au Simplon, qui le séparait de la Suisse. Au-delà des Alpes, il possédait la Savoie ;

Digitized by Google

mais géographiquement cette province doit être considérée comme Française. Les états du Roi de Sardaigne étaient séparés, à l'Est, de la Lombardie Autrichienne, par le Tesin, bornés, au Midi, par la crête supérieure des Apennins, qui les séparait de la République de Gênes et du Duché de Parme : leur population, y compris la Savoie et le Comté de Nice, était de deux millions quatre cent mille habitans, ce qui, avec la Sardaigne, formait une population de près de 3 millions d'habitans : ce pays avait douze ou quinze places fortes ; une armée de 25 mille hommes en temps de paix, elle était doublée en temps de guerre avec un pareil nombre de milices. Turin, la capitale, avait 80 mille habitans, elle était fortifiée.

" 2° La République de Gênes était séparée, à l'Ouest, par la Roya, du Comté de Nice. Au Nord elle était séparée des États du Roi de Sardaigne, par la haute chaîne de l'Apennin ; à l'Est elle était séparée du Duché de Parme, par la même chaîne, et s'appuyait au Grand Duché de Toscane. Au midi, elle a la Méditerranée. Sa population était de 500 mille habitans. La ville de Gênes avait cent vingt mille ames, la place était forte, quoique les fortifications fussent un peu étendues.

" 3° Le Duché de Parme, formé des Duchés de Parme, Plaisance et de Guastalla, était séparé de la Lombardie Autrichienne par le Pô ; il avait au Sud-Ouest la République de Gênes, à l'Ouest le Piémont, et à l'Est le Duché de Modène. Sa po-

Digitized by Google

pulation était de cinq cent mille habitans. Parme est une ville de quarante mille ames. Parme pouvait avoir deux mille cinq cents à trois mille hommes sous les armes.

" 4° La Lombardie Autrichienne. A l'Ouest elle était séparée du Piémont par le Tésin, fleuve large et rapide; de la Suisse, au Nord par les Alpes; au Midi par le Pô, qui la séparait des Duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla; à l'Est elle était bornée par les Etats Vénitiens. Sa population était de onze cent mille habitans. Milan, sa capitale, était une ville de trente à quarante mille ames. La Lombardie avait plusieurs places fortes, spécialement Mantoue et la citadelle de Milan.

" 5° La République de Venise. Elle était séparée de la Bavière par le Tyrol; de la Carinthie, par les Alpes noriques, et de la Carniole, par le Lisonzo. Au midi, elle était bornée par l'Adriatique et le Pô, lequel la séparait des États du Pape. Elle possédait au-delà du Lisonzo, l'Istrie, la Dalmatie, les bouches du Cattaro; à l'entrée de l'Adriatique, Zante, Céphalonie, Cérigo et Ste-Maure. Sa population était de trois millions cinq cent mille habitans. Venise comptait cent quarante mille habitans; elle avait plusieurs places fortes: Peschiera, Porto-Legnago, Palma-Nova en Italie; Zara et les bouches du Cattaro en Dalmatie. Elle avait un état militaire de plus de trente mille hommes, un arsenal de construction maritime, et une flotte de 12 à 15 bâtimens de 54, sans compter les frégates, bricks et autres petits bâtimens.

Digitized by Google

" 6° Le duché de Modène. Un Prince de la maison d'Est, seul rejeton de cette ancienne maison, régnait à Modène, et possédait les duchés de Modène, Reggio et de la Mirandole, situés entre les duchés de Parme et de Toscane, la Lombardie, et les États du Pape. Sa population est de trois cent cinquante mille ames. Modène est une ville de vingt mille habitans. La maison d'Est s'éteignait avec le vieillard alors régnant, et l'héritière du duché était la Duchesse Béatrix, qui était mariée avec un Archiduc. Modène peut avoir cinq à six mille hommes sous les armes.

" 7° Les États du Pape. Ils étaient séparés de la République de Venise par le Pô; du duché de Modène, par le fort Urbain; de la Toscane, par les Apennins. Ils étaient bornés à l'Est par l'Adriatique, et au Sud par le royaume de Naples. Le Pape possédait l'embouchure du Pô, le port et la citadelle d'Ancône sur l'Adriatique, le port et la place forte de Civita-Vecchia sur la Méditerranée. Sa population était de deux millions quatre cent mille ames, et celle de Rome, de cent quarante mille. Le Pape pouvait avoir six à sept mille hommes sous les armes.

" 8° La Toscane. Elle était possédée par un Archiduc d'Autriche, et séparée de la République de Gênes par la République de Luques; du duché de Modène, par les Apennins; elle avait à l'Ouest la Méditerranée. La Toscane avait un million de population. Florence, sa capitale, avait quatre-

Digitized by Google

vingt mille ames; elle avait, sur la Méditerranée, le port de Livourne, et comptait six mille hommes sous les armes, et trois frégates.

" 9° La République de Luques, placée entre la Toscane et les États de Gênes, formant une population de cent mille hommes.

" 10° Enfin, le royaume de Naples, qui avait au Nord les États du Pape, se trouvait entouré de tous les autres côtés par la Méditerranée. Ce pays était séparé de la Sicile, qui lui est opposée; par un détroit de 2,000 toises seulement. Sa population était d'à-peu-près six millions, y compris Naples, la Sicile et les petites îles dépendantes. Naples comptait une population de quatre cent mille ames. Le Roi de Naples pouvait mettre soixante à quatre-vingt mille hommes sur pied. Il n'avait que deux vaisseaux de 74 et quelques frégates.

" L'Italie entière était partagée entre la maison de Bourbon et la maison d'Autriche. De toutes les maisons souveraines qui avaient survécu aux Républiques du moyen âge, il ne restait plus que celle d'Est."

Fameuse créance de Saint-Domingue.—Inspecteurs aux revues, etc.—Projets administratifs, etc.—Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée, etc.—Ministre du Trésor; Ministre-Secrétaire d'Etat; leur importance.

21. L'Amiral Malcolm m'a fait une petite visite. Il venait prendre congé de nous tous. Il allait

Digitized by Google

partir le lendemain pour le Cap, et comptait faire une absence de deux mois.

Nous le regrettons : ses formes, toujours polies, une espèce de sympathie tacite entre nous le met sans cesse dans notre esprit en opposition avec Sir Hudson Lowe, qui lui ressemble si peu.

L'Amiral avait été reçu de L'Empereur, qui a aussi un penchant pour lui. Ils avaient fait ensemble quelques tours de jardin, et l'Amiral me disait avoir recueilli des choses bien précieuses sur l'Escaut et le Nievendip, établissement maritime en Hollande, qui lui est tout à fait étranger, et dont Napoléon était le créateur.

Après le dîner, la conversation s'est trouvée sur ce que l'Empereur appelait la fameuse créance de Saint-Domingue. Elle a amené les détails curieux que voici :

" L'ordonnateur de Saint-Domingue, disait l'Em-
" pereur, s'avisa de tirer tout à coup du Cap, et
" sans autorité, la somme de 60 millions de lettres
" de change sur le trésor de Paris ; ces lettres de
" change étaient toutes payables le même jour.
" La France n'était pas assez riche pour un pareil
" acte ; elle ne l'avait jamais été peut-être. D'ail-
" leurs, où et comment l'administration de St.-Do-
" mingue pouvait-elle avoir conquis un tel crédit ?
" Le Premier Consul ne le possédait pas à Paris ;
" c'est tout ce qu'eût pu obtenir M. Necker au fort
" de sa popularité. Quoiqu'il en soit, quand ces
" lettres parurent à Paris, précédant les lettres d'a-

Digitized by Google

" vis même, on accourut du trésor chez le Premier " Consul, pour savoir ce qu'il y aurait à faire."— " Attendre les lettres d'avis, répondit-il, et con- " naître la négociation. Le trésor est un proprié- " taire, il a leurs droits et doit avoir leurs marches. " Ces lettres ne sont point acceptées, elles ne sont " point payables."

" Les renseignemens, les pièces comptables ar- " rivèrent. Ces lettres de change, mentionnées " valeur reçue comptant, ne portaient dans le reçu " des caissiers qui en avaient perçu la valeur, qu'un " dixième, un cinquième, un tiers du montant. " Dès-lors, on ne voulut au trésor reconnaître et " rembourser que la somme réellement versée ; et " les lettres de change dans leur teneur furent " arguées de faux. Ce fut alors un bruit terrible " dans tout le commerce. On s'agita beaucoup, " on fit même une députation auprès du Premier " Consul, qui, loin de l'éviter, l'aborda de front ; " demanda si on le prenait pour un enfant, si l'on " croyait qu'il se jouait ainsi du plus pur sang du " peuple, qu'il fût un administrateur aussi tiède des " intérêts publics ? Ce qu'il refusait de laisser " prendre, observait-il, ne tenait nullement à sa " personne, n'attaquait point sa liste civile ; mais " c'était l'argent du public, dont il était le gardien, " et il lui était d'autant plus sacré. Puis interpel- " lant les deux chefs de la députation : Vous, qui " êtes négocians, Messieurs, banquiers, faiseurs " d'affaires, répondez cathégoriquement. Si un

Digitized by Google

" de vos agens au loin tirait sur vous des sommes
" énormes, contre votre attente et vos intérêts,
" accepteriez-vous, payeriez-vous ses lettres de
" change? Il leur fallut bien répondre que non.
" Eh bien, dit le Premier Consul, vous, simples
" propriétaires, vous majeurs responsables de vos
" propres actions, vous voudriez avoir un droit que
" vous refuseriez à moi, propriétaire au nom de
" tous, à moi, en cette qualité, toujours mineur et
" sujet à révision! Je jouirai de vos droits au
" nom et pour le bien de tous. Vos lettres de
" change ne seront payées que sur leur versement
" réel. Je ne demande pas que le commerce
" prenne les lettres de change de mes agens:
" c'est un honneur, un crédit que je n'ambitionne
" point; s'il l'accorde, que ce soit à ses risques
" et périls; je ne reconnais et ne tiens pour sacré
" que l'acceptation de mon ministre du trésor.
" On se récria de nouveau, on dit beaucoup de
" paroles inutiles. On serait obligé de faire ban-
" queroute, disait-on; on avait reçu ces lettres
" pour argent comptant; des agens éloignés en
" avaient fait la faute par respect et par confiance
" dans le gouvernement, etc. etc. Eh bien, ré-
" pondait le Premier Consul, faites banqueroute.
" Mais ils ne le firent point, observait l'Empereur,
" ils n'avaient point reçu ces lettres pour argent
" comptant, et leurs agens n'avaient point commis
" de faute.

" Ils sortirent tous convaincus dans l'ame des

Digitized by Google

" raisons du Premier Consul ; mais n'en firent pas " moins remplir Paris de leurs clabauderies et de " leurs mensonges, en dénaturant toute l'affaire.

" Cet exemple et ces détails, disait l'Empereur, " deviennent la clef d'un grand nombre d'autres " affaires célèbres dont on a beaucoup parlé à " Paris, sous l'administration impériale.

" Le commerce avait dit surtout et répété que " c'était une chose sans exemple qu'une pareille " marche ; qu'une telle violation était inconnue " jusques là ; mais à cela, le Premier Consul ré- " pondait, que ce serait trancher la difficulté con- " tre eux que d'invoquer l'exemple, et leur citait " les billets de Louis XIV. les liquidations du " Régent, la Société du Mississipi, les liquidations " de la guerre de 1763, celles de la guerre de " 1782, etc. et il leur prouva que ce qu'ils disaient " être sans exemple, avait été la pratique constante " de la monarchie."

De là l'Empereur est passé a diverses branches de l'administration ; il a défendu l'institution des inspecteurs aux revues. " Par eux seuls, disait-il, " on pouvait s'assurer du nombre des hommes " présens ; avec eux seuls, on avait pu obtenir cet " avantage, et il était immense pour l'actif de la " guerre. Quant à son administration, ces inspec- " teurs n'étaient pas moins avantageux encore ; " quelques petits abus qui fourmillassent dans les " détails, c'était en grand qu'il fallait considérer : " et pour bien juger l'institution, il fallait se de-

Digitized by Google

"mander quels autres abus n'auraient pas lieu si "elle n'existait pas. Pour moi, observait Napo- "léon, je dois dire que, faisant la contre-épreuve "des dépenses, c'est-à-dire, regardant la somme "qu'aurait dû coûter la totalité des hommes à "leurs taux arrêtés, le paiement au trésor était "toujours au-dessous de l'estimation. L'armée "coûtait donc moins qu'elle n'eût dû couter. "Quel autre plus heureux résultat pouvait-on "demander?"

L'Empereur citait l'administration de la marine pour avoir été la plus régulière, la plus pure; elle était devenue un chef-d'œuvre. Là, avait été le grand mérite de *Decrès*, disait-il.

L'Empereur trouvait que la France était trop grande pour un ministre de l'administration de la guerre. "C'était au-dessus des forces d'un "homme, disait-il; on avait centralisé à Paris "les décisions, les marchés, les fournitures, les "confections, et subdivisé la correspondance du "ministre en autant de personnes qu'il y avait de "régimens et de corps. Il fallait, au contraire, "centraliser les correspondances, et subdiviser les "ressources, en les transportant dans les localités "mêmes. Aussi j'avais long-temps médité le "projet de former en France vingt ou vingt-cinq "arrondissemens militaires, qui eussent composé "autant d'armées. Il n'y eût plus eu que ce nom- "bre de dépôts de comptabilités, etc. C'eût été "vingt sous-ministres; il eût fallu trouver vingt

Digitized by Google

" honnêtes gens. Le ministre n'eût plus eu que " vingt correspondances. Il eût centralisé le " tout, et fait mouvoir la machine avec rapidité, " etc. etc.

" MM. Gaudin et Mollien, disait l'Empereur, " étaient pour que les receveurs-généraux, les " hommes de finance publique, les fournisseurs " eussent de très-grandes fortunes, pussent faire " de très-grands profits et les avouer, de telle " manière qu'ils eussent une considération à mé- " nager, un honneur à ne pas compromettre. " Cela ne pouvait pas être autrement, disait-il, si " l'on voulait tirer d'eux, au besoin, du soutien, du " service, du crédit.

" Un autre parti, Defermont, Lacuée, Marbois " pensaient, au contraire, qu'on ne pouvait être " trop regardant, trop économique, trop rigou- " reux. Moi, je penchais pour l'opinion des pre- " miers, pensant que les vues des derniers étaient " petites, n'étaient que celles qui convenaient à un " régiment, et non pas à une armée ; a un ménage " privé, et non pas à un grand empire. Je les ap- " pelais les puritains, les jansénistes du métier."

L'Empereur disait que le ministre du trésor et le ministre secrétaire-d'état étaient deux de ses institutions dont il se félicitait davantage, et qui lui avaient rendu le plus de services.

" Le ministre du trésor concentrait toutes les " ressources, et contrôlait toutes les dépenses de " l'empire. Du ministre secrétaire-d'état éma-

Digitized by Google

" naient tous les actes. C'était le ministre des " ministres, donnant la vie à toutes les actions " intermédiaires ; le grand notaire de l'empire, " signant et légalisant toutes les pièces. Avec le " premier, je connaissais à chaque instant l'état de " mes affaires ; avec le second, je faisais parvenir " mes décisions et mes volontés dans toutes les " directions et partout. Si bien qu'avec mon " ministre du trésor et mon ministre secrétaire- " d'état seuls, et une douzaine de scribes, je me " fusse fait fort de gouverner l'empire du fond de " l'Illyrie, ou des rives du Niémen, avec autant de " facilité que dans ma capitale."

L'Empereur ne comprenait pas que les affaires pussent aller avec les quatre ou cinq secrétaires d'état de nos Rois. " Aussi comment allaient- " elles, disait-il ? Tous concevaient, exécutaient " et se contrôlaient chacun de leur côté. Ils pou- " vaient exécuter au rebours les uns des autres ; " car les Rois se contentant de signer en marge " les projets, ou légalisant seulement le bordereau " de leurs ordonnances, les secrétaires d'état pou- " vaient exécuter, ou remplir à leur gré, sans " danger de responsabilité matérielle. Ajoutez " qu'ils avaient *la griffe*, qu'on avait voulu me " faire adopter, et que j'avais repoussé comme " l'arme *des Rois fainéans*. Parmi ces ministres, " les uns pouvaient avoir de l'argent sans emploi, " et les autres ne pas marcher faute d'avoir un " denier. Point de centralité qui pût co-ordonner

Digitized by Google

" leurs mouvemens, disposer leurs besoins, ajuster " leur exécution."

L'Empereur observait que le ministre secrétaire d'état était précisément le véritable lot des princes incapables, mais susceptibles, lesquels auraient besoin d'un premier ministre, et n'en voudraient point convenir. " Mon ministre secrétaire d'état, " disait-il, une fois qu'il eût été nommé président " du conseil d'état, se serait trouvé, dès cet in- " stant, un véritable premier ministre, dans toute " l'étendue du terme ; car il eût porté ses idées au " conseil d'état, pour les faire rédiger en lois, et " eût signé au nom du prince. Aussi avec les " mœurs de la première race, disait-il, ou des " princes à l'avenant, mon ministre secrétaire " d'état n'eût pas manqué en peu de temps, d'être " *un maire du palais.*"

Révision et refonte des chapitres de l'armée d'Italie.

22.—L'Empereur est revenu à ses recherches sur l'Egypte. Il m'a donné Strabon à feuilleter : c'était l'édition qu'il avait fait faire : il en vantait le soigné et le fini, et disait que son projet avait été de nous donner, avec le temps, tous les Anciens par la voie officielle de l'Institut.

Avant dîner l'Empereur m'a fait appeler avec mon fils et a passé au moins six heures à relire et refondre les chapitres du Tagliamento, de Léoben et de Venise.

Tout est beau dans ces chapitres de la campagne

Digitized by Google

d'Italie. Dans celui du Tagliamento, on voit qu'une seule disposition prise sur les bords du fleuve et à peine aperçue, ce que l'Empereur appelle *la pensée de la bataille*, doit conduire forcément aux portes de Vienne.

Le chapitre de Venise et un morceau à la manière des Anciens. Du reste, le dernier chapitre qu'on lit, semble toujours celui qui attache davantage; aussi, sans doute le lecteur me saura-t-il gré de lui avoir fait connaître tout ce qui m'en était demeuré entre les mains.

J'étais fort souffrant et très-fatigué, moins du travail que de disposition de santé. Notre récréation du soir a été Ulysse quittant Calypso, et arrivant chez les Phéaciens.

Sur la sensibilité.—Sur les Occidentaux et les Orientaux; leurs différences, etc.

23.—Le matin dans sa chambre, l'Empereur, à travers une foule d'objets, est venu à causer sentiment, sensations, sensibilité; et citant, à ce sujet, l'un de nous qui, observait-il, ne prononçait le nom de sa mère que les larmes aux yeux, il a dit: " Mais cela ne lui est-il pas particulier? Est-ce " donc général? Etes vous de même, ou suis-je " dénaturé? Pour moi, j'aime assurément ma " mère, et de tout mon cœur; il n'est rien que je " ne fasse pour elle, et cependant si j'apprenais sa " perte, je ne crois pas que je pusse exprimer ma " douleur par une larme; et je n'affirmerais pas

Digitized by Google

" qu'il en fût de même pour la perte d'un ami,
" celle de ma femme ou de mon fils. Cette différ-
" ence est-elle dans la nature? Quel peut en être
" le motif? Ne serait-ce pas que la raison m'a
" accoutumé d'avance à la perte de ma mère,
" qui est dans l'ordre naturel des choses, tandis
" que celle de ma femme et de mon fils est une
" surprise, une rigueur du sort, contre laquelle je
" cherche à me débattre? Et puis tout bonnement
" encore est-ce peut-être le penchant naturel à
" l'égoïsme? J'appartiens à l'une, et les autres
" m'appartiennent." Et il a multiplié les motifs avec sa profusion accoutumée, toujours neuve, toujours piquante; mais je ne les retrouve pas.

Il est sûr qu'il aimait tendrement sa femme et son fils. Les personnes qui ont servi dans son intérieur, nous laissent connaître à présent combien il se livrait aux sentimens de famille, et nous développent des nuances de caractère que nous étions loin dans le temps de lui soupçonner. Il serrait parfois son fils dans ses bras avec effusion et à l'étouffer; mais le plus souvent encore sa tendresse s'exprimait par des contrariétés et des niches. S'il le rencontrait dans les jardins, il le jetait par terre ou renversait ses joujoux. On le lui amenait tous les jours à déjeûner, et il manquait rarement de le barbouiller avec tout ce qui se trouvait à sa portée sur la table. Quant à sa femme, il n'était pas de jour où elle ne reparût ici, dans ses conversations privées; pour peu qu'elles se prolongeas-

Digitized by Google

sent, elle finissait tôt ou tard, de manière ou d'autre, par y être pour quelque chose, ou en devenir l'objet. Il n'est point de circonstances, de plus petits détails relatifs à elle qu'il ne m'ait répété cent fois. Pénélope, après dix ans d'absence, croit ne pouvoir s'assurer de la vérité, qu'en faisant à Ulysse des questions auxquelles lui seul pouvait répondre; eh bien! je crois que je ne serais pas embarrassé de présenter mes lettres de créance à Marie-Louise.

Dans la conversation du soir, l'Empereur parlant des nations, disait qu'il ne connaissait que deux peuples, les Orientaux et les Occidentaux.

" Les Anglais, les Français, les Italiens, etc." disait-il, " ne composaient qu'une même famille, " les Occidentaux; ils avaient mêmes lois, mêmes " mœurs, mêmes usages; ils différaient entièrement " des Orientaux, surtout dans les deux grands " rapports de leurs femmes, de leurs domestiques: " les Orientaux ont des esclaves; nos domestiques " sont de condition libre: les Orientaux enferment " leurs femmes; les nôtres partagent tous nos " droits: ils ont un sérail; et jamais, dans aucun " temps, la polygamie n'a été admise dans l'Occi- " dent. Il existe encore une foule d'autres oppo- " sitions, observait l'Empereur; on dit en avoir " compté jusqu'à quatre-vingts; ce sont donc ré- " ellement, disait-il, des peuples différens.

" Tout est calculé," continuait-il, " chez les " Orientaux, pour qu'ils puissent garder leurs

Digitized by Google

" femmes et s'assurer d'elles. Toute notre vie,
" au contraire, dans l'occident, est calculée pour
" que nous ne puissions les garder, et que nous
" soyions obligés de nous en rapporter à elles-
" mêmes. Tout homme chez nous, sous peine
" d'idiotisme, doit avoir une occupation: or, quand
" il vaquera à ses affaires ou remplira ses fonctions,
" qui surveillera pour lui? Il faut donc chez
" nous, tout à fait compter sur l'honneur des
" femmes, et y avoir aveugle confiance. Pour
" moi, disait-il gaiement, j'ai eu femmes et maî-
" tresses, et jamais il ne m'est venu l'idée d'une
" surveillance particulière, parce que je pensais
" qu'il devait en être pour cela, comme des poig-
" nards et du poison dans certaine situation; le
" tourment des precautions, l'emporte encore sur
" le danger que l'on veut éviter; il vaut mieux
" s'abandonner à sa destinée.

" Prononcer du reste quelle est la meilleure
" méthode, de la nôtre ou de celle des Orientaux,
" est une fort grande question; pas pour vous,
" sans doute, Mesdames, disait-il, en lançant un
" regard malin sur ces dames; mais ce qu'il y a
" de bien certain, c'est qu'on se tromperait fort,
" si on supposait moins de jouissances aux Orien-
" taux, si on les croyait moins heureux que nous
" dans notre Occident. Chez eux les maris y
" aiment beaucoup leurs femmes, les femmes y
" aiment beaucoup leurs maris. Ils ont tout autant
" de chances de bonheur que nous, quelques dif-

Digitized by Google

" férences d'ailleurs qui semblent se présenter; " car tout est convention parmi les hommes, jus- " qu'à des sentimens qui sembleraient ne devoir " venir que de la nature. Et puis encore ces " femmes ont leurs droits, chez elles, comme les " nôtres chez nous. On ne pourrait pas les em- " pêcher d'aller au bain public, pas plus qu'on " n'empêcherait chez nous les femmes d'aller à l'é- " glise; et les unes en abusent comme les autres. " Vous voyez que l'espèce humaine; son imagina- " tion, ses sentimens, ses vertus, ses fautes par- " courent un cercle assez étroit. Tout cela se " retrouve, à bien peu de choses près, de même " partout."

L'Empereur a causé de la sorte jusqu'au delà de minuit.

Sur la Hollande et le Roi Louis. — Humeur, plaintes contre les siens.—Haute politique, etc.—Lettre à son frère le Roi Louis.

24.—L'Empereur m'a fait appeler vers midi et demi dans son cabinet. Nous avons causé de la chaîne des auteurs qui fait descendre la lumière historique depuis les premiers temps jusqu'à nous; ce qui l'a porté à lire la partie du tableau premier de l'Atlas historique qui en présente l'ensemble et le résumé.

La conversation l'a fait tomber sur la variété de l'espèce humaine. Il a envoyé chercher Buffon pour éclaircir cet objet, et s'en est occupé assez long-temps.

Digitized by Google

Après sa toilette, l'Empereur a fait venir mon fils, et nous avons travaillé trois ou quatre heures aux chapitres de la campagne d'Italie.

Ce travail fini, la variété des objets a conduit la conversation sur la Hollande et le Roi Louis, sur lesquels il a dit des choses très-remarquables.

" Louis a de l'esprit, disait l'Empereur, n'est " point méchant ; mais avec ces qualités, un " homme peut faire bien des sottises et causer " bien du mal. L'esprit de Louis est naturelle- " ment porté au travers et à la bizarrerie. Il a été " gâté encore par la lecture de Jean-Jacques. " Courant après une réputation de sensibilité et de " bienfaisance, incapable par lui-même de grandes " vues, susceptible tout au plus de détails locaux, " Louis ne s'est montré qu'un Roi préfet.

" Dès son arrivée en Hollande, et n'imaginant " rien de beau comme de faire dire qu'il n'était " plus qu'un bon Hollandais, il s'y est livré tout- " à-fait au parti Anglais, a favorisé la contrebande, " et s'est mis en rapport avec nos ennemis. Il a " fallu le surveiller aussitôt, et menacer même de " le combattre ; réfugiant alors son manque de " caractère dans un entêtement obstiné, et prenant " une esclandre pour de la gloire, il s'est enfui du " trône en déclamant contre moi, contre mon in- " satiable ambition, mon intolérable tyrannie, etc. " Que me restait-il à faire ? Fallait-il laisser la " Hollande à la disposition de nos ennemis ? " Fallait-il nommer un nouveau Roi ? Mais de-

Digitized by Google

" vais-je attendre de lui plus que de mon frère ? " Tous ceux que je faisais n'agissaient-ils pas " à-peu-près de même ? Je réunis la Hollande, et " toutefois cet acte eut le plus mauvais effet en " Europe, et n'a pas peu contribué à preparer nos " malheurs.

" Louis avait été charmé de prendre Lucien " pour modèle. Lucien en avait agi à peu près " de même ; et si, plus tard, il s'est repenti, s'il " s'est rallié même noblement, cela a pu ho- " norer son caractère ; mais non racommoder les " affaires.

" A mon retour de l'île d'Elbe, en 1815, Louis " m'écrivit une longue lettre de Rome, et m'én- " voya une ambassade : c'était son traité, disait-il, " ses conditions pour revenir auprès de moi. Je " répondis que je n'étais nullement dans le cas de " faire des traités avec lui, que s'il revenait, il était " mon frère, il serait bien reçu.

" Croirait-on bien qu'une de ses conditions était " qu'il aurait la liberté de divorcer avec Hortense. " Je maltraitai fort le négociateur, pour avoir osé " se charger d'une telle absurdité, avoir pu croire " qu'une pareille chose fût négociable. Nos sta- " tuts de famille le défendaient formellement, " faisais-je rappeler à Louis ; la politique, la mo- " rale et l'opinion ne s'y opposaient pas moins " encore, lui faisais-je dire ; l'assurant de plus, " qu'à cause de tous ces titres réunis, si ses enfans " venaient, par lui, à perdre leur état, je m'inté-

Digitized by Google

" resserais bien plus à eux qu'à lui-même, bien " qu'il fût mon frère.

" Peut-être trouverait-on une atténuation au " travers d'esprit de Louis, dans le cruel état de sa " santé ; l'âge ou elle s'est dérangée, les circon- " stances atroces qui l'ont causé, et qui doivent " avoir singulièrement influé sur son moral ; il " faillit en mourir et en a conservé toujours depuis " de cruelles infirmités : il demeure à peu près " perclus de tout un côté."

" Il est sûr, du reste," continuait l'Empereur, " que j'ai été peu secondé des miens, et qu'ils ont " fait bien du mal à moi et à la grande cause. On a " souvent vanté la force de mon caractère ; je n'ai " été qu'une poule mouillée, surtout pour les " miens ; et ils le savaient bien : la première bour- " rade passée, leur persévérance, leur obstination " l'emportait toujours, et de guerre lasse, ils ont " fait de moi ce qu'ils ont voulu. J'ai fait là de " grandes fautes. Si au lieu de cela chacun d'eux " eût imprimé une impulsion commune aux di- " verses masses que je leur avais confiées, nous " eussions marché jusqu'aux pôles ; tout se fût " abaissé devant nous ; nous eussions changé la " face du monde ; l'Europe jouirait d'un système " nouveau, nous serions bénis !....Je n'ai pas eu " le bonheur de Gengis-kan avec ses quatre fils, " qui ne connaissaient d'autre rivalité que celle de " le bien servir. Moi, nommais-je un Roi, il se croy- " ait tout aussi-tôt *par la grâce de Dieu*, tant le

Digitized by Google

" mot est épidémique. Ce n'était plus un lieutenant
" sur lequel je devais me reposer, c'était un enne-
" mi de plus dont je devais m'occuper. Ses efforts
" n'étaient pas de me seconder, mais bien de se
" rendre indépendant. Tous avaient aussitôt la
" manie de se croire adorés, préférés à moi. C'était
" moi désormais qui les gênais, qui les mettais en
" péril. Des légitimes n'auraient pas agi autre-
" ment; ils ne se seraient pas crus plus ancrés.
" Pauvres gens! qui, quand j'ai eu succombé,
" ont pu se convaincre qu'ils n'avaient pas même
" l'honneur de voir leur destitution exigée ou men-
" tionnée par l'ennemi; et aujourd'hui encore
" si l'on gêne leur personne, si on les tourmente, ce
" ne peut être de la part du victorieux que le be-
" soin de faire peser le pouvoir, ou la bassesse
" d'exercer la vengeance. Si les miens inspirent
" un grand intérêt aux peuples, c'est qu'ils tien-
" nent à moi, à la cause commune; mais qu'au-
" cun d'eux puisse causer un mouvement, assuré-
" ment on peut être bien tranquille; et pourtant,
" malgré la philosophie de plusieurs d'entre eux,
" car n'en était-il pas qui s'étaient dits *forcés* de
" régner, à la façon des chambellans du faubourg
" St.-Germain, leur chute a dû leur être bien sen-
" sible; il s'étaient fait promptement aux dou-
" ceurs du poste: ils ont tous été réellement Rois.
" Tous, à l'abri de mes travaux, ont joui de la
" royauté; moi seul n'en ai connu que le fardeau.
" Tout le temps j'ai porté le monde sur mes épaules,

Digitized by Google

" et ce métier, après tout, ne laisse pas que d'avoir " sa fatigue, etc.

" On me dira peut-être pourquoi m'obstiner à " créer des États, des Royaumes? Mais les " mœurs et la situation de l'Europe le comman- " daient ainsi. Chaque nouvelle réunion à la " France accroissait les alarmes de tous. Elle " faisait pousser les hauts cris, et reculait la paix. " Mais alors, continuera-t-on, pourquoi avoir la " vanité de placer chacun des miens sur un trône? " car le vulgaire n'y aura vu que cela. Pourquoi " ne pas s'arrêter plutôt sur de simples particuliers " plus capables? A cela je réponds qu'il n'en est " pas des trônes héréditaires comme d'une simple " préfecture. La capacité, les moyens, sont au- " jourd'hui si communs dans la multitude, qu'il " faut bien se donner de garde d'éveiller l'idée du " concours. Dans l'agitation où nous nous trouvons " plongés, et avec nos mœurs modernes, il fallait " bien plutôt songer à la stabilité et à la centralisa- " tion héréditaire; autrement que de combats, que " de factions, que de malheurs !!! Dans l'harmonie " que je méditais pour le repos et le bien-être uni- " versel, s'il fut un défaut dans ma personne et " dans mon élévation, c'était d'avoir surgi tout-à- " coup de la foule. Je sentais mon isolement; " aussi je jetais de tous côtés des ancres de salut " au fond de la mer. Quels appuis plus naturels " pour moi que mes proches? Pouvais-je mieux " attendre de la part des étrangers? Et si les

Digitized by Google

" miens ont eu la folie de manquer à ces liens " sacrés, la moralité des peuples, supérieure à " leur aveuglement, remplissait une partie de mon " objet. Avec eux ils se croyaient plus en repos, " plus en famille.

" En somme, de si grands actes n'étaient pas de " pures plaisanteries, ils tenaient aux considéra- " tions de l'ordre le plus élevé ; ils se rattachaient " au repos de la race humaine et à la possibilité " d'améliorer sa condition. Que si, malgré les " combinaisons faites de la meilleure foi, on s'est " trouvé encore n'avoir rien fait qui vaille, c'est " qu'il faut en revenir à une grande vérité, savoir " qu'il est bien difficile de gouverner quand on " veut le faire en conscience, etc. etc."

N. B. La lettre suivante, d'une date fort antérieure, va jeter un grand jour sur les paroles de Napoléon, rapportées quelques pages plus haut, au sujet de la conduite de son frère en Hollande. Plus tard le Roi Louis a publiée une espèce de compte rendu de son administration à la nation Hollandaise ; c'est surtout à la suite de l'article ci-dessus, et de la lettre qui l'accompagne, qu'il devient curieux de lire ce document du Roi Louis, afin de pouvoir, en connaissance de cause, fixer ses idées sur le sujet.

" *Château de Marach, le* 3 *Avril* 1808.

" Monsieur mon frère, l'auditeur D....t m'a remis il y a une heure votre dépêche du 22 Mars.

Digitized by Google

Je fais partir un courrier qui vous portera cette lettre en Hollande.

" L'usage que vous venez de faire du droit de grâce ne peut qu'être d'un très-mauvais effet. Le droit de grâce est un des plus beaux et des plus nobles attributs de la souveraineté. Pour ne pas le discréditer, il ne faut l'exercer que dans le cas où la clémence royale ne peut déconsidérer l'œuvre de la justice; que dans le cas où la clémence royale doit laisser après les actes qui emanent d'elle, l'idée de sentimens généreux. Il s'agit ici d'un rassemblement de bandits qui vont attaquer et égorger un parti de douaniers pour ensuite faire la contrebande. Ces gens sont condamnés à mort; Votre Majesté leur fait grâce!..... Elle fait grâce à des meurtriers, à des assassins, à des individus auxquels la société ne peut accorder aucune pitié! Si ces individus avaient été pris faisant la contrebande; si même, en se défendant, ils avaient tué des employés, alors vous auriez pu peut-être considérer la position de leurs familles, leur position particulière, et donner à votre gouvernement une couleur de paternité, en modifiant, par une commutation de peine, la rigueur des lois. C'est dans les condamnations pour contraventions aux lois de fiscalité, c'est plus particulièrement encore dans celles qui ont lieu pour des délits politiques, que la clémence est bien placée. En ces matières, il est de principe que si c'est le souverain qui est attaqué, il y a de la grandeur dans le

Digitized by Google

pardon. Au premier bruit d'un délit de ce genre, l'intérêt public se range du côté du coupable, et point de celui d'où doit partir la punition. Si le Prince fait la remise de la peine, les peuples le placent au-dessus de l'offense, et la clameur s'élève contre ceux qui l'ont offensé. S'il suit le système opposé, on le répute haineux et tyran. S'il fait grâce à des crimes horribles, on le répute faible ou mal intentionné.

" Ne croyez pas que le droit de faire grâce puisse être exercé impunément, et que la société applaudisse toujours à l'usage qu'en peut faire le monarque. Elle le blâme lorsqu'il l'applique à des scélérats, à des meurtriers, parce que ce droit devient nuisible à la famille sociale. Vous avez trop souvent et en trop de circonstances usé du droit de grâce. La bonté de votre cœur ne doit point être écoutée lorsqu'elle peut nuire à vos peuples. Dans l affaire des Juifs j'aurais fait comme vous, dans celle des contrebandiers de Midelbourg, je me serais bien gardé de faire grâce.

" Mille raisons devaient vous porter à laisser la justice faire une exécution exemplaire qui aurait eu l'excellent effet de prévenir beaucoup de crimes, par la terreur qu'elle aurait inspirée. Des gens du Roi sont égorgés au milieu de la nuit, les assassins sont condamnés... Votre Majesté commue la peine de mort en quelques années de prison!..... Quel découragement n'en résultera-t-il point parmi

Digitized by Google

les gens qui font rentrer vos impôts? L'effet politique est très-mauvais: je m'explique.

" La Hollande était le canal par lequel, depuis plusieurs années, l'Angleterre introduisait sur le Continent ses marchandises. Les marchands Hollandais ont gagné à ce trafic des sommes immenses: voilà pourquoi les Hollandais aiment la contrebande et les Anglais; et voilà les raisons pour lesquelles ils n'aiment point la France, qui défend la contrebande, et qui combat les Anglais. La grâce que vous avez accordée à ces *contrebandiers assassins*, est une espèce d'hommage que vous rendez au goût des Hollandais pour la contrebande. Vous paraissez faire cause commune avec eux, et contre qui?.:. Contre moi.

" Les Hollandais vous aiment; vous avez de la simplicité dans les manières, de la douceur dans le caractère.....Vous les gouvernez selon eux; si vous vous montriez fermement résolu à réprimer la contrebande, si vous les éclairiez sur leur position, vous useriez sagement de votre influence: ils croiraient que le système prohibitif est bon, puisque le Roi en est le propagateur. Je ne vois pas quel parti pourrait tirer Votre Majesté d'un genre de popularité qu'elle acquerrait à mes dépens. Assurément la Hollande n'est point au temps de Ryswick, et la France aux dernières années de Louis XIV. Si la Hollande ne peut suivre un système politique indépendant de celui de la France, il faut qu'elle remplisse les conditions de l'alliance.

Digitized by Google

" Ce n'est point au jour la journée que doivent travailler les princes, mon frère, c'est sur l'avenir qu'il faut jeter les yeux. Quel est aujourd'hui l'état d'Europe ? L'Angleterre, d'un côté, elle possède par *elle-même*, une domination à laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû se soumettre. De l'autre, l'Empire Français et les puissances continentales qui, avec toutes les forces de leur union, ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime ; elles possèdent en étendue de côtes bien plus que l'Angleterre. Elles se sont désunies ; l'Angleterre a combattu séparément leur marine ; elle a triomphé sur toutes les mers, toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots, n'osent hasarder une escadre hors de leurs rades. Ce n'est donc plus d'une confédération des puissances maritimes, confédération, d'ailleurs, qu'il serait impossible de faire subsister à cause des distances et des croisemens d'intérêts, que l'Europe peut attendre sa libération maritime et un système de paix qui ne pourra s'établir que par la volonté de l'Angleterre.

" Cette paix, je la veux par tous les moyens conciliables, avec la dignité de la puissance de la France ; je la veux au prix de tous les sacrifices que peut permettre l'honneur national. Chaque jour je sens qu'elle devient plus nécessaire, les

Digitized by Google

Princes du continent la désirent autant que moi ; je n'ai contre l'Angleterre ni *prévention passionnée*, ni *haine invincible*. Les Anglais ont suivi contre moi un système de répulsion ; j'ai adopté le système continental, beaucoup moins comme le supposent mes adversaires, par *jalousie d'ambition*, que pour amener le cabinet Anglais à en finir avec nous. Que l'Angleterre soit riche et prospère, peu m'importe, pourvu que la France et ses alliés le soient comme elle.

" Le sytème continental n'a donc d'autre but que d'avancer l'époque où le droit public sera définitivement assis pour l'Empire Français et pour l'Europe. Les souverains du Nord maintiennent sévèrement le régime prohibitif ; leur commerce y a singulièrement gagné : les fabriques de la Prusse peuvent rivaliser avec les nôtres. Vous savez que la France et le littoral qui fait aujourd'hui partie de l'empire depuis le golfe de Lyon jusqu'aux extrémités de l'Adriatique, sont absolument fermés aux produits de l'industrie étrangère. Je vais prendre un parti dans les affaires d'Espagne, qui aura pour résultat d'enlever le Portugal aux Anglais, et de mettre au pouvoir de la politique Française les côtes que l'Espagne a sur les deux mers. Le littoral entier de l'Europe sera fermé aux Anglais, à l'exception de celui de la Turquie. Mais comme les Turcs ne trafiquent point en Europe, je ne m'en inquiète pas.

" Voyez-vous, par cet aperçu, quelles seraient

Digitized by Google

les funestes conséquences des facilités que la Hollande donnerait aux Anglais, pour introduire leurs marchandises sur le continent. Elle leur procurerait l'occasion de lever sur nous mêmes les subsides qu'ils offriraient ensuite à certaines puissances pour nous combattre. Votre Majesté est plus intéressée que moi à se garantir de l'astuce de la politique Anglaise. Encore quelques années de patience, et l'Angleterre voudra la paix autant que nous la voulons nous-mêmes.

" Considérez la position de vos états, vous remarquerez que ce système vous est plus utile qu'à moi. La Hollande est une puissance maritime commerçante : elle a des ports manifiques, des flottes, des matelots, des chefs habiles, et des colonies qui ne coûtent rien à la métropole ; ses habitans ont le génie du commerce comme les Anglais. N'a-t-elle pas tout cela à défendre aujourd'hui ? La paix ne peut-elle pas la remettre en possession de son ancien état ? Sa situation, peut-être pénible pendant quelques années, n'est-elle pas préférable à faire du monarque Hollandais un gouverneur pour l'Angleterre ; de la Hollande et de ses colonies, un fief de la Grande-Bretagne ? L'encouragement que vous donneriez au commerce Anglais vous conduirait à cela : vous avez sous les yeux l'exemple de la Sicile et du Portugal.

" Laissez marcher le temps : si vous avez besoin de vendre vos genièvres, les Anglais ont besoin de les acheter. Désignez les points où les smo-

Digitized by Google

gleurs Anglais viendront les prendre ; mais qu'ils les payent avec de l'argent, et jamais avec des marchandises. *Jamais entendez-vous ?* Il faudra bien enfin que la paix se fasse ; vous signerez en son lieu un traité de commerce avec l'Angleterre. J'en signerai peut-être un aussi ; mais les intérêts réciproques seront garantis. Si nous devons laisser exercer à l'Angleterre une sorte de suprématie sur les mers, qu'elle aura achetée au prix de ses trésors et de son sang ; une prépondérance qui tient à sa position géographique et à ses occupations territoriales, dans les trois partes du monde, au moins nos pavillons pourront se montrer sur l'Océan, sans craindre l'insulte ; notre commerce maritime cessera d'être ruineux. C'est à empêcher l'Angleterre de se mêler des affaires du continent qu'il faut travailler aujourd'hui.

" Votre affaire de grâce m'a entraîné dans ces détails ; je m'y suis livré parce que j'ai craint que vos ministres Hollandais n'ayent fait entrer de fausses idées dans l'esprit de Votre Majesté.

" Je désire que vous réfléchissiez cette lettre, et que vous fassiez, des sujets qu'elle traite, l'objet des délibérations de vos conseils ; enfin que vos ministres impriment à l'administration le mouvement qui lui convient.

" Sous aucun prétexte la France ne souffrira que la Hollande se sépare de la cause continentale.

" Quant à ces contrebandiers, puisque la faute a été commisse, il n'y a plus à revenir sur le passé ;

Digitized by Google

je vous conseille seulement de ne pas les laisser dans les prisons de Midelbourg : c'est trop près du lieu où le crime a été commis ; renvoyez-les dans le fond de la Hollande.

" Cette lettre n'étant à autre fin, etc.

(Signé) " NAPOLÉON."

A dîner, l'Empereur a demandé à son piqueur comment était son cheval, celui-ci a répondu qu'on le nourissait bien, qu'il était fort gai et en fort bon état. " J'espère qu'il ne se plaint pas de moi, a " dit l'Empereur, s'il fût jamais un chanoine au " monde, c'est celui-là." En effet, il a y deux ou trois mois que l'Empereur n'est pas monté à cheval.

Ferveur de travail.—Idées et projets de Napoléon sur notre histoire, etc.—Sur les ouvrages publiés, etc.—M. Méneval; détails curieux, etc. etc.

25.—27.—L'Empereur, depuis quelques jours, a une grande ferveur de travail. Toutes les matinées se sont passées à des recherches sur l'Egypte, dans les auteurs anciens. Nous avons parcouru de concert Hérodote, Pline, Strabon, etc. etc. ne prenant guère d'autre interruption que l'instant du déjeûner sur sa petite table. Le temps demeurait toujours mauvais, et l'Empereur a dicté littéralement toute la longueur des jours.

A dîner, il nous disait qu'il se trouvait beaucoup mieux, et nous lui avons fait observer, à ce sujet, que, depuis quelque temps néanmoins, il

Digitized by Google

ne sortait plus, et travaillait huit, dix, douze heures par jour.

" C'est cela même, disait-il : le travail est mon " élément ; je suis né et construit pour le travail. " J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai connu " les limites de mes yeux ; je n'ai jamais pu con- " naître celles de mon travail. Aussi j'ai manqué " tuer ce pauvre Méneval ; j'ai été obligé de le " faire relever, et de le mettre en convalescence " auprès de Marie-Louise, chez laquelle son em- " ploi n'était plus qu'une véritable sinécure."

L'Empereur ajoutait que, s'il était en Europe, et tranquille, son plaisir serait d'écrire l'histoire. Il se plaignait de la manière pitoyable dont il la voyait traitée partout. Les recherches qu'il faisait chaque jour, le lui démontraient, disait-il, au-delà de tout ce qu'il avait pu soupçonner.

" Nous n'avions pas de bonne histoire, et nous " n'avions pu en avoir. La plupart des peuples " de l'Europe étaient dans le même cas que nous, " observait-il ; les moines et les privilégiés, c'est- " à-dire les gens à abus, les ennemis de la vérité " et des lumières, avaient seuls exercé ce mono- " pole : ils nous avaient raconté tout ce qu'ils " avaient voulu, tout ce qui leur avait plu, ou " mieux encore, tout ce qui était dans leur in- " térêt, leurs passions, ou leurs vues !"

Il avait, disait-il, conçu le projet de redresser tout cela autant qu'il était possible ; ainsi, il eût nommé des commissions de l'institut, ou des sa-

Digitized by Google

vans indiqués par l'opinion publique, pour revoir, critiquer et reproduire nos annales. Il eût voulu aussi, de la sorte, accompagner les classiques, dont on nourrit notre jeunesse, de commentaires propres à les mettre en harmonie avec nos institutions modernes. Un bon programme, le concours et des récompenses, et l'on eût, disait-il, tout obtenu; rien ne résistait à une pareille voie.

Il répétait ce que je crois avoir déjà dit, que son intention avait été de faire écrire les derniers règnes de notre monarchie sur les pièces mêmes tirées des archives de nos relations extérieures. Il était encore une foule de manuscrits antiques et modernes de la bibliothèque impériale qu'il voulait faire imprimer, en les co-ordonnant en corps de doctrine, soit dans les sciences, soit la morale, la littérature et les arts, etc. etc.

Il avait encore, assurait-il, beaucoup d'autres plans de la sorte. Et quelle époque se présenta jamais aussi favorable pour de pareilles idées et leur accomplissement! Quand retrouvera-t-on dans la même personne le génie pour les concevoir, la puissance pour les exécuter?

Pour obvier, sans blesser même la liberté de la presse, au déluge de mauvais ouvrages dont le public était inondé, il demandait quel inconvénient eût pu présenter un tribunal d'opinion, composé de membres de l'institut, de membres de l'université et de délégués du gouvernement, qui eussent considéré les ouvrages sous le triple rapport de la

Digitized by Google

science des mœurs et de la politique. Ils en eussent fait la critique, et eussent assigné le degré de leur mérite. C'eût été le flambeau du public ; la garantie, la fortune et l'émulation des bons ouvrages ; la ruine, le découragement des mauvais.

Toutes nos soirées ont été consacrées à l'Odyssée, dont nous demeurons enchantés. Polyphème, Tyrésias, les Syrènes, nous ont ravis.

Voici quelques détails relatifs à M. Méneval, cité plus haut par l'Empereur : ces détails seront jugés précieux, parce qu'ils sont autant de traits propres à faire connaître les circonstances privées de Napoléon.

L'Empereur, encore Premier Consul, se plaignait d'être sans secrétaire ; il venait de se défaire de celui qu'il avait eu durant ses campagnes d'Italie et son expédition d'Egypte, son ancien camarade de collége, homme de beaucoup d'esprit et qu'il aimait fort ; mais dont il venait d'être forcé de se séparer. Son frère Joseph lui offrit alors le sien, qu'il avait depuis peu de temps ; et Napoléon, en l'acceptant, acquit un trésor. Il l'a répété plusieurs fois, c'était Méneval, que depuis il a fait baron, maître des requêtes et secrétaire des commandemens de l'Impératrice Marie-Louise.

Son titre auprès du Premier Consul fut celui de *secrétaire du portefeuille ;* il fut même fait, à son sujet, un fort long réglement, dont l'article le plus essentiel était qu'il ne devait jamais, sous aucun prétexte, avoir à lui ni secretaire, ni copiste ; ce qui fut toujours strictement observé.

Digitized by Google

M. Méneval était doux, réservé, fort secret, travaillant à toute heure et en tout temps; aussi l'Empereur n'en a-t-il jamais éprouvé que satisfaction, agrément, et l'a fort aimé. Le secrétaire du portefeuille était généralement chargé de tout le courant, et de tout ce qui était instantané et d'improvisation. Que d'affaires, de projets et de pensées ont été traités et transmis par son intermédiaire! Il ouvrait et lisait toutes les lettres adressées directement à l'Empereur; les classait pour son examen, et écrivait sous sa dictée.

On sait avec quelle célérité l'Empereur dictait, si bien que le plus souvent, et pour gagner du temps, le secrétaire devait chercher à retenir les mots plutôt qu'à les transcrire, ce dont s'acquittait merveilleusement M. Méneval, qui eut, avec le temps, autorité de répondre lui-même à bien des objets. Il aurait pu facilement acquérir beaucoup d'importance; mais c'était tout à fait hors de son inclination naturelle.

L'Empereur était la plus grande partie du temps dans son cabinet; on eût pu dire qu'il y passait le jour et souvent une partie de la nuit. Il se couchait à dix ou onze heures, et se relevait vers minuit pour travailler de nouveau quelques heures. Il faisait parfois appeler M. Méneval, le plus souvent non; et connaissant tout son zèle, il lui est arrivé de répondre à son empressement: "Il ne "faut pas vous tuer."

L'Empereur, en reparaissant le matin au cabi-

Digitized by Google

net, y trouvait des liasses mises en ordre à l'avance par M. Méneval, qui l'avait précédé. S'il y manquait parfois vingt-quatre heures ou deux jours, son secrétaire le prévenait qu'il allait se laisser encombrer, et que le cabinet serait bientôt plein, ce à quoi l'Empereur répliquait d'ordinaire gaîment : " Ne vous effrayez pas, cela sera bientôt " net." Et en effet en peu d'heures, l'Empereur s'était mis au courant. Il est vrai qu'il répondait beaucoup, en ne répondant pas, en jetant tout ce qu'il jugeait inutile, même de ses ministres, ce à quoi ils étaient faits. Ne voyant pas arriver de réponse, ils savaient à quoi s'en tenir. Il lisait lui-même toutes les lettres, répondant par un mot à la marge de certaines, et dictait la réponse à d'autres. Celles qui étaient d'une haute importance étaient toujours mises de côté, relues deux fois, et jamais répondues qu'après quelqu'intervalle.

Il avait pour coutume, en sortant du cabinet, de rappeler les objets essentiels, et de dire qu'ils devaient être prêts à heure fixe ; et ils l'étaient toujours. Si, à cette heure, l'Empereur ne venait point, M. Méneval le pourchassait dans le palais, souvent à différentes reprises, pour le lui rappeler. Parfois l'Empereur terminait, parfois encore il répondait : " *A demain, la nuit porte* " *conseil.*" C'était sa phrase habituelle ; et en effet il disait avoir plus travaillé la nuit que le jour. Ce n'est pas que les affaires lui causassent des insomnies ; mais seulement parce qu'il dor-

Digitized by Google

mait à heures interrompues, suivant son besoin, et que peu lui suffisait.

Il arrivait souvent à l'Empereur, dans le cours de ses campagnes, qu'on le réveillait subitement pour des circonstances instantanées: il se levait aussitôt, on n'eût pas deviné à ses yeux qu'il venait de dormir: il donnait ses décisions ou dictait des réponses avec la même clarté, la même fraîcheur d'esprit, que si c'eût été en tout autre moment. C'est ce qu'il appelait *la présence d'esprit d'après minuit:* elle était complète et extraordinaire chez lui. Il est arrivé, dans ces circonstances, qu'on l'a réveillé peut-être jusqu'à dix fois dans la même nuit, et on le trouvait toujours rendormi, parce qu'il n'avait pas encore satisfait tout son besoin de sommeil. Se vantant un jour de cette facilité de sommeil, et du peu qu'il lui en fallait, à un de ses ministres (le Général Clarke), celui-ci lui répondit plaisamment: "C'est bien "ce qui nous désole, Sire; car c'est souvent à "nos dépens; il nous en descend parfois quelque "chose."

L'Empereur faisait tout par lui-même, et presque tout par la voie de son cabinet. Il nommait à toutes les places, substituant la plupart du temps de nouveaux noms à ceux dont ses ministres lui adressaient la proposition. Il lisait leurs projets, les adoptait, les rayait, ou les modifiait. Il faisait jusqu'aux notes mêmes de son ministre des relations extérieures, qu'il dictait à son

Digitized by Google

Secrétaire Méneval, pour lequel il n'avait nul secret. C'était encore par l'intermédiaire de celui-ci qu'il écrivait aux souverains; observait avec eux un formulaire qu'il lui avait fait rédiger sur les protocoles du passé, et à la rigueur duquel il attachait beaucoup d'importance.. Les ministres travaillaient tous en commun avec l'Empereur un jour fixe de la semaine, à moins de cas particulier ou accidentel dans les affaires ou dans le ministère. Le travail de chacun se faisait en présence de tous les autres, qui pouvaient y prendre part. Chacun vidait de la sorte son portefeuille. Un registre consacrait les délibérations; il doit en exister un grand nombre de volumes. Les objets arrêtés demeuraient pour la signature, qui se faisait par l'intermédiaire du ministre secrétaire d'état, qui la certifiait. Parfois quelques-uns de ces objets, bien qu'arrêtés, passaient au cabinet avant la signature, pour y être revus et modifiés. Le ministre des relations extérieures était le seul qui, prenant part au travail général des autres ministres, avait en outre, par la nature secrète de ses fonctions, un travail particulier avec l'Empereur. L'Empereur confiait le travail du personnel de la guerre à un de ses aides-de-camp de prédilection. Duroc a joui long-temps de cette confiance, puis Bertrand et Lauriston; le Comte de Lobau a été le dernier.

M. Méneval, d'une santé très-faible, et usé par le travail, eut besoin de repos. L'Empereur le

Digitized by Google

plaça alors auprès de Marie-Louise. C'était un canonicat, disait-il, une vraie *sinécure*; mais il ne s'en sépara néanmoins que sous la condition de revenir à lui dès qu'il serait rétabli; ce qu'il ne manquait pas de lui rappeler toutes les fois qu'il le voyait.

Avec Méneval finit l'unité de travail dans le cabinet; il eut plusieurs successeurs ensemble, et le cabinet de l'Empereur devint alors un bureau, une espèce d'administration assez nombreuse. L'Empereur y admit, sur la recommandation d'autres qui croyaient pouvoir en répondre comme d'eux-mêmes, quelqu'un qui, en 1814, au moment de la crise, reçut l'ordre de brûler les pièces du cabinet; mais il se permit de les soustraire; et la restauration assise, il écrivit à un des ministres du Roi pour les lui offrir. L'Empereur en trouva la preuve au 20 Mars dans les papiers laissés aux Tuileries; et entrant un matin dans son cabinet avant que personne ne fût encore arrivé, il écrivit plusieurs fois sur un papier, en essayant sa plume: *un tel est un traître, un tel est un traître*; et le posa à la place de l'un de ceux qui le lui avaient recommandé, homme, du reste, pour son compte, disait l'Empereur, d'un dévouement et d'un fidélité à toute épreuve. Ce fut là tout le reproche que lui fit Napoléon, et toute la vengeance qu'il fit peser sur le coupable.

Il doit donc être resté beaucoup de traces ou de pièces du travail du cabinet. Les debats du

Digitized by Google

Parlement d'Angleterre en ont fait connaître, que les réclamations solennelles de Napoléon, lors de son retour au 20 Mars, ont données pour falsifiées. Ces pièces ne sont pas les seuls documens qui nous restent de cette administration à jamais célèbre. Il doit exister 20 ou 30 volumes in-fol., autant de volumes in-4° de la correspondance des campagnes d'Italie et d'Egypte, recueillie et classée par ordre.

Il doit exister aussi peut-être 60 ou 80 volumes in-fol. des délibérations du conseil des ministres, recueillies par les secrétaires d'état Duc de Bassano et Comte Daru.

Enfin, les procès-verbaux du conseil d'état rédigés et mis en ordre par M. Locré.

Voilà de vrais et grands titres de gloire pour Napoléon. C'est sur ces monumens immortels, et avec eux, qu'ont marché les gouvernemens qui ont suivi, et c'est là que viendront inévitablement puiser désormais les administrations de tous les temps et de tous les pays; tant les bases posées par lui ont été sûres et solides, tant les jalons ont été bien placés, tant les racines ont été profondes, tant enfin tout cet ensemble porte le caractère du génie, de la rectitude et de la durée!

Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses Mémoires.

28.—Aujourd'hui l'Empereur a profité d'un peu de beau temps pour faire deux tours en calèche.

Digitized by Google

Il avait besoin, disait-il, d'être un peu secoué. Il lui restait un peu de fluxion; en effet, sa joue gauche demeurait enflée. Il est rentré sur les trois heures. Quelques temps après, le travail lui manquant, il m'a fait appeler; nous avons fait quelques tours de jardin. Ayant aperçu le docteur, il l'a fait approcher et en a appris que la veille, les commissaires Russe et Autrichien s'étaient présentés à la porte de Longwood; mais qu'ils en avaient été repoussés par la consigne imposée par le Gouverneur.

Demeurés seuls, l'Empereur, après bien des objets, est venu à parler de ma femme, de ce qu'elle pouvait faire, de ce qu'elle serait devenue, etc. etc.

" Il est hors de doute, disait-il ensuite, que " votre situation à Ste-Hélène ne la fasse recher- " cher beaucoup, et n'inspire un vif intérêt. Tout " ce qui se rattache à ma personne reste cher à " bien du monde. D'ici, je donne encore des " couronnes! .... Oui, mes chers amis, quand " vous retournerez en Europe, vous vous trouve- " rez des couronnes!

Et puis revenant à ma femme. " Son meilleur " parti, disait-il, avec une grâce et une bonté " touchante, serait d'aller passer son veuvage " auprès de Madame, ou de quelqu'un des miens. " Ils auraient sans doute bien du plaisir à prendre " soin d'elle, etc."

Au retour, l'Empereur s'est mis au travail. La

Digitized by Google

campagne d'Italie était à-peu-près finie. Il m'a pourvu d'un nouveau sujet.

Note, écrivez: C'est ainsi que s'exprimait soudainement l'Empereur, quand il lui venait une idée. Voici ce qu'il dicta littéralement en ce moment; il n'y a rien eu de changé; il ne l'a jamais relu.

NOTE. — " La campagne d'Italie se trouvant " finie, Las Cases, d'ici à huit jours, entreprendra " l'époque depuis la rupture du traité d'Amiens, " jusqu'à la bataille d'Iéna.

" —En 1802 toute l'Europe est pacifiée. Bien- " tôt après toute l'Europe se met en guerre. La " République change et devient Empire. La " question maritime devient la question domi- " nante dans la rupture de la paix d'Amiens."

" — Las Cases commencera par faire analyser " sous ses yeux, au petit Emmanuel, les moniteurs " de cette époque: il en fera au moins six ou sept " par jour, ce qui fera cent quatre-vingt dans un " mois, ou une époque de six mois. Il faudra " qu'il y ait au moins six mois d'analysés avant " que nous commencions le travail.

" — La partie antérieure à cette époque, et " celle qui suivra sera préparée et faite par ces " Messieurs. Il faudra, dans l'analyse, suivre le " modèle déjà prescrit à M. de Montholon, c'est- " à-dire, analyser le tout par evénément, avec in- " dication de page et de mois, sans distinction de " matières.

Digitized by Google

" *Nous aurons pour grands faits :*
" 1° Histoire de la flotille.
" 2° Déclaration de l'Autriche.
" 3° Mouvement des escadres.
" 4° Bataille de Trafalgar.
" 5° Ulm, Austerlitz.
" 6° Paix de Vienne.
" 7° Négociations de Lord Lauderdale à Paris.
" 8° Bataille d'Iéna.

A reporter à leurs places.

" 1° Conjuration de Georges.
" 2° Affaire du Duc d'Enghien.
" 3° Sacre de l'Empereur par le Pape.
" 4° Organisation impériale.
" Ce sera une des belles parties de l'histoire de " France, puisque d'un côté, et dans l'intervalle " d'une année, on voit un Pape venir en France, " sacrer un Empereur, ce qui ne s'était pas renou- " velé depuis mille ans, et que de l'autre, on voit " les drapeaux Français flotter sur Vienne et sur " Berlin; l'empire Romain dissous et la monarchie " Prussienne disparue."

Je me complais à consigner ici littéralement cette dictée brute, ou les idées premières de l'Empereur, afin de mieux faire connaître toute sa manière.

On conçoit toute l'ardeur avec laquelle mon fils et moi nous nous consacrâmes dès cet instant à ce travail, dont nous sentions tout le prix.

Digitized by Google

Sur un trou dans le jardin.

29.—Pendant le dîner, on parlait d'une mare d'eau située dans notre jardin, fort près de nous, et assez profonde, pour qu'un agneau s'y fut jadis noyé en voulant y boire. L'Empereur, à ce sujet, a dit à quelqu'un de la maison. " Est-il possible, Mon-" sieur, que vous l'ayiez pas encore fait combler? " Combien vous seriez responsable, et quel cha-" grin vous vous prépàreriez, si votre fils venait à " s'y noyer, et rien n'est plus possible." Comme on lui répondait qu'on l'avait voulu souvent, mais qu'il était impossible d'obtenir des ouvriers. Ce n'est pas une excuse, a repris vivement l'Empereur, si mon fils était ici, j'eusse été le combler de mes propres mains.

L'Empereur, déjà au lit, m'a fait appeler; il avait, disait-il, des renseignemens et des dates à me demander sur des objets qui nous concernaient essentiellement.....

.....

BELLES DICTÉES DE L'EMPEREUR; DÉTAILS, PARTICULARITÉS CARACTÉRISTIQUES, ETC.

Toutes les fois que l'Empereur traitait un sujet, pour peu qu'il s'animât, ses paroles eussent pu supporter l'impression. Souvent aussi, quand une idée le frappait vivement, il dictait à celui de nous qui était sous sa main, des morceaux qui, dès ce

Digitized by Google

premier jet, se trouvaient du dernier fini. Ces Messieurs doivent avoir beaucoup de ces dictées, toutes bien précieuses. J'en veux bien à l'état de mes yeux qui m'empêchant d'écrire, me privait la plupart du temps de cette bonne fortune.

Voici ce qu'il s'est trouvé dicter lorsque les papiers ministériels Anglais parlaient de grands trésors que Napoleon devait posséder, et qu'il tenait sans doute cachés.

" Vous voulez connaître les trésors de Napoléon ? Ils sont immenses, il est vrai ; mais ils sont exposés au grand jour. Les voici : le beau bassin d'Anvers, celui de Flessingue, capables de contenir les plus nombreuses escadres, et de les préserver des glaces de la mer ; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque, du Hâvre, de Nice ; le gigantesque bassin de Cherbourg ; les ouvrages maritimes de Venise ; les belles routes d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne ; les passages du Simplon, du Mont-Cénis, du Mont-Genèvre, de la Corniche, qui ouvrent les Alpes dans quatre directions ; dans cela seul vous trouveriez plus de 800 millions. Ces passages qui surpassent en hardiesse, en grandeur et en effort de l'art, tous les travaux des Romains ! Les routes des Pyrénées aux Alpes, de Parme à la Spezzia, de Savone au Piémont ; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Rouanne, de Lyon, de Turin, de l'Isère, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen, etc. etc. ; le

Digitized by Google

canal qui joint le Rhin au Rhône par le Doubs, unissant les mers de Hollande avec la Méditerranée; celui qui unit l'Escaut à la Somme, joignant Amsterdam à Paris; celui qui joint la Rance à la Vilaine; le canal d'Arles, celui de Pavie, celui du Rhin; le desséchement des marais de Bourgoing, du Cotentin, de Rochefort; le rétablissement de la plupart des églises démolies pendant la révolution, l'élévation de nouvelles; la construction d'un grand nombre d'établissemens d'industrie pour l'extirpation de la mendicité; la construction du Louvre, des greniers publics, de la Banque, du canal de l'Ourcq; la distribution des eaux dans la ville de Paris; les nombreux égoûts, les quais, les embellisemens et les monumens de cette grande capitale; les travaux pour l'embellissement de Rome; le rétablisssement des manufactures de Lyon; la création de plusieurs centaines de manufactures de coton, de filature et de tissage qui emploient plusieurs millions d'ouvriers; des fonds accumulés pour créer plus de quatre cents manufactures de sucre de betterave, pour la consommation d'une partie de la France, qui auraient fourni le sucre au même prix que celui des Indes, si elles eussent continué d'être encouragées seulement encore quatre ans; la substitution du pastel à l'indigo, qu'on fût venu à bout de se procurer en France, à la même perfection et à aussi bon marché que cette production des colonies; le nombre des manufactures pour

Digitized by Google

toute espèce d'objets d'art, etc. etc.; 50 millions employés à réparer et à embellir les palais de la couronne en France, en Hollande, à Turin, à Rome; 60 millions de diamans de la couronne, tous achetés avec l'argent de Napoléon; le Régent même, le seul qui restât des anciens diamans de la couronne de France, ayant été retiré par lui des mains des Juifs de Berlin, auxquels il avait été engagé pour 3 millions; le Musée Napoléon estimé plus de 400 millions, et ne contenant que des objets légitimement acquis, ou par de l'argent ou par des conditions de traités de paix connus de tout le monde, en vertu desquels ces chefs-d'œuvre furent donnés en commutation de cession de territoire ou de contributions; plusieurs millions amassés pour l'encouragement de l'agriculture, qui est l'intérêt premier de la France; l'introduction des mérinos, etc.

" Voila qui forme un trésor de plusieurs milliards qui durera des siècles!

" Voilà les monumens qui confondront la calomnie!!!... L'histoire dira que tout cela fut accompli au milieu de guerres continuelles, sans aucun emprunt, et même lorsque la dette publique diminuait tous les jours, et qu'on avait allégé les taxes de près de 50 millions. Des sommes très-considérables demeuraient encore dans son trésor particulier; elles lui étaient conservées par le traité de Fontainebleau, comme résultant des épargnes de sa liste civile et de ses autres revenus

Digitized by Google

privés. Elles furent partagées, et n'allèrent pas entièrement dans le trésor public, ni entièrement dans celui de la France !!!"

Dans une autre occasion, l'Empereur lisant dans un journal Anglais, que Lord Castlereagh, dans une assemblée en Irlande, avait dit que Napoléon avait déclaré à Sainte-Hélène qu'il n'aurait jamais fait la paix avec l'Angleterre que pour la tromper, la surprendre et la détruire ; et que si l'armée Française était attachée à l'Empereur, c'est parce qu'il donnait en mariage à ses soldats les filles des plus riches familles de son empire ; l'Empereur ému dicta : " Ces calomnies, contre un homme qu'on opprime avec une telle barbarie, et qu'on prend à la gorge pour l'empêcher de parler, seront repoussées par toutes personnes bien nées et capables de sentir. Quand Napoléon était sur le premier trône du monde, alors sans doute ses ennemis ont eu le droit de dire tout ce qu'ils ont voulu ; sa conduite était publique et servait de suffisante réponse ; quoiqu'il en fût, elle était du département de l'opinion et de l'histoire ; mais aujourd'hui de nouvelles et basses calomnies tiennent à la dernière lâcheté, et ne rempliront pas leur but. Des millions de libelles ont paru et paraissent tous les jours ; ils sont sans effet. 60 millions d'hommes des contrées les plus policées de l'univers élèvent leurs voix pour les confondre, et 50 mille Anglais, qui voyagent maintenant sur le continent, apporteront chez eux la vérité aux peuples des trois

Digitized by Google

royaumes, qui rougiront d'avoir été si grossièrement trompés.

" Quant au bill qui a traîné Napoléon sur un roc, c'est un acte de proscription semblable à ceux de Sylla, et pis encore. Les Romains poursuivirent Annibal jusqu'au fond de la Bythinie; Flaminius obtint du Roi Prusias la mort de ce grand homme, et pourtant à Rome Flaminius fût accusé d'avoir agi ainsi pour satisfaire sa haine personnelle. En vain allégua-t-il qu'Annibal, encore dans la vigueur de l'âge pouvait être dangereux, que sa mort était nécessaire, mille voix répondirent que ce qui est injuste et ingénéreux, ne peut jamais être avantageux à une grande nation; que de tels prétextes justifieraient les assassinats, les empoisonnemens et toute espèce de crime!..... Les générations qui suivirent reprochèrent cette lâcheté à leurs ancêtres. Elles auraient payé bien cher pour effacer une telle tache de leur histoire. Depuis le renouvellement des lettres parmi les nations modernes, il n'est point de génération qui n'ait uni ses imprécations à celles que proféra Annibal au moment de boire la ciguë: il maudissait cette Rome, qui, à une époque où ses flottes et ses légions couvraient l'Europe, l'Asie et l'Afrique, assouvissait sa colère sur un homme seul et désarmé, parce qu'elle le craignait, ou qu'elle prétendait le craindre.

" Mais les Romains ne violèrent jamais l'hospitalité: Sylla trouva un asile dans la maison de

Digitized by Google

Marius. Flaminius avant de proscrire Annibal, ne le reçut pas à bord de son vaisseau, et ne lui déclara point qu'il avait des ordres de le bien recevoir; la flotte Romaine ne le transporta pas au port d'Ostie; bien loin d'avoir recours à la protection des lois Romaines, Annibal préféra confier sa personne à un Roi d'Asie. Lorsqu'il fut proscrit, il n'était pas sous la protection de l'étendart Romain: il était sous les drapeaux d'un Roi ennemi de Rome.

" Si jamais, dans les révolutions des siècles, un Roi d'Angleterre vient à comparaître devant le redoutable tribunal de sa nation, ses défenseurs insisteront sur l'auguste caractère de Roi, le respect dû au trône, à toute tête couronnée, à l'oint du seigneur! Mais ses adversaires ne seront-ils pas en droit de répondre: un de ses ancêtres proscrivit son hôte en temps de paix; n'osant pas le mettre à mort en présence d'un peuple qui avait ses lois positives et ses formes régulières et publiques, il fit exposer sa victime sur le point le plus insalubre d'un roc situé au milieu de l'Océan, dans un autre hémisphère. Cet hôte y périt après une longue agonie, tourmenté par le climat, les besoins et les injures de toute espèce! Eh bien! cet hôte était aussi un grand souverain, élevé sur le bouclier de trente-six millions de citoyens. Il fut maître de presque toutes les capitales de l'Europe; il vit à sa Cour les plus grands Rois, il fut généreux envers eux tous; il fut pendant vingt ans l'arbitre

Digitized by Google

des nations; sa famille était alliée à toutes les familles souveraines, même à celle de l'Angleterre; il fut deux fois l'oint du seigneur; il fut deux fois consacré par la religion!!!!!!"

Ce dernier morceau est certainement très-beau de vérité, de diction, et surtout de richesse historique.

L'Empereur dictait toujours sans nulle préparation. Je ne lui ai jamais vu, dans aucun cas, faire de recherche sur notre histoire, ni sur aucune autre; pourtant personne n'a jamais plus heureusement cité l'histoire, avec plus de justesse, plus à propos, ni plus souvent. On eût dit même qu'il ne la savait qu'en citations, et que ces dernières lui venaient comme par inspirations. C'est ici pour moi le lieu de dire quelque chose qui m'a souvent occupé, sans que j'aie pu me l'expliquer; mais c'est trop remarquable, et j'en ai été trop souvent le témoin pour le passer sous silence. C'est qu'on eût dit qu'il existait en Napoléon une foule d'objets qui y demeuraient comme en réserve pour apparaître avec éclat dans les circonstances soignées; qui, dans les momens d'insouciance, semblaient plus que sommeiller, lui être pour ainsi dire étrangers. Sur l'histoire, par exemple, combien de fois ne m'a-t-il pas demandé si Saint Louis était avant ou après Philippe-le-Bel, ou autre chose semblable. Eh bien, l'occasion arrivait-elle pour lui? alors il faisait sans hésiter les citations les plus minutieuses; et lorsqu'il m'est arrivé de douter

Digitized by Google

parfois, et que j'ai été vérifier, le tout était de la plus scrupuleuse exactitude; je ne l'ai jamais trouvé en faute.

Autre singularité de même nature: L'Empereur, dans l'oisiveté de la vie et le bavardage, estropiait souvent les noms les plus familiers, même les nôtres, et je ne crois pas que cela lui fût arrivé en public. Je l'ai entendu cent fois dans nos promenades, réciter la fameuse tirade d'Auguste, et jamais il n'a manqué de dire: " Prends un siége, Sylla." Il faisait, la plupart du temps, des noms propres à sa fantaisie; et une fois adoptés ils demeuraient toujours, bien que nous prononçassions les véritables cent fois par jour à ses côtés; et si nous eussions adopté les siens, son oreille en eût été choquée. Il en était de même de l'orthographe; la plupart du temps il n'en écrivait pas un mot, et si nos copies lui eussent été portées en faute, il s'en fût plaint.

Un jour l'Empereur me disait: " Vous n'écrivez " pas l'orthographe, n'est-ce pas?" Ce qui fit sourire malignement le voisin, qui prenait cela pour un jugement. L'Empereur, qui s'en aperçut, reprit: " Du moins, je le suppose; car un homme " public et dans les grandes affaires, un ministre, " ne peut, ne doit pas écrire l'orthographe. Ses " idées doivent courir plus vite que sa main, il n'a " le temps que de jeter des jalons; il faut qu'il " mette des mots dans des lettres et des phrases " dans des mots; c'est ensuite aux scribes à dé-

Digitized by Google

" brouiller tout cela." Or, l'Empereur laissait beaucoup à faire aux scribes; il était leur désolation: son écriture composait de véritables hiéroglyphes; elle était illisible souvent pour lui-même. Un jour mon fils, lui lisant un des chapitres de la campagne d'Italie, s'arrête tout court cherchant à déchiffrer. " Comment, le petit âne, dit l'Empe-
" reur, ne peut pas relire son écriture?—Sire, c'est
" que ce n'est pas la mienne.—Et de qui donc?—
" Celle de Votre Majesté.—Comment, petit drôle,
" prétendez-vous m'insulter?" Et l'Empereur prenant le cahier fut fort long-temps à chercher; et puis le jeta en disant: " Il a ma foi raison, je ne
" saurais dire ce qu'il y a."

Il lui est arrivé souvent de me renvoyer les copistes pour essayer de leur déchiffrer ce qu'il n'avait pu retrouver lui-même.

L'Empereur expliquait la netteté de ses idées et la faculté de pouvoir sans se fatiguer prolonger à l'extrême ses occupations, en disant que les divers objets et les diverses affaires se trouvaient casées dans sa tête comme elles eussent pu l'être dans une armoire. " Quand je veux interrompre
" une affaire, disait-il, je ferme son tiroir, et
" j'ouvre celui d'une autre. Elles ne se mêlent
" point, et ne me gênent ni ne me fatiguent ja-
" mais l'une par l'autre."

Jamais non plus il n'avait éprouvé, disait-il, d'insomnies par la préoccupation involontaire de ses idées. " Veux-je dormir, je ferme tous les
" tiroirs, et me voilà au sommeil." Aussi obser-

Digitized by Google

vait-il qu'il avait toujours dormi quand il en avait besoin et à peu près à volonté.

MARDI 1er OCTOBRE, 1816.

Mon Atlas.—Fatalisme, etc. — Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur.

Quand je suis entré chez l'Empereur, il avait mon Atlas entre les mains. Il allait et revenait sur diverses feuilles généalogiques, dont il tient à merveille, désormais, tous les rapports et la correspondance. Il l'a refermé disant : " Quel en-" chaînement ! Comme tout se suit et s'appuye. " Comme tout se débrouille, se grave dans l'esprit ! " Mon cher, quand vous n'auriez fait que mon-" trer la véritable manière d'apprendre, vous au-" riez rendu un grand service. Libre à chacun " désormais d'habiller votre squelette à sa façon ; " on le perfectionnera sans doute encore ; mais " l'idée mère vous demeurera, etc. etc."

Dans divers sujets de conversation qui ont suivi, *le fatalisme* s'est trouvé mentionné, et l'Empereur a dit à cet égard des choses curieuses et remarquables ; entre autres : " Ne me fait-on pas " passer pour imbu du fatalisme, m'a-t-il de-" mandé? — Mais, oui, Sire, du moins parmi " beaucoup de gens. — Eh bien ! .... Eh bien ! " il faut laisser dire ; aussi bien, on peut vouloir " imiter, et cela peut avoir parfois son utilité.... " Ce que sont les hommes pourtant ! ... On est " plus sûr de les occuper, de les frapper davan-

Digitized by Google

" tage par des absurdités, que par des idées jus-
" tes ; mais un homme de bon sens peut-il bien
" s'y arrêter un instant ! Ou le fatalisme admet
" le libre arbitre, ou il le repousse. S'il l'admet,
" qu'est-ce qu'un résultat, déjà fixé d'avance, vous
" dit-on, et que pourtant la moindre détermina-
" tion, un seul pas, une seule parole vont varier à
" l'infini ? Si le fatalisme au contraire n'admet
" pas le libre arbitre, c'est bien autre chose ; alors,
" quand vous venez au monde, il n'y a plus qu'à
" vous jeter dans votre berceau, sans vous donner
" aucun soin ; s'il est irrévocablement fixé que
" vous vivrez, bien qu'on ne vous donne à boire
" ni à manger, vous grandirez toujours. Vous
" voyez bien que ce n'est pas une doctrine sou-
" tenable, ce n'est qu'un mot. Les Turcs eux-
" mêmes, ces patrons du fatalisme, n'en sont pas
" persuadés, autrement il n'y aurait plus de méde-
" cine chez eux, et celui qui occupe un trosième
" étage, ne se donnerait pas la peine de descendre
" longuement les escaliers, il descendrait tout de
" suite par la fenêtre, et vous voyez à quelle foule
" d'absurdités cela conduit, etc. etc."

Sur les trois heures on est venu dire à l'Empereur que le Gouverneur désirait lui communiquer des instructions qu'il venait de recevoir de Londres. L'Empereur a fait répondre qu'il était malade, qu'on pouvait les lui faire parvenir, ou les communiquer à quelqu'un des siens ; mais le Gouverneur insistait, disant qu'il voulait lui en

Digitized by Google

faire part directement. Il avait aussi, disait-il, à nous entretenir en particulier, après avoir parlé au *Général*. L'Empereur ayant refusé de nouveau de le recevoir, il s'est retiré en disant qu'on voulût bien lui faire connaître quand il pourrait voir le *Général*: ce qui pourrait être long; l'Empereur, auprès duquel j'étais en cet instant, m'ayant dit qu'il était déterminé à ne jamais plus le recevoir.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter Valmont de Bomare et Buffon. Il a cherché ce que ces auteurs disaient sur les différentes espèces humaines, sur la différence du nègre et du blanc; il en a été très-peu satisfait. Il nous a quittés de bonne heure: il souffrait.

2.—L'Empereur m'avait dit qu'il voulait absolument se remettre à l'Anglais, qu'il fallait que je le forçasse chaque matin à prendre sa leçon. Fidèle à cet ordre, je me suis rendu chez lui vers midi et demi; j'ai été malheureux dans le choix du moment; l'Empereur étendu sur son canapé, sommeillait après son déjeûner. J'ai dû le contrarier, et je l'étais fort pour mon compte. Toutefois il n'a pas voulu me laisser ressortir, et a lu de l'Anglais pendant près d'une demi-heure. Il n'était pas très-bien. Il a fait sa toilette. Comme je lui ai dit que notre travail était prêt, il s'est proposé d'abord de s'occuper des chapitres de la campagne d'Italie; mais il a changé de pensée, et a travaillé

Digitized by Google

toute la journée à d'autres objets . . . . . .

. . . . . .

Vers les cinq heures il a voulu sortir ; il a trouvé qu'il faisait trop froid. Après dîner, il a voulu vainement essayer de la lecture ; il n'a pu continuer : il se trouvait fatigué endormi, souffrant, et s'est retiré presque aussitôt. . . . . "

. . . . . "

Jurisprudence ; Code ; Merlin, etc. — Monument d'Egypte. Projet d'un Temple Egyptien à Paris.

3. — L'Empereur, après son déjeûner, a fait quelques tours de jardin. Nous étions tous autour de lui ; il a causé des communications que le Gouverneur avait à nous faire, et a passé en revue les diverses conjectures que chacun de nous formait à cet égard, les unes bonnes, les autres mauvaises. Le temps était supportable : il a demandé la calèche, et nous avons fait le tour du bois. La chaleur, la pesanteur de l'atmosphère, bien que le soleil fût couvert, l'a forcé de rentrer. Il s'est mis au travail, et a dicté à mon fils jusqu'à cinq heures.

Nous avons essayé de nouveau quelques tours de jardin ; mais déjà le froid et l'humidité étaient sensibles : il est rentré et m'a fait le suivre pour causer. Il a feuilleté un ouvrage Anglais, et s'est arrêté sur la jurisprudence, les procédures civiles et criminelles des deux pays de France et d'Angleterre, cherchant à les comparer. On sait combien il est fort sur nos codes ; mais il connaît

Digitized by Google

peu ceux d'Angleterre, et, à l'exception de quelques points généraux, je n'ai pu répondre à ses questions. Dans le cours du sujet il a dit : " Les " lois qui sont, en théorie, le type de la clarté, ne " deviennent que trop souvent un vrai chaos dans " l'application. C'est que les hommes et leurs " passions détériorent tout ce qu'ils manient, etc. " . . . . . On ne peut échapper à l'arbitraire du " juge, qu'en se plaçant sous le despotisme de la " loi, etc. . . . . J'avais d'abord rêvé qu'il serait " possible de réduire les lois à de simples démon- " strations de géométrie, si bien que quiconque " aurait su lire, et eût pu lier deux idées, eût été " capable de prononcer ; mais je me suis convaincu " presque aussitôt que c'était une idéalité absurde. " Toutefois, ajoutait-il, j'aurais voulu partir d'un " point arrêté, suivre une route unique, connue de " tous ; n'avoir d'autres lois que celles inscrites " dans le seul code, et proclamer une fois pour " toutes, nul et non avenu tout ce qui ne s'y " trouverait pas compris ; mais avec les praticiens, " il n'est pas facile d'obtenir de la simplicité ; ils " vous prouvent d'abord qu'elle est impossible, " que c'est une véritable chimère ; puis ils essay- " ent de démontrer qu'elle est même incompatible " avec la sûreté, l'existence du pouvoir. Celui-ci " demeure seul et constamment exposé, disent-ils, " aux machinations improvisées de tous, il lui faut " donc au besoin des armes en réserve pour les cas " imprévus. Si bien, observait Napoléon, qu'avec

Digitized by Google

" quelques vieux édits de Chilpéric ou de Phara-
" mond, déterrés au besoin, il n'est personne qui
" puisse se dire à l'abri d'être dûment et légalement
" pendu.

" Au Conseil d'État, disait l'Empereur, j'étais
" très-fort tant qu'on demeurait dans le domaine
" du code ; mais dès qu'on passait aux régions ex-
" térieures, je tombais dans les ténèbres, et Merlin
" alors était ma ressource, je m'en servais comme
" d'un flambeau. Sans être brillant, il est fort
" érudit, puis sage, droit et honnête ; un des vé-
" térans de la vieille bonne cause : il m'était fort
" attaché.

" A peine le code eut paru, qu'il fut suivi pres-
" que aussitôt, et comme en supplément, de com-
" mentaires, d'explications, de développemens,
" d'interprétations, que sais-je ? Et j'avais cou-
" tume de m'écrier : Eh ! Messieurs, nous avons
" nettoyé l'écurie d'Augias, pour Dieu ne l'encom-
" brons pas de nouveau ! etc."

A dîner, l'Empereur a dit des choses fort curieuses sur l'Egypte, qu'on retrouvera dans les chapitres dictés à Bertrand. Il trouvait que tout ce qu'il avait vu en Egypte, et principalement tous ces fameux débris tant vantés, ne sauraient néanmoins supporter la comparaison, ni donner l'idée de Paris et des Tuileries. La seule différence de l'Egypte à nous, était, à son avis, que l'Egypte, grâce à la pureté de son ciel et la nature de ses matériaux, laissait subsister des ruines éter-

Digitized by Google

nelles ; tandis que notre température Européenne n'en admettait point chez nous, où tout se trouvait rongé et disparaissait en peu de temps. Des milliers d'années, disait-il, laissaient des vestiges sur les bords du Nil : on n'en trouverait pas après cinquante ans sur les bords de la Seine. Il regrettait fort, du reste, de n'avoir pas fait construire un temple Égyptien à Paris : c'est un monument, disait-il, dont il eût voulu avoir enrichi la capitale, etc. etc.

Ressources dans l'émigration ; anecdotes, etc.—Communications officielles.—Nouvelles offenses.

4.—Sur le midi, je suis entré chez l'Empereur, qui a pris une très-bonne leçon d'Anglais dans Télémaque : il s'est résolu à reprendre ma methode ; il l'apprécie et en éprouve, dit-il, tout le bénéfice. Il me trouvait, observait-il, de grandes dispositions à être un fort bon maître d'école, et je répondais que c'était le fruit de mon expérience. Il m'a fait entrer alors dans beaucoup de détails, sur le temps où je donnais des leçons à Londres, durant mon émigration, et s'en amusait fort. " Mais au fait, " a-t-il dit, vous autres, vous avez dû honorer le " métier, sinon par votre science, du moins par vos " manières." Et je lui ai appris alors qu'un de nos Princes avait donné des leçons de mathématiques dans son émigration. " Et ce seul acte, s'est-il " écrié vivement, en fait un homme ; il atteste " quelque mérite ; assurément, voilà un des plus

Digitized by Google

" grands succès de Mme de Genlis. "Et je lui ai rendu une anecdote singulière, qu'on m'avait racontée à ce sujet.

" Le Prince, disais-je, était en Suisse ; il se " trouvait avoir besoin de cacher soigneusement " son existence, et voulait prendre un nom qui " eût l'air de quelque vérité. Un de nos évêques " du Midi n'imagina rien de mieux que de lui " donner celui d'un jeune Languedocien alors à " Nismes, très-zélé protestant, ce qui convenait, " parce qu'on se trouvait dans un canton protest- " ant, ajoutant qu'il n'y avait nulle apparence " qu'il vînt jamais le démentir. Or, il était arrivé " que le jeune homme avait marché aux armées, " qu'il était devenu aide-de-camp de M. de Mon- " tesquiou, et qu'à peu de temps de-là, il émigra " précisément en Suisse, avec son général. Quelle " ne fut pas sa surprise de se trouver à table " d'hôte, avec quelqu'un qui avait son nom, sa " religion, était de sa ville ! C'était précisément " la scène des deux Sosie ; mais ce qu'il y avait de " plus plaisant, c'est que le nouveau venu avait " aussi changé son nom, et se cachait soigneuse- " ment. On ne trouve de ces incidens que dans " les Romans, et on ne les croit pas possibles. " Peut-être celui-ci a-t-il été un tant soit peu " arrangé ; cependant, je croirais presque pouvoir " affirmer le tenir de la bouche même du vérit- " able Sosie.

" Mais, observait ensuite l'Empereur, ceux de

Digitized by Google

" vous autres émigrés qui vous étiez créé des res-
" sources, en rentrant en France, vous avez dû
" vous trouver dépaysés, ruinés de nouveau ?—
" Oui, sans doute, Sire ; car nous ne retrouvions
" rien, et nous venions d'abandonner le peu que nous
" nous etions fait ; mais nous n'avions pas calculé.
" L'impatience de revoir le sol natal l'avait em-
" porté ; aussi, beaucoup se trouvèrent bientôt dans
" le plus grand dénouement, sans quoi que ce fut au
" monde, bien que de grande connaissance, d'inti-
" mité, de familiarité même avec beaucoup de
" grands personnages du jour, de vos ministres,
" Sire, de vos Conseillers d'État et autres ; cir-
" constance qui suscita une saillie assez plaisante
" à l'un de nos *esprits* : rencontrant, dans le salon
" de la marine, l'un des siens, et tous deux fort em-
" barrassés de leur subsistance ; il s'écria en forme
" de consolation : Mon cher, si nous venons à
" mourir de faim, nous pourrons encore avoir deux
" ou trois ministres à notre enterrement." L'Em-
pereur en a beaucoup ri, et convenait que le mot peignait à merveille la situation du temps et des choses.

Après son Anglais et la conversation qui a suivi, l'Empereur est sorti pour se promener. Nous avons gagné le fond du bois, où la calèche est venue nous joindre.

Au retour de la promenade, le docteur est venu dire à l'Empereur, que le Colonel Reade, qu'il avait consenti de recevoir en lieu et place du

Digitized by Google

Gouverneur, demandait à lui être présenté. Cet officier a remis à l'Empereur une note assez longue. L'Empereur m'a appelé pour en être l'interprète. C'étaient les communications que Sir Hudson Lowe avait vainement essayé, durant trois ou quatre jours, de faire lui-même en personne. C'était une satisfaction qu'il se ménageait vis-à-vis de l'Empereur; car elles étaient exprimées dans les termes les plus offensans. Ce trait est caractéristique; il n'a point besoin de commentaire. On trouvera cette note aux pièces officielles, où j'y reviendrai lorsqu'elle aura amené un résultat*. La dureté des expressions et surtout la menace qui s'y trouvait souvent répétée contre nous, d'être arrachés d'auprès de l'Empereur, nous a occupés désagréablement, et a répandu sur nous tous beaucoup de sombre tout le reste du jour.

L'Empereur lit mon journal et me dicte.—Conférence entre le Grand-Maréchal et le Gouverneur.

5.—J'étais encore couché, lorsque d'assez bon matin j'ai entendu la porte de ma chambre s'ou-

* On a dû voir que je renvoie souvent aux pièces officielles. Si on ne les trouve pas ici, ce n'est pas ma faute. L'Empereur m'avait chargé à Longwood de les garder toutes et de les tenir classées; leur ensemble composait nos petites archives; je comptois y avoir recours au besoin; mais lors de mon enlèvement par Sir Hudson Lowe, et de la saisie de tous mes papiers, je me trouvai séparé de ces pièces, que je n'ai plus le moyen de me procurer aujourd'hui.

Digitized by Google

vrir doucement : elle est si encombrée par mon lit et celui de mon fils, qu'on arrive difficilement à moi. J'ai aperçu un bras entr'ouvrant avec autorité mon rideau : c'était celui du maître. Heureusement je me trouvais entre les mains un ouvrage de géométrie, ce qui l'a édifié, et sauvait, a-t-il dit, ma réputation. Je me suis jeté à bas, et en peu d'instans j'ai eu rejoint l'Empereur, qui seul gagnait le bois. Il a causé fort long-temps des événemens de la veille. Il est rentré pour se mettre au bain, disait-il ; il était fort souffrant ; il avait passé une mauvaise nuit.

A une heure il m'a fait appeler ; il était au salon, il désirait prendre sa leçon d'Anglais. La chaleur était forte, le temps très-lourd. L'Empereur, fort abattu, n'a pu se livrer au travail ; il a sommeillé à diverses reprises, je veillais à côté de lui ; enfin il s'est décidé à prendre le dessus, disait-il, et se levant, a gagné la salle de billard, pour respirer un peu le grand air.

Causant des campagnes d'Italie, il m'a demandé ce que j'avais fait des premiers brouillons, remarquant que tous les chapitres avaient dû être recopiés plusieurs fois. Je lui ai dit que j'avais conservé le tout précieusement. Il m'en a fait apporter tout ce qui demeurait en dehors de deux exemplaires complets, et l'a envoyé brûler au feu de la cuisine.

Je dois avoir dit plus d'une fois que l'Empereur savait que je tenais mon Journal. C'était de-

Digitized by Google

meuré un secret rigoureux pour tout le monde; aussi l'Empereur ne m'en parlait-il jamais qu'à la dérobée, ou quand nous nous trouvions seuls. Il me demandait souvent si je le continuais toujours, et ce que je pouvais y mettre.—" Sire, tout ce que " dit et fait Votre Majesté du matin au soir et " chaque jour.—Vous devez donc avoir là, disait-" il, un furieux rabachage, et beaucoup de choses " inutiles? Mais n'importe, continuez, un jour " nous le verrons ensemble."

Toutes les fois qu'il entrait dans ma chambre, il y apercevait le fidèle Aly, dont la complaisance, dans ses momens perdus, était employée à recopier discrètement ce Journal. D'ordinaire l'Empereur venait alors jeter les yeux sur le travail d'Aly, et après en avoir parcouru deux ou trois lignes, c'est-à-dire après l'avoir reconnu, il s'en éloignait ou parlait d'autre chose, sans jamais avoir touché ce sujet. Cela lui était arrivé précisément encore ce matin, il se l'est rappelé et m'a dit qu'il voulait voir enfin *ce fameux fratras*. Mon fils a été chercher le premier cahier, et la lecture a duré plus de deux heures. Le préambule, qui m'est tout-à-fait personnel, a mérité son attention; il s'en est montré satisfait, l'a relu, et a terminé disant: " C'est bien, très-bien; voilà un " bel héritage pour le petit Emmanuel." Quant au Journal, il en a approuvé la forme et l'ensemble; il a fait quelques corrections de sa propre main, sur ce qui concernait sa famille et son en-

Digitized by Google

fance, et faisant prendre la plume à mon fils, il s'est mis à dicter des détails sur Brienne, le père Patrault, etc.

En finissant il m'a dit vouloir reprendre ce travail désormais; qu'il lui plaisait, et qu'il me promettait, puisque je semblais les aimer, bon nombre d'anecdotes, surtout sur Alexandre et les autres souverains, etc. etc.

Puis il a gagné la calèche où je suis monté seul avec lui; et le journal a fait la conversation de toute la promenade. L'Empereur s'est fort étendu sur ce sujet, l'idée lui en plaisait beaucoup; il m'a dit plusieurs choses à cet egard, concluant que ce pourrait devenir, par les circonstances particulières, un ouvrage unique dans le monde, un trésor sans prix pour son fils, etc. etc.

Au retour de la promenade, nous avons trouvé le Grand-Maréchal: il arrivait de Plantation-House, où il avait été au sujet des communications d'hier. Nous avions attendu avec inquiétude ce qu'il pourrait rapporter. Il nous a appris qu'il ne s'était agi de rien moins, que de voir quatre de nous séparés de l'Empereur. Il était encore un grand nombre d'autres points fort mauvais; mais celui-là les absorbait tous dans notre esprit; enfin le Gouverneur avait conclu à n'éloigner que le Polonais et trois domestiques. Toutefois j'étais celui, à ce que rapportait le Grand-Maréchal, sur lequel l'orage avait grondé: j'étais celui dont le Gouverneur s'était plaint avantage; ce-

Digitized by Google

lui qu'il eût indiqué, s'il ne m'eût cru trop utile à l'Empereur, avait-il dit. Il se plaignait de ce que j'écrivais sans cesse en Europe, déclamant toujours, disait-il, contre le gouvernement, son injustice, les oppressions qu'on exerçait sur nous ici, etc.. Il se plaignait de ce que j'entretenais les étrangers qui venaient à Longwood, de l'Empereur, de manière à les y intéresser; de ce que je cherchais partout à lier des communications au dehors, et il a rappelé Mme Sturmer; de ce que j'avais adressé en Europe, ou essayé d'y faire parvenir diverses pièces, etc. etc. Toutefois, après s'être montré si fort animé contre moi, et quel qu'ait été son motif, il a complètement adouci la chose, par des observations emmiellées tout à fait obligeantes; disant qu'il n'avait pas dû avoir lieu d'attendre tout cela d'une personne de tant d'instruction et d'une si belle réputation, connue aujourd'hui, pouvait-il dire, de toute l'Europe, etc. etc.

Après dîner, l'Empereur s'est amusé à résoudre des problèmes de géométrie et d'algèbre; cela lui rappelait son jeune temps, disait-il, et il nous étonnait fort de l'avoir si peu oublié.

Mon Journal; circonstance particulière.—Empire de l'opinion.—Talma; Crescentini, etc. etc.

6 au 7.—Ces deux jours ont amené une circonstance particulière, qui tient de trop près à la nature de mon recueil, pour que je pense à l'omettre. On vient de lire tout à l'heure que l'Empereur

Digitized by Google

avait été fort content de mon Journal, il y était revenu maintes fois dans le courant du jour, témoignant constamment qu'il avait un vrai plaisir, désormais, à le parcourir et à le rectifier. De mon côté, on doit juger quelle en devait être toute ma joie, et ma satisfaction. Je touchais donc enfin à ce moment tant désiré, et sur lequel je n'avais jamais cessé de compter, où ce que j'avais recueilli à la hâte, et peut-être fautivement, allait recevoir un salutaire redressement, une inestimable sanction. Les points incomplets seraient développés, les lacunes se rempliraient, les obscurités recevraient la lumière. Quel trésor de vérités historiques, de nœuds, de secrets politiques j'allais recevoir! C'était dans ces dispositions, et triomphant, que je me présentai le premier jour à l'heure d'habitude, avec mon Journal; mais l'Empereur se mit à dicter sur tout autre sujet, et force fut de se plier au contre-temps. Le lendemain même chose. Cette fois je voulus rappeler à l'Empereur mon Journal; mais il ne m'entendit pas; et je compris. Je connaissais désormais Napoléon si bien! il avait au dernier degré l'art de ne pas entendre, il l'employait souvent et toujours avec intention. C'en fut donc assez pour moi, je n'y revins plus. Toutefois son motif m'occupa d'abord beaucoup, et je finis par en trouver plusieurs que le lecteur supposera peut-être aussi. Et puis, c'est qu'à peu de jours de-là, je fus arraché d'auprès de lui, car mon heure approchait,

Digitized by Google

sans que rien, néanmoins, me fît pressentir le moindrement du monde ce sinistre événement.

Je viens d'appuyer sur cette circonstance, avec une scrupuleuse exactitude, comme un nouveau garant de ma bonne foi, et afin d'assigner la nature précise de mon Journal. Le fond des idées, les grandes surtout, ne sauraient être douteuses; mais quant aux détails, que d'erreurs involontaires peuvent s'être glissées dans une rédaction rapide, qui n'a pas été redressée par le seul qui pouvait le faire.

L'Empereur, durant sa toilette, et en attendant le Grand-Maréchal pour retravailler encore, s'est mis à causer d'objets divers.

La conversation l'a conduit à parler de l'empire de l'opinion, sur lequel il revient souvent. Il peignait le mystérieux de sa marche, l'incertitude, le caprice de ses décisions. De-là il est passé à notre délicatesse nationale, exquise, disait-il, en fait de bienséance; à la susceptibilité louable de nos mœurs; à la grâce, à la légèreté qu'elles requéraient dans le pouvoir; si celui-ci est tenté d'oser les manier.

" Dans mon système, observait-il, de mêler tous " les genres de mérite, et de rendre une seule et " même récompense universelle, j'eus la pensée de " donner la croix de la légion d'honneur à Talma; " toutefois je m'arrêtai devant le caprice de nos " mœurs, le ridicule de nos préjugés, et je voulus " au préalable faire un essai perdu et sans consé-

Digitized by Google

" quence: je donnai la couronne de fer à Cres-
" centini. La décoration était étrangère, l'individu
" aussi, l'acte devait être moins aperçu, et ne pou-
" vait compromettre l'autorité, tout au plus lui
" attirer quelques mauvaises plaisanteries. Eh
" bien, résumait l'Empereur, voyez pourtant quel
" est l'empire de l'opinion et sa nature; je distri-
" buais des sceptres à mon gré, l'on s'empressait
" de venir se courber devant eux, et je n'aurais
" pas eu le pouvoir de donner avec succès un sim-
" ple ruban; car je crois que mon essai tourna
" fort mal?—Oui, Sire, a répondu quelqu'un, tres-
" mal. Il fit grand bruit dans tout Paris; il em-
" porta l'anathême de tous les salons; la malveil-
" lance s'en donna à cœur joie et fit des merveilles.
" Cependant, dans une des belles soirées du fau-
" bourg Saint-Germain, l'indignation qu'elle avait
" créée se trouva noyée tout à coup par un bon
" mot. C'était une abomination, disait un beau
" parleur, une horreur, une véritable profanation.
" Et quel avait pu être le titre d'un Crescentini,
" s'écriait-il? Sur quoi la belle Mme G. . . . . se
" levant majestueusement de son siége, lui répliqua
" du geste et du ton le plus théâtral, *et sa blessure*
" donc, Monsieur, pourquoi la comptez-vous? Ce
" fut alors un tel brouhaha de joie, d'applaudisse-
" ment, que la pauvre Mme G. . . . . se trouva
" fort embarrassée de son succès."

L'Empereur, qui entendait cette anecdote pour

Digitized by Google

la première fois, en a beaucoup ri, il y est revenu souvent depuis, et l'a parfois racontée à son tour.

A dîner, l'Empereur nous disait qu'il avait travaillé douze heures; et nous observions que sa journée n'était point encore finie; cependant il avait l'air souffrant et se montrait très-fatigué.

Combat d'Ulysse et d'Irus.—Noverraz serait notre Roi, etc.

8.—En entrant aujourd'hui chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé à lire les journaux des Débats dernièrement arrivés. A trois heures il a fait sa toilette. Son premier valet de chambre se trouvait malade; et il a répété plusieurs fois à ce sujet, durant sa toilette, qu'il s'en apercevait bien, que ceux qui le remplaçaient n'avaient ni son habitude, ni son adresse.

Le temps était supportable, nous avons marché vers le fond du bois, où la calèche devait venir nous prendre.

Je me trouvais une somme disponible à Londres, je l'y avais apportée dans ma course de 1814. Les terribles souvenirs de mon émigration, et les chances nouvelles m'avaient inspiré cette prudence; j'en recueillais le fruit. J'étais, par cette circonstance, celui de nous tous à Ste-Hélène qui se trouvait le plus à son aise; et ce qui me rendait cette somme un vrai trésor, c'était le bonheur de pouvoir la déposer aux pieds de l'Empereur. Je la lui avais offerte déjà plusieurs fois. Je lui en réitérai encore l'offre en ce moment, en lui retraçant les

Digitized by Google

derniers outrages que le gouvernement venait de renouveler. Mme de Montholon, qui venait après nous, nous a rejoints précisément en cet instant. Elle observait à l'Empereur, qu'il marchait si vite qu'elle avait craint de le perdre ; mais que mes gesticulations lui avaient servi de point de vue, et qu'elle s'embarrassait fort d'en deviner la cause. " Madame, lui a dit l'Empereur, avec une grâce " charmante, il s'agitait pour me faire accepter ses " générosités. Il s'offrait de nous faire vivre."

Nous sommes rentrés presqu'aussitôt ; il faisait très-humide, et l'Empereur se plaignait de ses dents. Depuis quelque temps ce sont des fluxions presque continuelles. Après le dîner, il a repris l'Odyssée, nous en étions au combat d'Irus contre Ulysse, sur le seuil de son propre palais ; tous deux en mendians.

L'Empereur désapprouvait fort cet épisode ; il le trouvait misérable, sale, inconvenant, indigne d'un Roi. " Et puis, ajoutait-il, après avoir épuisé " tout ce que j'y trouve de mauvais, je devine ce " qui m'affecte encore ; je me mets à sa place, c'est " la crainte d'être rossé par un misérable ; il n'est " pas donné à tout Prince, à tout général, d'avoir " les épaules de ses gardes ou des grenadiers ; n'est " pas porte-faix qui veut. Le bon Homère remé- " die à tout cela en faisant ses héros autant de " colosse ; mais ils n'en est pas ainsi parmi nous. " Où en serions-nous, nous autres tous, a-t-il dit " en parcourant de l'œil chacun de nous, si l'on en

Digitized by Google

" était encore au bon temps où la force du bras " était le véritable sceptre. Voilà Noverraz (son " valet de chambre), qui nous sert, il serait notre " Roi à tous. Il faut donc convenir, a-t-il con- " tinué, que la civilisation fait tout pour l'ame et " la favorise entièrement aux dépens du corps."

Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur.—Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche.—Nouvelles vexations.—Nouveaux outrages.—Paroles sur Lord Bathurst.—Nouvelles restrictions.—Observations dictées par Napoléon.

9.—Nous marchions pour gagner la calèche. Chemin faisant on nous apprit que le Gouverneur venait de mettre le Polonais aux arrêts. C'est un essai, c'est un avertissement sans doute qu'il veut nous donner. La terreur est le moyen qu'il semble vouloir employer depuis l'arrivée des dernières instructions. Il s'y montre habile; nous verrons jusque'à quel point il ira.

En entrant chez l'Empereur avant dîner, je l'ai trouvé triste, préoccupé, sombre. La conversation l'a conduit à mentionner l'Autriche; il s'est étendu sur ses torts envers lui, sur les grandes fautes de sa politique, etc. Il a peint la faiblesse du souverain, qui n'a montré d'énergie, disait-il, que pour se perdre en morale aux yeux des peuples.

Il s'est arrêté sur la vénalité, la dépravation, l'immoralité de ceux qui ont conseillé et accompli. De-là il est passé à l'aveuglement de la politique

Digitized by Google

de l'Autriche ; il a peint sa position fausse et dangereuse. " Elle se trouvait, disait-il, dans un " péril des plus imminens, se laissant complaisam- " ment embrasser en front par un colosse, quand " elle n'avait pas à reculer d'un pas ; car sur ses " derrières et sur son flanc elle n'avait que des " abîmes, etc. etc."

De-là, l'Empereur est arrivé naturellement à parler de son fils. " Quelle éducation lui donnera- " t-on, disait-il ? De quels principes nourrira-t-on " son enfance ? Et s'il allait avoir la tête faible ! " S'il allait tenir des ·····! Si on allait lui " inspirer l'horreur de son père ! Cette idée fait " frémir ! observait-il douloureusement. Et pour- " tant quel pourrait-être le contre-poison à tout cela ? " Il ne saurait y avoir desormais d'intermédiaire sûr, " de tradition fidèle entre lui et moi ? Tout au " plus un jour mes mémoires et peut-être aussi " votre journal. Mais encore pour surmonter les " instructions de l'enfance, pour vaincre les vices " de l'entourage, faut-il déjà une certaine capacité, " une certaine force de tête, un jugement tran- " chant, décisif, et tout cela est-il donc si com- " mun ! ·····." Et il avait l'air profondément affecté. " Mais parlons plutôt d'autre chose, " a-t-il prononcé fortement." Et il n'a parlé de rien.

Nous nous sommes mis au travail. Après quelques heures, le Grand-Maréchal m'a remplacé.

En sortant de chez l'Empereur, il m'a fait

Digitized by Google

appeler de sa part, pour traduire un gros paquet du Gouverneur. Mes yeux, qui se perdent tout à fait, m'ont forcé d'aller employer ceux de M. Montholon.

En voici le contenu : 1° Une partie des nouvelles restrictions qu'on nous impose, dans lesquelles l'Empereur est traité d'une manière qu'on pourrait appeler curieuse, dans l'excès de l'indécence et de l'outrage ; allant jusqu'à lui prescrire la nature et l'étendue des paroles qu'on lui permet. Le croira-t-on jamais ! . . . . . Les pièces feront foi. (Voyez quelques lignes plus loin à la fin du jour.)

2° La forme de la déclaration qu'on présente à notre signature. Le tout respire, du reste, les vexations les plus arbitraires et les plus inutiles, assaisonnées de tout ce que peut dicter la vengeance armée du pouvoir.

3° Enfin une lettre du Gouverneur au Grand-Maréchal, calquée sur la note présentée par le Colonel Reade, dont je fis lecture à l'Empereur, et que le colonel ne voulut pas laisser ; j'en ai fait mention plus haut. Toutefois, certains points très-essentiels étaient ici très-habilement supprimés ou modifiés ; l'Empereur a souvent remarqué que c'était là un des talens spéciaux du Gouverneur. Je vais consigner ici ce qui m'en était resté. Bien que le résultat d'une simple lecture, et traduite à mesure à l'Empereur, j'oserais néanmoins en garantir l'exactitude. . . . . .

Digitized by Google

" Les Français qui désireraient demeurer auprès du général Bonaparte, étaient astreints à signer la formule littérale qui leur serait présentée, et par laquelle ils se soumettaient à toutes les restrictions que l'on imposerait au général. Cette obligation devait être regardée comme perpétuelle. Ceux qui s'y refuseraient seraient envoyés au Cap de Bonne Espérance ; la suite du général devait être réduite de quatre personnes. Ceux qui demeureraient, seraient comme s'ils étaient nés Anglais, assujétis aux lois faites pour garantir la réclusion du Général Bonaparte, c'est-à-dire la peine de mort en cas qu'on se prêtât à son évasion. Chacun des Français qui se permettrait des injures, des réflexions, ou une mauvaise conduite envers le Gouverneur ou le gouvernement, serait sur-le-champ expédié au Cap de Bonne-Espérance ; d'où il ne lui serait fourni aucun moyen de retourner en Europe ; le tout, dans ce cas, devant être à ses frais."

Pendant le dîner et la plus grande partie du soir, ces pièces ont été le sujet de la conversation. L'article de la lettre du Gouverneur, transmettant les instructions des ministres, et portant que ceux de nous qui manqueraient d'égards pour le Gouverneur, ou se montreraient autrement répréhensibles, séraient envoyés au Cap et de là en Europe; et que dans ce cas, on y insistait fortement, ce serait à nos frais, nous a fort réjouis. Comme nous nous égayions beaucoup sur cette tournure,

Digitized by Google

l'Empereur a dit : " Je conçois que ce genre de " menace vous étonne et vous paraisse ridicule ; " mais il est des plus simples pour Lord Bathurst, " et je suis sûr qu'il n'imagine pas de plus ter- " rible punition au monde. Voilà les mœurs de la " boutique !"

L'Empereur a fini la soirée en nous lisant Adelaïde Duguesclin. Il y a une belle tirade sur les Bourbons ; l'Empereur, après l'avoir lue, a dit : " Ne s'était-on pas avisé, au temps de ma puis- " sance, de la supprimer au théâtre, craignant " qu'elle ne me blessât. Le hasard me le fit savoir, " et j'ordonnai de la rétablir. C'était ainsi qu'il en " était d'une foule de choses. On a mis souvent " bien de la gaucherie à vouloir me servir ou " m'être agréable."

N. B. Nous transcrivons ici les restrictions mentionnées quelques lignes plus haut. Elles sont curieuses de leur nature, et serviront plus que beaucoup de raisonnemens à donner une idée juste de notre situation : mais ce qui achève de donner du prix à cette pièce, c'est que les observations qui accompagnent chaque article sont de l'Empereur lui-même.

RESTRICTIONS faites par Sir Hudson Lowe, et communiquées à Longwood, le 19 Octobre 1816 ; mais qu'il avait déjà mises à exécution par différens ordres secrets, depuis le mois d'Août précédent, et qu'il ne communiqua jamais aux officiers

Digitized by Google

Anglais de service, honteux sans doute de leur contenu.

TEXTE DES RESTRICTIONS. "1° Longwood avec "la route par Hutsgate, le long de la montagne "jusqu'au poste des Signaux, près d'*Alarm-House*, "sera établie comme limite."

OBSERVATION. Le prédécesseur de Sir Hudson Lowe avait étendu la ligne des limites sur les sommets des montagnes; mais s'étant aperçu, une quinzaine de jours après, qu'en déplaçant un peu le poste des soldats, il comprendrait dans les limites la maison et le jardin du Secrétaire-général Brook, il se hâta de faire ce changement.

A environ quatre-vingts toises de la route est le jardin de Corbett, où sont huit ou dix chênes qui donnent quelque ombrage; on y trouve une fontaine et quelque fraîcheur. Par les nouvelles restrictions, en ne permettant plus que la grande route, on a substitué une simple ligne à une surface, et on a exclu des limites la maison du secrétaire, et le jardin Corbett.

"2° Des sentinelles marqueront les limites que "personne ne pourra traverser pour approcher de "la maison de Longwood, ou de son jardin, sans "la permission du Gouverneur."

OBSERVATION. D'après les premiers réglemens auxquels était soumis notre établissement dans cette île, et que le Gouvernement Anglais a approuvés, voici comment on venait à Longwood. Le Gouverneur, l'Amiral, le Colonel commandant

Digitized by Google

le regiment et le camp, les deux membres du conseil de la compagnie des Indes et le secrétaire-général, qui étaient les principales autorités de l'île, pouvaient traverser la ligne des sentinelles, sans aucune passe ou permission de qui que ce soit. Les habitans devaient avoir une permission du Gouverneur; les marins, de leur amiral; les soldats, de leur colonel; et enfin, les habitans, les marins, les officiers, pouvaient tous venir avec une permission du Comte Bertrand, lorsque l'Empereur les faisait demander. Cet arrangement, qui subsista huit mois, n'eut aucun inconvénient; par le réglement actuel, qui est en force depuis le mois d'Août, mais qui n'a été communiqué que par cet article, nous sommes gardés au secret, sans que nous ayions aucun commerce avec les habitans: ces derniers, les officiers et les marins répugnent également à l'idée d'avoir à aller demander au Gouverneur la permission de se rendre à Longwood, et d'avoir à subir un interrogatoire sur le motif qui les y fait aller. Les étrangers, soit officiers, soit fonctionnaires, venant des Indes qui touchaient cette île, et qui désiraient voir l'Empereur, se présentaient ordinairemeut chez le Comte Bertrand, qui leur disait le jour et l'heure où ils seraient reçus. Durant leur séjour dans l'île, ils étaient regardés comme citoyens, et, avec des permissions du Comte Bertrand, ils pouvaient, lorsque cela leur plaisait, venir visiter Longwood; et encore une fois, cet arrangement subsista huit mois

Digitized by Google

sans qu'il en résultât aucun inconvénient. S'il arrivait quelques étrangers qui attiraient les soupçons du Gouverneur, il pouvait aussitôt défendre leur débarquement ou les empêcher de passer le premier poste. Enfin le Gouverneur, par le rapport des sentinelles, savait tous les jours le nom des personnes qui étaient venues à Longwood; mais lorsque tout cela fut changé dans le mois d'Août, le Gouverneur essaya de nous imposer l'obligation de recevoir les étrangers auxquels il voulait être agréable, de les recevoir le jour qu'il lui plairait. C'était le comble de l'outrage!!! L'Empereur fut obligé de déclarer qu'il ne verrait plus personne, et il termina ainsi toutes ces insultes.

"8° La route à la gauche de Hut's-gate qui re-
"tourne par Woodridge à Longwood, n'ayant
"jamais été fréquentée par le Général Bonaparte,
"depuis l'arrivée du Governeur, le poste qui l'ob-
"servait sera en grande partie retiré. Cependant,
"toutes les fois qu'il voudrait aller à cheval dans
"cette direction, en prévenant l'officier à temps,
"il n'éprouvera aucun obstacle."

Observation. Dans la première observation on a prouvé que les limites avaient été réduites de ce côté; ici elles sont bien plus réduites encore. C'est une étrange manière de raisonner que de prendre cette décision, sous le prétexte que la vallée n'a pas été fréquentée pendant six mois. Il est vrai que depuis plusieurs mois, Napoléon, tourmenté par les vexations du commandant, n'est

Digitized by Google

point sorti. De plus, une partie de la vallée n'est point praticable en temps de pluie; dans l'autre partie on a formé un camp. Cependant Lord Bathurst dit dans son discours au parlement, "Que cette route n'avait été défendue que lors-"qu'on s'aperçut qu'il (le Général Bonaparte) "avait abusé de la confiance qu'on avait en lui "pour essayer de corrompre les habitans." Mais ici il est en contradiction avec Sir Hudson Lowe L'offre que l'on fait de se promener dans cette vallée lorsqu'on le désirerait est évidemment illusoire; les détails ordonnés pour l'exécution la rendent impossible. Cette offre n'a pu être et n'a pas été accomplie. En perdant cette promenade, il est devenu impossible d'aller dans le jardin de Miss Mason, où se trouvent quelques grands arbres qui donnent de l'ombre. De sorte qu'il n'y a plus un point dans les limites où les détenus peuvent se promener, où ils puissent trouver un peu d'ombre et une fontaine. Dans le reste de l'enceinte on a placé des sentinelles. Sous prétexte de mal entendu dans les ordres ou autrement, toute personne peut être arrêtée, et cela est arrivé plusieurs fois aux officiers Français.

"4° S'il (le Général Bonaparte) voulait pro-"longer sa promenade dans quelqu'autre direction, "un officier de l'état-major du Gouverneur (s'il "en est informé à temps), sera prêt à l'accom-"pagner. Si le temps manquait, l'officier de ser-"vice à Longwood le remplacerait."

Digitized by Google

" L'officier qui le surveille a ordre de ne point " l'approcher, à moins qu'il ne soit demandé, et " de ne jamais surveiller sa promenade, excepté " pour ce que lui commande son service, c'est-à- " dire de veiller à tout ce qui pourrait dans ces " promenades s'écarter des règles établies, et de " l'avertir respectueusement."

Observation. Ceci est inutile, l'Empereur ne sortira pas, tant qu'il verra le désir de le soumettre à une inspection directe et publique. En outre, les officiers de l'état-major ont ordre de faire un rapport de tout ce que les Français peuvent avoir dit en conversation avec eux. Ceci fournit des occasions à la calomnie. Plusieurs officiers ont refusé de jouer ce rôle honteux, et ont déclaré qu'ils n'étaient point des espions, pour répéter les conversations qu'on pouvait avoir avec eux, dans l'intimité d'une promenade.

" 5° Les réglemens, déjà en force, pour empê- " cher les communications avec qui que ce soit, " sans la permission du Gouverneur, doivent être " strictement exécutés. En conséquence, il est " requis du Général Bonaparte, qu'il s'abstienne " d'entrer dans aucune maison, ou d'engager au- " cune conversation avec les personnes qu'il pour- " rait rencontrer (excepté ce que demandent les " salutations et les politesses ordinaires, qu'il " aurait à rendre); à moins que ce ne soit en " présence d'un officier Anglais."

Observation. Jusqu'ici cet excès d'outrage

Digitized by Google

avait été éludé. L'Empereur ne reconnaît, ni dans le Gouverneur, ni dans ses agens, le droit de lui rien imposer; mais quel est l'objet de cet article? D'insulter le caractère des détenus et de les avilir!!! de chercher à faire naître des querelles avec les sentinelles. L'enceinte est moralement annullée, puisqu'on ne peut parler à personne, ni entrer dans aucune maison. Ceci est si extraordinaire, qu'on est obligé de croire, ce que plusieurs personnes soupçonnaient déjà, que Sir Hudson Lowe est quelquefois sujet à des *vertiges*.

" 6° Les personnes qui, avec le consentement du " Général Bonaparte, peuvent toujours recevoir " du Gouverneur des permissions pour le visiter, " ne peuvent, malgré ces permissions, communi- " quer avec aucune autre personne de sa suite, à " moins que ce ne soit spécialement exprimé dans " ces permissions."

Observation. Ceci est également inutile, personne n'a été reçu depuis que le commandant actuel a renversé ce qu'avait établi son prédécesseur; cependant il résulte de cette restriction, que si Napoléon devait recevoir un étranger, comme aucun de ses officiers ne pourrait être présent, ni aucun de ses domestiques faire son service, il serait obligé d'ouvrir lui-même les portes; et que, comme il n'entend pas l'Anglais, si la personne admise ne parlait pas Français, il s'en suivrait que la conversation demeurerait muette, et l'entrevue réduite à une pure exhibition.

Digitized by Google

" 7o Au coucher du soleil, l'enceinte du jardin, " autour de Longwood, sera regardée comme étant " les limites ; à cette heure, des sentinelles seront " placées à l'entour ; mais de manière à ne pas " incommoder le Général Bonaparte, en observant " sa personne, s'il voulait continuer sa promenade " dans le jardin, après cette époque. Les senti- " nelles seront portées, pendant la nuit, à toucher " la maison, comme cela se pratiquait auparavant; " et l'admission sera interdite, jusqu'a ce que les " sentinelles soient retirées le lendemain matin, de " la maison et du jardin."

Observation. Pendant les grandes chaleurs, le seul moment où l'on puisse se promener est le coucher du soleil. Pour ne point se rencontrer avec les sentinelles, il faudra rentrer dans la maison, quoi qu'il fasse encore plein jour, et pourtant il aura été impossible de sortir tout le temps qu'il aura fait du soleil, cet endroit étant privé d'ombre, d'eau, de verdure ou de fraîcheur. Selon cette nouvelle restriction, on ne peut sortir le soir; l'Empereur ne peut prendre aucun exercice a cheval. Il est dans une petite maison tout à fait insuffisante, mal construite et malsaine ; il y manque même de l'eau ; on ne perd aucune occasion de lui faire éprouver un manque d'égards. Sa constitution quoique robuste, en est extrêmement attaquée.

" 8o Toute lettre pour Longwood sera mise par " le gouvernement sous une enveloppe cachetée

Digitized by Google

" et envoyée à l'officier de service, pour être dé-
" livrée, cachetée, à l'officier de la suite du Gé-
" néral Bonaparte, auquel elle est adressée, lequel,
" par ce moyen, sera assuré que personne, autre le
" Gouverneur, n'en connaît le contenu.

" De la même manière, toute lettre des per-
" sonnes de Longwood doit être délivrée à l'offi-
" cier de service, mise sous une seconde enveloppe
" cachetée, et adressée au Gouverneur, ce qui
" assurera que personne, autre que lui, n'en con-
" naîtra le contenu.

" Aucune lettre ne doit être écrite ou envoyée,
" aucune communication de quelque espèce qu'elle
" soit, ne doit être faite, excepté en la manière
" sus-mentionnée. On ne peut avoir aucune cor-
" respondance dans l'île, excepté pour les commu-
" nications qui sont indispensables à faire au pour-
" voyeur. Les notes qui les contiendraient doi-
" vent être données ouvertes à l'officier de garde,
" qui sera chargé de les faire parvenir.

" Les restrictions sus-mentionnées, commen-
" ceront à s'observer le 10 du courant. Sainte-
" Hélène, 9 Octobre 1816. H. Lowe."

Observation. Ceci ne regarde pas l'Empereur, qui n'écrit, ni ne reçoit pas de lettres ; en conséquence on ne demande qu'une explication. Regarderait-on, comme un délit, ce que ses officiers pourraient écrire dans des lettres confidentielles à leurs connaissances ? Ou, lorsque ceux qui doivent lire ces lettres se seront convaincus que leur

Digitized by Google

contenu ne renferme rien de contraire à la sûreté de l'état ou à sa politique, oublieraient-ils le contenu de ces lettres, de manière à ce qu'elles ne soient jamais le sujet de conversations ou d'abus!!!

S'il n'en était ainsi, toute correspondance doit être considérée comme défendue. La saisie commise sur la personne du comte Las Cases, justifie amplement cette observation.

Le but de cet article, comme l'a prouvé l'inquisition exercée dans toute l'île, est que les papiers nouvelles n'informent pas l'Europe de la conduite criminelle que l'on suit ici. On se donnera bien de la peine pour obtenir ce résultat. Il eût été bien plus simple de se conduire de manière à n'avoir rien à cacher. On alla bien plus loin dans une lettre datée du 1er Juillet 1816, adressée au Comte Bertrand. On défendit même des communications verbales avec les habitans. C'est le délire de la passion et de la haine, ou plutôt une preuve manifeste de folie. Ce réglement est un léger exemple de toutes les vexations qui font l'occupation journalière du Gouverneur actuel. Que Lord Bathurst dise maintenant que Sir H. Lowe n'a fait aucune restriction; que la correspondance du ministère a été entièrement à l'avantage des personnes détenues, que le seul objet a été la sûreté de la détention. En proie à un traitement aussi absurde et aussi ignoble, l'Empereur n'est point sorti depuis plusieurs mois. Tous les gens de l'art peuvent prédire qu'il succombera à

Digitized by Google

ce genre de vie. C'est une manière de l'assassiner aussi certaine et plus barbare que le fer et le poison. *(Quelle horrible prophétie !)*

Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions.— Anecdotes de Campo-Formio ; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke.—Le Comte d'Antraigues.

10.—Nous étions convenus de nous réunir tous ce matin chez le Grand-Maréchal pour conférer sur ce que le Gouverneur venait de nous transmettre, afin d'adopter un parti uniforme. Je me suis trouvé incommodé, je n'ai pu m'y rendre. Je lui ai écrit mon opinion ; je lui ai mandé que, dans une situation aussi délicate, j'avais beau faire, je ne pouvais arriver à aucune conclusion positive ; je trouvais toujours 0 = 0.

En effet, le point était des plus difficiles et des plus graves. Il s'agissait de se soumettre à des restrictions nouvelles, de se mettre sous la dépendance du Gouverneur, qui en abusait d'une manière indigne, qui s'exprimait vis-à-vis de l'Empereur avec les formes les plus indécentes, et qui annonçait que ce pouvait et devait croître encore ; ou l'on était immédiatement arraché d'auprès de l'Empereur, renvoyé au Cap, et de là en Europe.

D'un autre côté, l'Empereur, indigné des vexations dont on nous accablait à cause de lui, ne voulait pas que nous nous y soumissions davantage. Il exigeait que nous le quittassions plutôt tous, que nous retournassions tous en Europe, témoigner que nous l'avions vu ensevelir tout vivant.

Digitized by Google

Mais était-il en notre pouvoir de supporter une pareille idée ? La mort nous eût paru préférable à nous séparer de celui que nous servions, que nous admirions, que nous aimions, auquel nous nous attachions chaque jour davantage, et par ses qualités personnelles, et par les maux que l'injustice et la haine accumulaient sur sa tête ? Voilà quel était le véritable état de la question. Nous étions déchirés, et ne savions à quoi nous résoudre. Je terminais ma lettre en disant que si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le Gouverneur me présenterait ; que si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le Gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail : il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien ; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir ; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres pour le portrait et le caractère du premier négociateur Autrichien, M. de Cobentzel, que Napoléon surnomma dans le temps *l'ours du nord*, à cause du grand

Digitized by Google

rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

" M. de Cobentzel était en ce moment," disait l'Empereur, " l'homme de la monarchie Autri-" chienne, l'ame de ses projets, le directeur de sa " diplomatie. Il avait occupé les premières am-" bassades de l'Europe, et s'était trouvé long-temps " auprès de Catherine, dont il avait capté la bien-" veillance particulière. Fier de son rang et de " son importance, il ne doutait pas que la dignité " de ses manières et son habitude des cours ne " dussent écraser facilement un général sorti des " camps révolutionnaires ; aussi aborda-t-il le gé-" néral Français," observait Napoléon, "avec une " certaine légèreté ; mais il suffit de l'attidude et " des premières paroles de celui-ci pour le re-" mettre aussitôt à sa place, dont, au demeurant, " il ne chercha jamais plus à sortir."

Les conférences languirent d'abord beaucoup. M. de Cobentzel, suivant la coutume du cabinet Autrichien, se montra fort habile à traîner les choses en longueur. Cependant le général Français résolut d'en finir. La conférence qu'il s'était dit devoir être la dernière, fut des plus vives ; il en arriva à mettre le marché à la main ; il fut refusé. Se levant alors dans une espèce de fureur, il s'écria très-énergiquement : " Vous voulez la " guerre ? eh ! bien, vous l'aurez," et saisissant un magnifique cabaret de porcelaine, que M. de Cobentzel répétait chaque jour avec complaisance lui

Digitized by Google

avoir été donné par la grande Catherine, il le jeta de toutes ses forces sur le plancher où il vola en mille éclats. " Voyez, s'écria-t-il encore, eh! bien, " telle sera votre monarchie Autrichienne avant " trois mois, je vous le promets;" et il s'élança précipitamment hors de la salle. M. de Cobentzel demeura pétrifié, disait l'Empereur; mais M. de Gallo, son second, et beaucoup plus conciliant, accompagna le général Français jusqu'à sa voiture, essayant de le retenir; " Me tirant force coups de cha- " peau," disait l'Empereur, " et dans une attitude " si piteuse, qu'en dépit de ma colère ostensible, " je ne pouvais m'empêcher d'en rire intérieure- " ment beaucoup."

M. de Gallo était l'ambassadeur de Naples à Vienne; il y avait conduit la Princesse de Naples, seconde femme de l'Empereur François, dont il possédait toute la confiance et qu'il gouvernait absolument; elle, à son tour, gouvernait son mari, de sorte que M. de Gallo jouissait d'un fort grand crédit à la cour de Vienne. Aussi quand l'armée d'Italie, marchant sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général Français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon, bien au fait de toutes les circonstances, se promit bien d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé

Digitized by Google

de decliner son nom, lui répondit qu'il était le Marquis de Gallo, chargé de la part de l'Empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. "Mais, " dit Napoléon, votre nom n'est point Allemand? " —Il est vrai, répondit M. de Gallo, je suis am- " bassadeur de Naples.—Et depuis quand, répliqua " sèchement le général Français, ai-je à traiter " avec Naples? Nous sommes en paix. L'Empe- " reur d'Autriche n'a-t-il donc plus chez lui aucun " des négociateurs de la Vieille Roche? Toute " la vieille aristocratie de Vienne est elle éteinte?" M. de Gallo épouvanté que de pareilles observations arrivassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon radouci lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre et Meuse; il en tira tout ce qu'il voulut, et quand il fallut se séparer M. de Gallo lui demanda, en attitude de suppliant, s'il pouvait espérer d'être accepté pour négociateur, et s'il devait aller chercher des pleins pouvoirs à Vienne. Napoléon n'avait garde de le refuser; il venait de prendre un avantage qu'il ne perdit jamais. M. de Gallo, devenu plus tard, par la suite des événemens que tout le monde connaît, ambassadeur de Naples auprès du Premier consul, et même celui de Joseph auprès de l'Empereur Napoléon, lui parlait quelquefois de cette scène, lui avouant naïvement que de sa vie personne ne l'avait autant effrayé.

Digitized by Google

Clarke était le second négociateur Français, comme M. de Gallo était celui de l'Autriche.

" Clarke," disait l'Empereur, "avait été envoyé " en Italie par le Directoire, qui commençait à me " croire dangereux : il l'avait chargé d'une mis- " sion apparente et publique ; mais il avait l'ordre " secret de m'observer, de s'assurer même si, au " besoin, il y aurait possibilité de me faire arrêter ; " et comme il y aurait eu peu de sûreté à s'adres- " ser aux officiers de mon armée à cet égard, les " premières informations se prirent auprès du Di- " rectoire cisalpin, qui répondit qu'on devait s'éviter " toute peine sur ce point, et n'y plus songer.

" Dès que je fus informé des véritables instruc- " tions de Clarke, j'abordai franchement le sujet " avec lui : il m'importait peu qu'on rendît des " comptes, disais je. Il ne tarda pas à s'en con- " vaincre. Sa mission en Autriche, repoussée par " cette puissance, je lui offris de le faire travailler, " et il me resta ; depuis, je n'ai cessé d'en prendre " soin, suivant ma coutume, bien qu'au fond nous " n'eussions peut-être pas une grande sympathie, " et je l'aurais indubitablement repris lors de mon " retour, si je l'eusse retrouvé dans les rangs avec " les autres : on sait que je me défaisais difficile- " ment de ceux avec qui j'avais commencé ; " quand on s'était une fois embarqué avec moi, je " ne savais pas ce que c'était que de jeter quel- " qu'un à la mer ; il me fallait y être forcé. Son " premier talent était d'être grand travailleur."

Digitized by Google

Après Brumaire, Clarke se trouva naturellement près du premier Consul, comme aide-de-camp ou autrement. Il y avait alors moins d'étiquette au palais, les attributions étaient moins distinctes, on y vivait beaucoup plus en famille. L'entourage du Consul formait une table commune : Clarke y eut quelques querelles ; il était très-susceptible, fort pointilleux. Quelque chose en ayant rejailli jusque sur le premier Consul même, celui-ci le nomma à l'ambassade de Florence auprès de la reine d'Etrurie. Le poste etait charmant en lui-même ; mais c'était une disgrâce ; Clarke sollicita long-temps et de toute manière pour être rappelé. Cet heureux moment arriva ; mais son épreuve n'était pas finie. Le premier Consul lui parlait peu, le faisait courir aux Tuileries, à Saint-Cloud, au camp de Boulogne, ne s'expliquait point, ne lui accordait rien. Clarke, au désespoir, confiait à quelqu'un qu'il ne lui restait plus qu'à aller se jeter dans la Seine, ne pouvant supporter plus long-temps l'apparence du mépris et le dénuement de sa situation. Il en était là, quand tout-à-coup il lui arriva, et au même instant, de se trouver nommé secrétaire du cabinet topographique, conseiller-d'état, et autres choses encore, lui composant un traitement peut-être de 60 à 80 mille francs. C'était là le faire de Napoléon ; il est connu que son premier bienfait en amenait immédiatement presque toujours beaucoup d'autres. Dans ces cas, il ne donnait pas, il accablait ; mais encore fallait-il savoir profiter

Digitized by Google

de cet instant; il pouvait être sans bornes, ou s'évanouir sans retour.

J'avais beaucoup connu le Général Clarke, à titre d'ancien camarade de l'école militaire. Dans le temps, il m'a raconté que quelques jours avant la bataille d'Iéna, l'Empereur, sous la dictée duquel il venait d'écrire une foule d'ordres et d'instructions, s'était mis à causer familièrement, tout en marchant dans sa chambre, et qu'il avait dit: " Dans trois ou quatre jours nous donnerons une " bataille que je gagnerai: elle me portera au " moins à l'Elbe, et peut-être à la Vistule. Là, " je donnerai une seconde bataille, que je gagnerai " de même. Alors...., alors....., dit-il, d'un air " méditatif, et la main sur le front.... Mais c'est " assez, ne faisons point de Romans.... Clarke, " dans un mois vous serez Gouverneur de Berlin, " et l'Histoire vous citera comme ayant été dans " la même année, et dans deux guerres différentes, " Gouverneur de Vienne et de Berlin, c'est-à-dire, " des monarchies d'Autriche et de Prusse. Et à " propos de cela, ajouta-t-il, en riant, que vous a " donné François, pour avoir gouverné sa capitale? " —Sire, rien du tout.—Comment, rien du tout? " c'est bien fort! Eh bien, c'est donc à moi à " payer sa dette. Et il lui donna une assez forte " somme pour acheter, autant que je puis me le " rappeler, un hôtel à Paris, ou une maison de " campagne dans les environs."

Du reste, il est à remarquer que les événemens

Digitized by Google

dépassèrent même les combinaisons de Napoléon: il ne donna qu'une bataille; le 17e jour, il était dans Berlin, et il se trouva porté jusqu'à la Vistule.

"Clarke," disait Napoléon, "avait la manie des "parchemins; il passait une partie de son temps "à Florence, à rechercher ma généalogie; il "s'occupait aussi beaucoup de la sienne, et était "venu à bout de se persuader, je crois, qu'il était "le parent de tout le Faubourg St.-Germain. "Nul doute qu'il ne se croye aujourd'hui beau-"coup plus relevé d'être le ministre d'un Roi "légitime, que d'avoir été celui d'un Empereur "parvenu. Il jouit dans ce moment, dit-on, d'une "grande faveur, je lui en souhaite la durée: elle "a commencé peu de jours avant mon arrivée à "Paris, au moment où la cause du Roi était déses-"pérée; il aura trouvé beau d'accepter un minis-"tère, quand tout paraissait perdu. Je n'ai rien à "dire contre; cela peut avoir son beau côté, mais "il faut avoir des convenances, et il en manqué. "Toutefois je lui pardonne facilement ce qui me "concerne.... Plus d'une fois, et en 1813 et en "1814, on essaya de m'inspirer des doutes sur sa "fidélité; je ne m'y arrêtai jamais; je l'ai toujours "cru probe et honnête;" et les intimes du Duc de Feltre peuvent attester que Napoléon n'était que juste dans l'opinion qu'il avait prise des sentimens de son ministre.

Le Duc de Feltre, en rendant compte à l'Empereur de l'arrivée de M. le Comte d'Artois en

Digitized by Google

Suisse, lui conseillait de faire la paix. L'Empereur lui répondit, sous la date du 22 Fevrier 1814, "..... Quant au conseil que vous me donnez "de faire la paix, c'est trop ridicule; c'est en "s'abandonnant à de telles idées, qu'on gâte l'es- "prit public. C'est du reste me supposer bien fou "ou bien bête; que de croire que si je pouvais "faire la paix, je ne la ferais pas.

"C'est à cette opinion, que je peux faire la paix "depuis quatre mois, mais que je ne le veux pas, "que sont dûs tous les malheurs de la France. "Je croyais mériter qu'on m'épargnât au moins "la démonstration de pareils sentimens."

L'Empereur revenant à l'époque de Campo-Formio, s'est arrêté sur le Comte d'Antraigues, son arrestation, les papiers qu'on lui saisit, les grandes découvertes qu'ils fournirent, l'indulgence avec laquelle il le traita, la déloyauté dont il en fut payé, etc. etc. etc.

Le Comte d'Antraigues, de beaucoup d'esprit, intrigant et doué d'avantages extérieurs, avait acquis une certaine importance au commencement de notre révolution; membre du côté droit de la constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise, au moment où nous menacions cette ville, sous un titre diplomatique Russe; il y était l'ame et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et

Digitized by Google

fut pris avec tous ses papiers. Le général en chef nomma une commission spéciale pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'ils découvrirent : on y trouva entre autres toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi ; le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, s'écriait avec indignation l'Empereur, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur.

Le Comte d'Antraigues, une fois ses secrets découverts, s'exprima avec tant de franchise et d'adresse, que Napoléon, croyant l'avoir gagné, ou plutôt, se laissant gagner lui-même, le traita avec la dernière indulgence ; le défendit contre le directoire, qui insistait pour le faire fusiller, et le laissa libre, sur parole, dans Milan. Quelle ne fut pas sa surprise et son indignation d'apprendre un matin, que M. d'Antraigues venait de s'évader en Suisse, et publiait un libelle infâme contre lui, lui reprochant les mauvais traitemens qu'il en avait reçus, se plaignant d'en avoir été mis aux fers. Cette imposture causa un tel scandale, que plusieurs diplomates étrangers, qui avaint été témoins du contraire, le témoignèrent spontanément dans une déclaration publique.

Le Comte d'Antraigues, aussi tard que 1814, je crois, est mort en Angleterre d'une maniere affreuse ; assassiné par son valet de chambre, à la

Digitized by Google

vue de sa femme, la célèbre chanteuse Ste.-Huberti.

Pichegru se trouvait précisément alors à la tête du Corps-Législatif et à peu-près en guerre ouverte avec le Directoire. On juge de quel prix furent pour celui-ci des pièces aussi graves et aussi authentiques contre ses adversaires. Cette découverte influa beaucoup sur le parti que prit Napoléon dans les affaires de fructidor; il fut une des principales causes qui déterminèrent sa fameuse proclamation, laquelle amena le triomphe du Directoire.

Desaix, qui servait sous Moreau dans l'armée du Rhin, ayant profité de l'armistice pour venir faire connaissance avec le général en chef de l'armée d'Italie, qui lui inspirait la plus vive admiration, se trouvait auprès de Napoléon a-peu-près vers le temps de cette grande circonstance. Napoléon lui ayant fait confidence de la trahison de Pichegru, Desaix répondit: "Mais nous le "savions sur le Rhin il y a plus de trois mois. "Un fourgon enlevé au Général Klinglin nous a "livré toute la correspondance de Pichegru avec "les ennemis de la république.—Mais Moreau "n'en a-t-il donc donné aucune connaissance au "Directoire?—Non.—Eh! bien, c'est un crime, "s'écria Napoléon: quand il s'agit de la perte de "la patrie le silence est une complicité." On sait que plus tard, quand Pichegru eut succombé, Moreau en donna connaissance au Directoire en

Digitized by Google

l'accompagnant d'une réprobation injurieuse, ce qui était un nouveau tort, disait Napoléon. " En " ne parlant pas plus tôt, il avait trahi la patrie ; " en parlant aussi tard, il accablait un malheureux."

Un rêve de l'Empereur.

11. 12.—Aujourd'hui l'on a reçu six mille francs de l'argenterie brisée. C'est ce que l'Empereur a estimé indispensable pour suppléer à nos besoins journaliers de chaque mois, et il a ordonné de répéter cette opération en conséquence.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant et très-affaissé : il n'a paru au milieu de nous qu'à l'heure de son dîner. Il a été fort peu causant, n'a point travaillé. J'ai été une grande partie du jour avec lui dans sa chambre. Il est revenu souvent sur notre situation vis-à-vis du Gouverneur. Il m'a dit sur ce sujet des choses bien remarquables.

. . . . . .

Après dîner l'Empereur est revenu sur un rêve qu'il avait eu, disait-il, dans la nuit. Une dame avec laquelle il avait eu peu de relation, (Mme Clarke, Duchesse de Feltre), lui avait apparu, lui avait dit qu'elle était morte, et avait ajouté beaucoup de particularités suivies et raisonnables. " Elles avaient été si claires, si positives, disait " l'Empereur, que j'en ai été frappé ; si bien que si " je venais à apprendre que cette dame est morte " en effet, mes idées naturelles en seraient ren-

Digitized by Google

" versées, je serais obligé de me rendre, et de faire, " a-t-il dit en riant et regardant l'un de nous, " comme ceux qui croyent aux rêves et aux re- " venans."

L'Empereur avait peu mangé, il était affaissé et visiblement très-souffrant ; il s'est retiré presqu'aussitôt, et sa démarche nous affectait beaucoup. Nous n'avions pu nous empêcher de remarquer combien il changeait.

Besoins de l'Empereur.—Ses reprises sur le Prince Eugène.

18.—Sur les dix heures, l'Empereur est entré chez moi. Il a entrouvert la porte de ma chambre à coucher, se récriant sur ma paresse. Il m'a surpris les pieds dans l'eau. J'étais souffrant. J'ai couru bientôt le rejoindre sous la tente, où il a voulu déjeûner. Il m'a dit avoir ordonné des notes relatives aux nouvelles restrictions afin de ne pas laisser passer condamnation sur nous sans créer du moins une espèce de responsabilité pour ceux qui exécutent. De-là il est passé à calculer les lots d'argenterie qui restent à vendre, et le temps que cela peut nous faire vivre ; et comme je répétais mes offres, en lui disant qu'il était pourtant bien dur qu'il se privât de son argenterie, il a répondu : " Mon " cher, dans quelque position que je me trouve, " jamais ces objets de luxe ne sont rien pour moi ; " et quant aux autres, quant au public, la simpli- " cité sera toujours mon plus bel ornement." Et de-là il est passé a dire qu'il avait d'ailleurs la res-

Digitized by Google

source du Prince Eugène, qu'il avait même envie de lui faire écrire une note pour lui demander le crédit nécessaire à sa subsistance, quand l'argenterie serait épuisée, et le charger dès cet instant de lui faire parvenir, à Ste-Hélène, des livres essentiels qu'on avait négligé de lui envoyer de Londres, et quelque peu de vin soigné, dont il avait besoin comme remède. " Quoique pour le vin, " continua-t-il, ceux qui ne nous aiment pas en " Europe, ne manqueraient pas de dire que nous " ne songeons ici qu'à boire et manger." Il ré- " péta à ce sujet qu'il n'éprouvait nul embarras de s'adresser à son fils Eugène, qui lui devait tout, qui tenait de lui son état et toutes ses richesses, que ce serait lui faire injure que de douter un instant de son empressement, ayant d'ailleurs à exercer sur lui des reprises pour 10 à 12 millions peut-être.

A dejeûner, il a fait venir le Polonais qui doit bientôt nous quitter. Après déjeûner il a voulu se mettre au travail ; mais il se sentait fort assoupi et s'est endormi à plusieurs reprises. Il a gagné sa chambre pour se livrer tout à fait au sommeil, me donnant rendez-vous à une heure de là pour travailler à l'Anglais ; mais il a continué à être dans le même état d'assoupissement, qu'il n'a interrompu que par un bain très-prolongé, suivant sa coutume ; et comme il les prend très-chaud, on a lieu de s'étonner qu'ils ne lui soient pas très-nuisibles.

Digitized by Google

Il a peu dîné, se plaignait de vieillir beaucoup ; de dormir mal et irrégulièrement. Il a causé assez long-temps sur les ballons, à ri de toutes les biographies qui s'obstinaient à le faire escalader, l'épée à la main, le ballon de l'école Militaire, et a cité, comme un véritable prodige, la singularité du ballon, qui, lancé à son sacre, fut tomber en peu d'heures dans les environs de Rome, et porter aux habitans de cette grande ville des nouvelles de leur souverain et de la cérémonie qu'il venait d'accomplir.

Il a essayé de nous lire du don Quichotte ; mais s'est arrêté au bout d'une demi-heure : il ne peut désormais lire guère plus long-temps. Sa santé s'altère visiblement. Il me répète souvent que nous sommes bien vieux, qu'il l'est encore bien plus que moi, et ces mots pour lui disent beaucoup.

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur.—Beaucoup de livres modernes, pures spéculations.—Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc.—Général Maison.

14.—Aujourd'hui, le Grand-Maréchal a envoyé au Gouverneur les nouvelles déclarations qu'on avait exigées de nous, elles étaient uniformes et de la teneur suivante :

" Je, soussigné, déclare par la présente que mon " désir est de rester dans l'île de Sainte-Hélène et " de partager les restrictions imposées à l'Empe- " reur Napoléon personnellement."

J'ai été vers une heure trouver l'Empereur dans

Digitized by Google

sa chambre, je lui ai rendu compte de quelques commissions très-particulières . . . . . Il travaillait sur un livre d'administration de la France ; il le trouvait très-mal fait, et s'écriait que depuis qu'il fouillait dans ces livres modernes, il ne trouvait que des livres de spéculation faits à l'entreprise et commandés par les libraires. Le monde était menacé, disait-il, d'un débordement de mauvaise librairie, et il ne voyait pas trop de remède à ce fléau.

Il a fait sa toilette et de là est passé au salon, où il a lu quelques gazettes Anglaises et quelques lignes de Télémaque. Il avait peu de goût au travail, il se montrait fatigué et ennuyé. Il l'a interrompu, et la conversation est devenue très-particulière sur des sujets qui le touchaient de près, et qu'il a terminés en répétant plusieurs fois : *Triste race humaine !* . . . . .

Plus tard, dans un autre moment de conversation, l'Empereur, parcourant un grand nombre de personnes connues sur lesquelles il donnait son opinion, s'est arrêté sur une qu'il a peinte comme une des plus immorales et des plus abjectes. Or elle se trouvait précisément de ma connaissance, et je me suis récrié sur ce qu'elle était tout l'opposé de cela ; et comme je la défendais avec chaleur, l'Empereur m'a interrompu, disant : " Je " vous crois ; mais on me l'avait peinte de la sorte. " Et bien qu'en général je me fusse fait la loi

Digitized by Google

" d'écouter avec défiance, cependant vous voyez " qu'il s'en grave toujours quelque chose dans " l'esprit, Peut-il y avoir de ma faute ? quand je " n'avais nul motif particulier de vérification, quel " redressement me demeurait? Et voilà, a-t-il " continué, le résultat inévitable des commotions " civiles : il est toujours deux réputations, selon " les deux couleurs. Que d'absurdités, que de " contes ridicules se sont attachés aux personnages " qui ont figuré dans notre révolution ! * Vos " salons sont-ils pleins d'autre chose? Moi, n'en " suis-je pas un assez bel exemple ? et après moi, " qui, au fait, aurait droit de se plaindre ? Cepen- " dant je le proteste, soit par nature, soit par ré- " flexion, jamais rien de tout cela n'influença mon " humeur, ou n'altéra aucune de mes détermina- " tions, etc. etc."

Et puis, passant en revue un grand nombre de généraux, il s'est arrêté sur le Général Maison, disant : " Ses manœuvres autour de Lille, dans la crise de 1814, avaient attiré mon attention, et l'a-

* Je profite de l'occasion pour redresser ici une erreur précisément de cette nature. Dans le quatrième partie, on lit *que M. Monge* monta à la tribune des Jacobins, et déclara, etc. etc. etc. Or, les amis, les intimes, les parens de ce savant estimable et si distingué, sont venus m'affirmer qu'il était notoire à tous ceux qui le connaissaient qu'il n'avait jamais paru aux Jacobins, qu'il n'avait jamais pris la parole dans aucune assemblée publique, etc. etc. Je me fais un vrai plaisir de le consigner ici, parce que rien ne me rend plus heureux que de servir à manifester une vérité.

Digitized by Google

" vaient gravé dans mon esprit. Il n'était pas " avec nous en 1815, qu'est-il devenu? Qu'a-t-il " fait à cette époque, m'a-t-il demandé?" Mais je n'ai pu répondre, je le connaissais pas, etc. etc.

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur.—Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observation de l'Empereur.—Notre esclavage consommé.

15.—Depuis quelque temps il m'est impossible de dormir, j'ai passé la nuit entière sans clorre l'œil. Sur les huit heures, comme j'essayais de sommeiller, le Grand-Maréchal est entré dans ma chambre pour me dire que le Gouverneur avait renvoyé nos déclarations, et venait, le jour même, nous faire signer précisément celle qu'il avait envoyée pour modèle, qui ne différait de la nôtre que par la qualification donnée par nous à l'Empereur, tandis qu'on voulait nous le faire appeler simplement *Bonaparte.*

De-là, le Grand-Maréchal s'est rendu chez l'Empereur qui m'a fait demander presqu'aussitôt. En entrant dans sa chambre, je l'ai vu marchant à grands pas, et s'exprimant avec beaucoup de chaleur. Nous étions tous réunis.

" Les outrages, disait-il, dont on abreuve jour- " nellement ceux qui se sont voués à ma personne, " ces outrages qu'on semble vouloir multiplier bien " davantage encore, forment un spectacle que je ne " dois ni ne peux supporter plus long-temps. Mes-

Digitized by Google

" sieurs, il faut me quitter, vous éloigner, je ne " saurais vous voir vous soumettre aux restrictions " qu'on veut vous imposer, et qu'on accroîtra de- " main. Je veux demeurer seul. Allez en Eu- " rope, vous y ferez connaître les odieuses menées " dont on use envers moi ; vous direz m'avoir vu " descendre vivant dans le tombeau. Je ne veux " pas qu'aucun de vous signe cette déclaration " telle qu'on vous l'impose, je vous le défends. Il " ne sera pas dit qu'on se sera servi des mains qui " sont à moi, des mains dont je dispose pour me " dégrader. Si l'on vous renvoie pour le refus " d'une pure et sotte formalité, c'est qu'on vous " renverrait demain pour un motif aussi léger, " c'est qu'on est résolu de vous éloigner en detail. " Eh bien! je préfère vous voir éloigner en masse, " peut-être puis-je, dans ce sacrifice, entrevoir " quelque résultat." Et il nous a congédiés. Nous sommes sortis consternés.

Peu d'instans après, l'Empereur m'a fait rappeler. Il se promenait dans la longueur de ses deux petites pièces. Sa voix était devenue douce, même caressante. Jamais je ne lui avais vu plus d'abandon. Je m'en sentais ému. " Eh bien, mon cher, " m'a-t-il dit, je vais donc me faire hermite.—Eh ! " Sire, ai-je répondu avec quelque chaleur, ne " l'êtes-vous pas déjà? Car, de quelle utilité, de " quelle ressource sommes-nous pour vous? Nous " n'avons ici que des vœux ; mais s'ils sont peu " pour votre consolation, ils sont tout pour notre

Digitized by Google

" bonheur. Notre situation, en ce moment, est la " plus affreuse qui se puisse concevoir; parce que, " dans la question qui s'agite, et pour la première " fois peut-être, nous ne nous trouvons plus du " même côté que votre Majesté : elle nous parle " raison, et nous n'obéissons qu'au sentiment. Il n'y " a rien à répondre à votre raisonnement de tout-à- " l'heure, votre détermination vous ressemble tout- " à-fait, elle n'étonnera personne; mais l'exécu- " tion est au-dessus de nos forces. L'idée de vous " laisser ici, de vous savoir seul dans la nature, " dépasse en douleur toutes les bornes de notre " imagination. — Voilà pourtant ma destinée, a " répondu tranquillement l'Empereur, et je dois " m'attendre à tout; mais mon ame est de force à " répondre à tout....Ils me feront mourir ici, c'est " certain.—Sire, l'acte que vous nous commandez " ne saurait entrer dans l'esprit d'aucun de nous. " Aussi, pour moi, je parlerai jusqu'au bout, " comme a fait Votre Majesté, je me défendrai sur " ce point jusqu'à extinction; mais j'agirai diffé- " remment."

L'Empereur s'est assis, m'a fait asseoir auprès de lui : il se sentait fatigué, disait-il, et a demandé son déjeûner : il me l'a fait partager. Depuis long-temps je ne dînais presque plus avec lui : il m'en avait dit la raison, et me l'avoir dit était une plus grande faveur encore. Au moment du café, il ne se trouvait pas de tasse pour moi, Marchand allait sortir pour en chercher une. " Prenez sur

Digitized by Google

" ma cheminée, a dit l'Empereur, il boira dans " ma belle tasse d'or *."

Comme le déjeûner finissait, est entré le Grand-Maréchal, disant que le Gouverneur venait d'arriver, et le faisait demander dans sa nouvelle maison, de lui Bertrand, à cinquante pas de notre établissement, laquelle est enfin à la veille d'être finie. L'Empereur lui a dit de s'y rendre, et comme le Grand-Maréchal, dans son geste et ses paroles, semblait demander s'il persistait toujours dans l'ordre qu'il nous avait donné ce matin, s'il n'y aurait pas moyen de le fléchir. " Je ne suis point un enfant, a repris vivement l'Empereur : " quand j'ai coulé à fond une question, elle ne me " reste plus sous deux faces dans la tête. J'ai " ordonné des batailles qui ont décidé du sort des " empires, l'ordre n'en partait jamais que de ma " volonté réfléchie et arrêtée. Or, ici tout ce dont " il s'agit ne regarde que ma personne. Allez."

* C'était la tasse de son nécessaire placée sur la cheminée comme ornement.

J'ai le bonheur d'en posséder aujourd'hui la soucoupe. Monsieur Marchand, ce digne serviteur que Napoléon a déclaré lui être si cher, est venu, à son retour de Sainte-Hélène, m'en faire don avec une galanterie charmante qui a vivement touché ma reconnaissance et ma sensibilité. " La belle tasse dans laquelle " vous avez bu quelquefois, m'a-t-il dit, appartenait au néces- " saire de l'Empereur, et a du y être rétablie ; mais la soucoupe " s'est trouvée dans mon lot, et je vous l'apporte, pensant qu'elle " vous fera grand plaisir : j'en ai beaucoup moi-même à venir " vous la donner."

Digitized by Google

Le Grand-Maréchal est revenu bientôt après rendant compte de sa conversation, qu'il avait terminée par son refus. Le Gouverneur, disait-il, faisait demander les trois autres de nous à la fois. Il nous a semblé plus convenable pour nous de ne nous y présenter que successivement.

Je me suis mis en route; je l'ai aperçu entouré de plusieurs des siens à l'extrémité gauche du jardin, au débouché de la maison du Grand Maréchal. Il est rentré en m'apercevant, et je l'ai rejoint dans le milieu de la cour.

Il s'était annoncé comme fort irrité contre moi: j'arrivais cuirassé; mais il m'a conduit avec des politesses marquées dans l'intérieur, faisant demeurer au-dehors les officiers de sa suite; et m'ayant dit qu'il attendait, pour entrer en matière, l'arrivée de MM. de Montholon et Gourgaud, je lui ai demandé s'il aurait la moindre objection à la traiter immédiatement avec moi; il n'en avait aucune, a-t-il répondu, et faisant entrer alors ses officiers, il m'a dit, en leur présence, que je connaissais sans doute par le Grand Maréchal ce qu'il avait à me proposer au sujet de ma déclaration. Je lui ai répondu que oui, et que le Grand Maréchal étant par son rang, aussi bien que par la vénération et l'estime que je lui portais, mon modèle et mon guide; il devait attendre de moi la même reponse. Que du reste je ne comprenais pas comment on attachait, à une chose purement de forme, une importance qui devait avoir des

Digitized by Google

résultats aussi douloureux pour nous, et nullement profitables pour ceux qui l'exigeaient. " Il " n'est pas en mon pouvoir, a observé le Gouver- " neur, de faire l'altération que vous désirez. Il " m'est ordonné de vous présenter à signer la dé- " claration écrite de ma main ; or, je ne pouvais " écrire, moi Anglais, la qualification à laquelle " vous tenez.—J'ignorais cette circonstance, ai-je " répondu, et je ne puis avoir de réponse contre " une pareille raison. Vous, Anglais, vous devez " écrire ainsi ; mais moi, Français, je dois signer " dans mon langage, c'est-à-dire avec la traduc- " tion du vôtre ; ainsi permettez-moi d'ajouter à " ma signature la phrase qu'il vous plaira de me " dicter, dans laquelle je puisse m'exprimer dans " mon langage. Vous voyez, ai-je ajouté, si je " mets de la franchise dans mes intentions, et si " je cherche à créér des embarras." La proposition a semblé attirer toute son attention. " Tout " ceci, ai-je continué, est une dispute sur de sim- " ples mots, qui, dans des circonstances aussi " grandes que les nôtres, peut sembler bien petite ; " mais, Monsieur, qui de nous a créé ces diffi- " cultés? Qui de nous en souffre ? Votre refus " nous mettrait dans une position affreuse ! Vous " me voyez dans un vrai désespoir ! M'éloigner " de l'Empereur, serait pis que la mort ; mais " pourtant il le faudrait plutôt que de le dégrader " de mes propres mains. L'Empereur a réuni sur " sa tête tout ce qui, de la part des hommes et du

Digitized by Google

" Ciel, confère un caractère auguste ; vouloir le " nier serait nier la lumière du soleil."

Le Gouverneur a observé qui lui, Anglais, ne l'avait pas reconnu. C'était encore là une raison, disais-je, à laquelle je n'avais rien à objecter, que les qualifications qu'il employait pouvaient me déplaire ; mais que je n'avais point à les combattre, et que, par la même raison, il devait n'avoir rien à objecter à mon opinion et à mes expressions, moi, Français, dont il demandait la signature.

Ici Sir H. Lowe s'est aigri en revenant sur des circonstances passées qui lui etaient personnelles, et il s'est échappé jusqu'à dire qu'il ne connaissait, après tout, de vrai titre au respect que les qualités morales.—" A ce prix, monsieur le Gouverneur, " ai-je répondu avec vivacité, et me tournant vers " ses officiers, l'Empereur pourrait facilement se " dévêtir de tous ses titres, et ne ferait que gagner " dans tout l'Univers à être traité d'après cette " échelle." Le Gouverneur a gardé le silence, puis il a repris que constamment nous traitions notre général d'Empereur. " Eh comment pour- " rions-nous le traiter autrement, je vous prie ?— " Mais je veux dire que vous continuez à le re- " garder comme souverain.—Monsieur le gouver- " neur vous parlez de souveraineté ? C'est de " notre part bien plus encore : c'est du culte ! " l'Empereur à nos yeux et dans nos sentimens, n'est " plus de cette terre, nous le voyons dans les " nuées, dans le firmament !. . . et quand vous

Digitized by Google

" nous laissez des choix en opposition avec lui,
" c'est le choix des martyrs auxquels on disait:
" renoncez à votre culte, ou mourez. Eh bien,
" nous ici, nous n'aurions qu'à mourir." Ces paroles ont produit une impression visible sur les officiers présens, et même sur le gouverneur. Contre son ordinaire, sa figure se montrait paisible et sa voix est devenue douce.

" Notre situation ici, ai-je continué, est si af-
" freuse, qu'elle devient au dessus des forces de la
" vie ; vous le savez, eh bien, ce n'est encore rien
" auprès du supplice què vous nous réservez. Ce
" que je vous ai demandé est facile, et nous accorde
" tous ; vous me voyez devant vous le solliciter,
" et de ma part c'est assurément beaucoup ; car je
" ne suis point dans l'habitude de vous importuner.
" Accordez-le, vous aurez fait quelque chose pour
" nous, je vous en aurai de la re connaissance ; et
" puis songez encore qu'il est une responsabilité,
" une opinion publique en Europe, et que vous
" pourriez la heurter sans aucun avantage. Les
" sentimens qui m'animent ne sauraient vous être
" étrangers : ils doivent sans doute aller au cœur
" de tous ceux qui m'écoutent."

Ici, le Gouverneur a paru remué, les officiers l'étaient. Il a gardé quelques momens le silence, m'a salué, et nous nous sommes séparés.

M. M. de Montholon et Gourgaud ont eu leur tour, et nous nous sommes retrouvés tous les quatre auprès de l'Empereur, à sa toilette, sans que nous

Digitized by Google

pussions l'informer positivement s'il avait été rien décidé à notre égard. L'Empereur a ensuite voulu prendre l'air, en dépit d'un vent très-fort, et nous avons marché tous jusqu'au fond du bois. Il passait en revue toutes les combinaisons du Gouverneur, avec cette rapidité, cette fécondité qui lui est propre, et concluait toujours par dire que si nous concédions aujourd'hui une signature pour échapper au départ, demain il se trouverait une autre cause d'expulsion, et qu'il aimait mieux que cela fût plutôt avec éclat que sans bruit. Puis, donnant tout-à-coup à la chose une tournure de plaisanterie, il disait que le Gouverneur, après tout, ne voudrait peut-être pas réduire le nombre de ses sujets à un seul, et quel sujet encore, ajoutait-il, un vrai porc-épic, sur lequel il ne saurait comment poser la main.

Durant notre promenade, deux étrangers se sont montrés assez près de nous. L'Empereur leur a fait demander qui ils étaient. Ils appartenaient au bâtiment qui devait appareiller le lendemain pour l'Europe. L'Empereur leur a demandé quelle autorité ils verraient en arrivant à Londres. Lord Bathurst, ont-ils répondu.

" Dites-lui qu'il me traite bien odieusement " par ses instructions, et qu'il a ici un agent qui " les exécute bien fidèlement. S'il voulait se " défaire de moi, il aurait dû m'expédier d'un " coup, et non pas me faire mourir à petit feu. " Rien ne saurait être plus barbare ; il n'y a rien

Digitized by Google

" d'Anglais dans tout cela ; je l'attribue à quelques " personnalités. J'estime assez le Prince Régent, " la masse des ministres, la nation Anglaise, pour " ne pas les en rendre responsables. Quoiqu'il en " soit, le corps seul est au pouvoir des méchans, " l'ame règne partout ; du fond des cachots même, " elle peut s'élever jusqu'au Ciel."

Au retour, l'Empereur a pris un bain ; il m'a fait appeler : il était fatigué, harassé des événemens du jour. Il s'y est endormi, et je le veillais ! Je méditais sur nos chagrins nouveaux, ils étaient bien grands ! . . . . .

A dîner, il a peu mangé. Quelqu'un de nous racontait, et l'Empereur faisait répéter, ce qui lui arrive souvent : le narrateur ayant repris d'un ton plus haut, l'Empereur a dit : " Décidément je suis " sourd, je le vois bien, car je n'entends pas, et " je suis tenté de me fâcher, si l'on veut parler " plus haut." Il a fini par nous lire du Don Quichotte, s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de pareilles babioles. Il a rêvé profondément quelque temps, s'est levé, et nous a quittés en disant : " *Adieu,* " *mes chers amis.*"

Cependant, on m'avait remis, pendant le dîner, une lettre du Grand-Maréchal ; je l'avais tenue secrète, n'en augurant rien de bon. Je l'ai ouverte dès que nous nous sommes trouvés à nous-mêmes. C'était une lettre du Gouverneur, annonçant que,

Digitized by Google

sur notre refus, il allait donner des ordres pour nous transporter immediatement en Europe. Nous n'avons écouté que nos sentimens, nous séparer de l'Empereur était au-dessus de nos forces, au-dessus de son désir, de ses ordres même, à ce qu'il nous semblait. Nous nous sommes hâtés d'un sentiment unanime, de signer nos déclarations telles qu'on nous les avait demandées, et avons été les remettre chez l'officier Anglais de service a Longwood avec une lettre pour le Grand-Maréchal, dans laquelle nous lui marquions ce que nous venions de faire, sans sa participation. Le cœur seul nous avait conduits : et si l'Empereur devait s'en fâcher, notre cœur seul encore devait nous consoler.

Ainsi se trouva consommé notre véritable esclavage, notre entière dépendance aux volontés, aux caprices de Sir Hudson Lowe, moins encore par la signature que nous venions de lui donner, que parce qu'il tenait notre secret, et qu'il savait désormais comment nous faire arriver à tout ce qu'il lui plairait.

Anecdotes sur Siéyes; nuances.—L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires.—Visites au Faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe.—Mœurs sous le Directoire.—Note officielle remarquable.

16.—L'Empereur m'a fait venir vers midi. Il finissait de prendre une tasse de café, et achevait une lecture. Il m'a dit de m'asseoir, et s'est mis

Digitized by Google

à causer. Dans le cours de la conversation, un mot m'a fait comprendre qu'il savait déjà notre détermination de la veille ; mais il a gardé un silence entier sur la chose même, et il n'en a plus été question aujourd'hui ni plus tard. Après son déjeûner, l'Empereur s'est mis à se promener dans les deux pièces. La conversation a conduit à des anecdotes des temps antérieurs. Siéyes en faisait les frais. L'Empereur racontait, qu'aumônier des princes d'Orleans, et leur disant un jour la messe, quelque chose d'imprévu les fit sortir successivement durant l'office. L'abbé se retournant et n'apercevant plus que les valets, ferma le livre et sortit aussi, disant qu'il n'était pas payé pour dire la messe à la canaille.

Je disais à l'Empereur : " C'est de la bouche " même de Votre Majesté que j'ai appris le nom " de l'abbé Siéyes, et que je suis venu à connaître " sa figure. Quelques jours après ma présenta- " tion à la Cour, dans une de vos audiences, après " m'avoir dépassé, Votre Majesté s'est arrêtée à " mon voisin en l'interpellant par son nom ; tout " encore aux préjugés de l'émigration, je me crus " pestiféré, c'était pour moi une hiène, un griffon, " tout ce qu'on voudra, tant il était mal noté et " poursuivi parmi nous.—Nul doute mon cher, a " repris l'Empereur, que ce ne fût *la mort sans* " *phrase* qui agissait ; mais on assure qu'il l'a désa- " voué."

Alors je lui ai répété une anecdote qui avait

Digitized by Google

couru dans le temps, au faubourg Saint-Germain, sur laquelle on a dû voir plus haut que l'Empereur ne s'était pas prononcé; on lui faisait répondre à Siéyes, qui avait employé le mot de tyran en parlant de Louis XVI. " M. l'abbé, s'il " eût été tyran je ne serais pas ici, et vous diriez " encore la messe.—J'aurais pu le penser, a dit " cette fois l'Empereur; mais je n'aurais jamais eu " la bêtise de le dire: c'est un des contes bleus de " vos sallons. Je ne faisais pas de pareilles " gaucheries. J'avais pour but d'éteindre le feu et " je n'aurais eu garde de jeter des combustibles sur " le brasier. Le torrent alors n'était que trop " prononcé contre certains chefs de la révolution. " J'étais obligé de les soutenir et je le faisais, loin " de les lâcher. Aussi, quelqu'un ayant déterré, " on ne sait où, un buste de Siéyes en abbé, on " l'exposa au public; ce fut aussitôt un cancan " universel. Siéyes furieux se mettait en route " pour me porter plainte; mais la mercuriale était " déjà donnée et le buste retiré.

" Mon grand principe était de prévenir toute " réaction, d'ensevelir entièrement le passé. Jamais " on ne m'a vu revenir sur aucune opinion ni pros- " crire aucun acte. Je m'étais environné de votans; " j'en avais aux ministères, au conseil d'État, par- " tout. Je n'approuvais pas la doctrine; mais je " n'avais rien à faire avec elle; étais-je leur juge? " et qui m'en eût donné le droit? Puis les uns " avaient agi par conviction, d'autres par faiblesse

Digitized by Google

" et terreur ; tous par le délire, la fureur, la tem-
" pête du moment. Le pauvre Louis XVI. se
" trouva sous la fatalité des tragiques grecs, etc."

Je disais encore à l'Empereur qu'il avait couru aussi dans le faubourg St.-Germain, que Siéyes avait été pris en flagrant délit, conspirant contre lui lors de l'affaire de M. Clément de Ris, enlevé et mis en charte privée par les Chouans ; et que lui, Napoléon, lui avait fait grâce au prix de son éloignement et de son abnégation politique. "Nou-
" velle fable de vos oisifs. Il n'y a pas le plus
" léger fondement à cette histoire, a repris l'Em-
" pereur ; Siéyes m'a toujours été attaché, je n'ai
" jamais eu à m'en plaindre. Il a pu être fâché
" de me trouver dans le chemin de ses idées mé-
" taphysiques ; mais il en revenait à sentir la né-
" cessité que quelqu'un gouvernât, et me préférait
" à un autre. Siéyes après tout était probe, hon-
" nête et surtout fort habile ; la révolution lui doit
" beaucoup." Et il s'est mis à raconter qu'à une des premières fêtes du consulat, considérant les illuminations avec Siéyes, il lui avait demandé ce qu'il pensait des affaires ; Siéyes se montra plus que froid, fut même décourageant.—" Mais ce-
" pendant j'ai trouvé ce matin tout le peuple dans
" des dispositions excellentes. — Rarement, ré-
" pondait à cela Siéyes, le peuple se montre à dé-
" couvert vis-à-vis de celui qui possédant le pouvoir,
" apparaît à ses regards. Moi je dois vous dire
" qu'il n'est pas content.—Vous ne croyez donc

Digitized by Google

" pas que ce gouvernement tienne?—Non.—
" Vous ne croyez donc pas ceci fini.?—Non.—
" Et quand le regarderez-vous comme fini?—
" Quand je verrai dans votre antichambre les
" anciens ducs, les anciens marquis, dit Siéyes."
Et l'Empereur ajoutait: " Siéyes ne se doutait
" pas que ce serait si tôt. Il ne lisait pas fort au
" loin, il avait la vue courte. Je pensais bien in-
" térieurement, comme lui, que tout ne pouvait
" pas être fini avec la République. Mais je sentais
" que l'Empire n'était pas loin. Aussi, deux ou
" trois ans plus tard, n'ayant pas perdu le souvenir
" de l'anecdote, dans une de mes plus grandes
" audiences, je dis à Siéyes: Eh bien, vous voici
" pêle-mêle avec les anciens ducs et les anciens
" marquis, regardez-vous le tout comme fini?—
" Oh oui, dit Siéyes s'inclinant profondément,
" vous avez accompli des prodiges que rien n'égale,
" et qu'il était au-dessus de mes forces de prévoir."

L'Empereur, dans son consulat, et même sous l'Empire, le jour des fêtes publiques, allait parfois très-tard se mêler dans la foule voir les illuminations et entendre les propos du peuple. Cela lui est arrivé même avec Marie-Louise. L'un et l'autre ont été bras à bras, le soir, sur les boulevards, et se sont donné le plaisir, disait l'Empereur, moyennant leur petite rétribution, de contempler dans les lanternes magiques, Leur Majesté l'Empereur et l'Impératrice des Français; toute leur cour, etc. etc.

Digitized by Google

Dans un de ces demi-déguisemens, sous le Consulat, Napoléon, dans une des embrasures de l'hôtel de la Marine, considérait une illumination publique. Il était à côté d'une dame anciennement considérable, à ce qu'il paraît, qui nommait à sa fille, vraiment charmante, les personnes remarquables qui défilaient dans les appartemens. A l'une d'elle elle ajouta : " Fais-moi rappeler, ma fille, que " nous devons l'aller voir ; elle nous a rendu ser- " vice.—Mais, ma mère, répondit la jolie personne, " je ne croyais pas qu'avec ces gens-là on fût tenu " à reconnaissance, je croyais qu'ils étaient déjà " assez heureux d'obliger des personnes comme " nous." La Bruyère assurément, disait l'Empereur, eût fait son profit de telles paroles.

L'Empereur, déguisé, parcourait souvent la capitale ; il sortait surtout de très-grand matin, seul à pied dans les rues ; se mêlait aux ouvriers, dont il cherchait à connaître la situation et l'esprit.

Plus d'une fois je l'ai entendu au Conseil d'État recommander au préfet de police d'en faire autant ; c'était ce qu'il appelait *la police du cadi ;* celle qui s'exerce en personne et qu'il estimait de beaucoup la meilleure.

Napoléon, au retour de la désastreuse campagne de Moscow et de Leipsik, pour maintenir la confiance, affecta de se placer souvent et presque seul au milieu de la multitude. Il parcourait, lui, trois ou quatrième, les marchés, les faubourgs et toutes les parties populeuses de la capitale, où il causait

Digitized by Google

familièrement, et partout il fut bien reçu, bien traité.

Un jour, à la halle, après quelques mots échangés, une femme se hasarda à lui dire qu'il fallait faire la paix. "La bonne continuez de "vendre vos herbes, reprit l'Empereur, et laissez-"moi faire ce qui me regarde; chacun son métier," et tous les assistans de rire et d'applaudir à son opinion.

Un autre jour, au faubourg Saint-Antoine, entouré d'une immense multitude, parmi laquelle il se montrait très-bon-homme, un des assistans ôsa l'interpeller. "Est-il vrai, comme on dit, que les "affaires vont si mal?—Mais, répondit l'Empereur, "je ne peux pas dire qu'elles aillent trop bien.— "Mais comment cela finira-t-il?—Ma foi, Dieu "le sait.—Mais comment? Est-ce que les ennemis "pourraient entrer en France?—Cela pourrait "bien être, et venir même jusqu'ici si l'on ne "m'aide pas: je n'ai pas un million de bras; je "ne puis pas faire tout à moi seul.—Mais nous "vous soutiendrons, dirent un grand nombre de "voix.—Alors je saurai bien battre encore l'en-"nemi, et conserver toute notre gloire.—Mais, "que faut-il donc que nous fassions?—Vous en-"rôler et vous battre.—Nous le ferions bien, dit "un autre; mais nous voudrions y mettre quelques "conditions! — Eh bien! lesquelles, dites? — "Nous voudrions ne pas passer la frontière.— "Vous ne la passerez pas. — Nous voudrions, dit

Digitized by Google

" un troisième, être de la garde?—Eh bien! va " pour la garde." Et les acclamations de retentir. Des registres furent ouverts sur-le-champ, et plus de deux mille individus s'enrôlèrent dans la journée. Quand Napoléon regagnant lentement les Tuileries, son cheval, pressé par cette multitude en desordre qui faisait retentir l'air de ses cris, vint à déboucher sur le Carrousel, le tout fut pris pour une insurrection, si bien que l'on s'empressa de fermer les grilles.

A son retour de l'île d'Elbe l'Empereur fit une pareille visite au faubourg Saint-Antoine, et y fut reçu avec un enthousiasme sans égal; il fut reconduit de même. Traversant le faubourg Saint-Germain, la rage de la multitude s'exhalait contre les beaux hôtels, et en montrait les fenêtres d'une main furieuse. L'Empereur disait s'être trouvé bien rarement dans une situation aussi délicate. " Que de maux," disait-il, "n'eus- " sent pas pu produire une seule pierre lancée du " milieu de cette multitude, ou une seule parole " imprudente, ou même une expression seulement " équivoque de mon visage, le faubourg malveillant " pouvait disparaître dans son entier, et je crois " bien que ce ne fut qu'au calme de ma personne, " au respect que me portait cette multitude, que " fut due sa conversation."

A l'heure de sa toilette l'Empereur se faisait couper les cheveux par Santini, j'étais à son côté, un tant soit peu en arrière; une grosse touffe est

Digitized by Google

tombée à mes pieds. L'Empereur me voyant me baisser a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'avais laissé tomber quelque chose que je ramassais. Il m'a pincé l'oreille en souriant. Il venait de deviner.

Plus tard, parlant de la dépravation et de l'immoralité des mœurs du temps, lorsqu'il commandait l'armée de l'intérieur à Paris, Napoléon racontait qu'un ordonnateur en chef vint lui demander quelques signatures, et le prier d'appuyer certaines nominations et certaines fournitures, ce qu'il n'hésita pas a promettre, parce que cela lui semblait juste. L'ordonnateur, en se retirant, laissa très adroitement sur la cheminée deux petits rouleaux de cent louis. On ne connaissait encore que les assignats, c'était donc une somme énorme. Très-heureusement le général fut le premier à s'en apercevoir, et avant que le visiteur fût loin on le rappela. Il essaya de nier d'abord, puis il ajouta de bonne foi qu'il fallait que chacun vécût, que le Gouvernement ne donnait point d'appointemens, que cette manière était aujourd'hui l'usage général, et qu'après tout il priait qu'on ne se fâchât pas, qu'il était rare qu'on eût à solliciter de pareils pardons.

L'Empereur, au moment de la promenade, se trouvait fort assoupi, et voulant se vaincre, il n'en est pas moins sorti, et en dépit d'un vent très-violent. Au bout de quelques pas il a renoncé à sa promenade, et nous avons gagné l'appartement de

Digitized by Google

Mme de Montholon. A peine assis sur le canapé, l'Empereur s'y est assoupi de nouveau. Il est sorti encore pour vaincre cette disposition, et a gagné le salon. Il se plaignait d'une forte chaleur intérieure; il a demandé un verre d'eau panée, et l'assoupissement continuant toujours, il a pris le parti d'y céder et s'est retiré dans sa chambre.

Vers sept heures, l'Empereur m'a fait appeler et m'a dit de garder, au nombre des pièces officielles, la note suivante, qu'il m'a remise. Elle avait été envoyée de sa part, le matin, au Gouverneur. . . .

. . . . . .

Note. " Il me revient que dans la conversation " qui a eu lieu entre le Général Lowe et plusieurs " de ces messieurs (allusion aux conversations du " Mardi 15), il s'est dit des choses sur ma position " qui ne sont pas conformes à mes pensées. J'ai " abdiqué dans les mains des représentans de la " nation et au profit de mon fils. Je me suis " porté avec confiance en Angleterre pour y vivre " là, ou en Amérique, dans la plus profonde re- " traite et sous le nom d'un colonel tué à mes " côtés, *résolu de rester étranger à toute affaire* " *politique de quelque nature qu'elle puisse être.*"

" Arrivé à bord du Northumberland, on me dit " que j'étais prisonner de guerre, qu'on me trans- " portait au-delà de la ligne, et que je m'appelais " le Général Bonaparté. Je dus porter ostensible- " ment mon titre d'Empereur Napoléon, en oppo-

Digitized by Google

" sition au titre de Général Bonaparte qu'on vou-
" lait m'imposer."

" Il y à sept ou huit mois, le Comte de Montho-
" lon proposa de pourvoir à de petites difficultés
" qui naissent à chaque instant, en adoptant un
" nom ordinaire; l'Amiral crut devoir en écrire à
" Londres, cela en est resté-là."

" On me donne aujourd'hui un nom qui a cet
" avantage, qu'il ne préjuge pas le passé; mais qui
" n'est pas dans les formes de la société. *Je suis*
" *toujours disposé à prendre un nom qui entre dans*
" *l'usage ordinaire,* et réitère que quand l'on ju-
" gera à propos de faire cesser ce cruel séjour,
" *je suis dans la volonté de rester étranger à la*
" *politique, quelque chose qui se passe dans le*
" *monde.* Voilà ma pensée. Toute autre chose
" qui aurait été dite sur cette matière, ne la se-
" rait pas."

L'Empereur a fort peu mangé a dîner. Son état avait quelque chose d'extraordinaire. Avant, durant et après le dîner il se sentait vaincu par l'assoupissement qui durait depuis le matin; et sa crainte, a-t-il dit en nous quittant, était de ne pas dormir, tant ce qu'il éprouvait était contraire à sa nature. D'ordinaire il dort profondément quand il en a besoin, au lieu qu'ici tout le jour cela n'avait été que du *sommeillage,* disait-il.

Aujourd'hui une frégate est partie pour l'Europe.

Digitized by Google

Louis XVI.—Marie-Antoinette.—Mme Campan.—Léonard. Princesse Lamballe.

17.—Vers midi, l'Empereur m'a fait demander, il venait de déjeûner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps; puis a lu en Anglais quelques pages du Vicaire de Wakefield. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner, et se jeter sur son lit: il était d'autant plus étonné de ce besoin qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, toujours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de Don Quichotte: mais il l'a interrompu presqu'aussitôt et s'est retiré. Comme il était de fort bonne heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI. à la Reine, à Mme Élisabeth, à leur matyre, etc. etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du Roi et de la Reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de ma présentation, etc. etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la Reine avait trompé l'attente publique; qu'elle avait fait croire, dès

Digitized by Google

les premiers instans de l'orage, à de grands talens, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au Roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine, au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très-sain, des intentions excellentes; mais tout finissait là et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multiplicité des conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la Reine, fourni par Mme Campan, qui, disait-il, ayant été sa confidente, et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et méritait d'être considérée comme une bonne autorité. Mme Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la Reine, et il en a raconté une foule de choses toutes venues de cette source.

La Reine, selon Mme Campan, était une femme charmante; mais sans nulle capacité. Bien plus calculée pour les plaisirs, que pour la haute politique. D'un très-bon cœur, nullement prodigue, plutôt avare, et nullement à la hauteur de la crise, qui la dévora. Au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant

Digitized by Google

nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable 10 Août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances même de la Cour, que l'impéritie du Roi et les inconsidérations de tout ce qui l'entouraient, rendaient connues de tout le monde.

" Dans l'affreuse nuît du 5 au 6 Octobre à Ver-
" sailles, disait l'Empereur, une personne très-
" distinguée dans les affections de la Reine, et
" que j'ai fort maltraitée plus tard à Radstadt,
" accourut auprès de cette princesse, soit qu'il
" eût été mandé, soit qu'il fût venu partager ses
" périls. Et c'est dans d'aussi cruels momens, du
" reste, observait l'Empereur, que les conseils et
" les consolations sont nécessaires de la part de
" ceux qui nous sont dévoués. Lorsque la catas-
" trophe arriva, que le palais fut forcé, la Reine
" se sauva dans les appartemens du Roi; mais
" son confident courut les plus grands dangers,
" et n'echappa qu'en sautant par une fenêtre."

Je disais à l'Empereur, que la Reine avait beaucoup perdu dans l'esprit de l'émigration par les malheurs de Varennes: on lui reprochait de n'avoir pas voulu laisser le Roi partir seul, et une fois du voyage, de n'avoir pas su le diriger avec habileté, ni énergie. On ne saurait se figurer en effet le décousu et les fautes de ce voyage. Un des détails qui ne semblera pas le moins bisarre, ni le moins grotesque, c'est que Léonard, le fa-

Digitized by Google

meux coiffeur de la Reine, qui en faisait partie, trouva moyen de passer dans son cabriolet au milieu de la bagarre, et qu'il nous arriva à Coblentz avec le bâton de maréchal, dit-on, que le Roi avait emporté des Tuileries, pour le remettre à M. de Bouillé, au moment de la rencontre.

" Du reste, terminait l'Empereur, c'était une " maxime établie dans la maison d'Autriche, que " de garder un silence profond sur la Reine de " France. Au nom de Marie-Antoinette ils bais- " sent les yeux et changent significativement la " conversation comme pour échapper à un sujet " désagréable et embarrassant. C'est, continuait " l'Empereur, une régle adoptée par toute la fa- " mille, et recommandée à ses agens du dehors. " Ainsi, nul doute que les soins des Princes Fran- " çais, pour la remettre dernièrement en scène à Paris, ne déplaisent beaucoup à Vienne."

L'Empereur passait ensuite à la Princesse de Lamballe dont il n'avait aucune idée. Je pouvais aisément le satisfaire; je l'avais beaucoup connue. Une cousine de mon nom, étant sa dame d'honneur; lorsque j'arrivai à Aix-la-Chapelle, au commencement de mon émigration, je fus reçu auprès d'elle comme de sa maison, et traité avec une grande bonté.

La Princesse de Lamballe réunissait auprès d'elle, dans cette ville, beaucoup de débris de Versailles; de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup

Digitized by Google

d'illustres étrangers ; j'y vis souvent le Roi de Suède, Gustave III. sous le nom de Comte de Haga ; le Prince Ferdinand de Prusse avec ses enfans, dont l'aîné, le Prince Louis, a été tué quelques instans avant la bataille d'Iéna ; la Duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du Roi d'Angleterre, etc. etc.

Lorsque Louis XVI. acceptant solennellement la constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la Reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La Princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la Reine n'étant point libre, et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre et regarder la lettre de la Reine comme non avenue. La Princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : " Madame, " vous avez partagé les prospérités de la Reine, " il serait bien beau de lui montrer de la fidélité, " surtout aujourd'hui que vous avez cessé d'être " sa favorite." La princesse avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque ; elle déclara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse Princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentimens. Mes parens m'avaient offert à elle, un moment je dus la suivre ; mon âge et le peu d'instans que j'avais paru à Paris

Digitized by Google

eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile ; mais au moment du départ la Princesse y vit des inconvéniens, et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvelliste : je lui mandais tous les deux jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus!... A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrète d'y avoir contribué peut être par mes bulletins. Le hasard fait que je me trouve ici avoir quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant l'hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir ; elles sont datées *du haut de mon donjon.* C'est ainsi qu'elle appelait désormais le pavillon de Flore qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

On nous enlève quatre des nôtres.—Premières années de l'Empereur.

18.—Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures, il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien ; cependant il avait travaillé avec le Grand-Maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde. Il était ennuyé, pesant

Digitized by Google

et cependant agité; il cherchait de toute manière à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore; enfin il est rentré dans sa chambre n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créér une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs. Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du Gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement; et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le Gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enlèverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne me fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner; mais après le dessert il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années; il s'est animé. C'est toujours pour lui un sujet plein d'attraits; une

Digitized by Google

source toujours nouvelle d'un vif intérêt; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs; il se reportait à cet heureux âge, disait-il, où tout est gaîté, désir, jouissance; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régiment, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut: " Après tout, disait-il, je ne " saurais trop guère la classer; car il est à croire " que mes idées de somptuosité d'alors sont un " peu différentes de celles d'aujourd'hui, etc. etc."

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie année par année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement se rappeler de quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. De-là, il est revenu sur son début militaire à Toulon, les causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens. L'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître, et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut. " J'étais loin de me regarder encore comme un homme supérieur." Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi, qu'étaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout-à-fait déclarée sur le sol de l'Egypte, après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc. " Alors

Digitized by Google

" vraiment, je crus pouvoir m'abandonner, disait-il, " aux plus brillans rêves, etc. etc."

L'Empereur était devenu fort gai, très-causant, il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

Romans de Mme de Genlis.

19.—Les quatre proscrits : le Polonais, Santini, Archambeau et Rousseau le ferblantier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure après ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très-fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les petits Romans de Mme de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés ; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi, quelques pages ont touché des cordes délicates : c'étaient certains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monumens ; des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs ; ces images n'étaient point sans effet sur moi. Les réalités existaient, j'existais moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et dèjà l'éternité, sans doute, nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien ; mais les personnes, les localités mêmes, se représentaient avec des attraits que me laissaient une douce et profonde mélancolie.

Digitized by Google

A l'arrivée du Grand-Maréchal, pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les Mille et une Nuits, qu'il a bientôt laissées.

Estimation de la bibliothèque.—La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.

20.—J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant dîner; il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux Mille et une Nuits.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal et sa famille ont quitté Hut's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Ils sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Expédition de Saint Louis en Egypte.—Nos femmes auteurs; Mme de Staël; les ecrivains ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

21.—J'ai été voir Mme Bertrand après déjeûner, elle était tellement tenue au secret, à Hut's-Gate, qu'elle ne perdra rien à être enfermée dans notre

Digitized by Google

enceinte ; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toilette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier, qu'avaient interrompu les derniers tourmens de cet horrible Gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui, et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa bibliothèque, fouillé dans les Croisades de Michaud, et dans les Mémoires de Joinville : de-là il a gagné le salon, et a causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique qu'on veut m'enlever et celui qu'on veut me donner, etc.

Le Gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant il ne veut permettre, ni concours ici, ni transport à Londres !

Les malheureuses gens qu'on a embarqués pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris à cette occasion qu'il en avait été de même à bord du Northumberland, où les gens de l'Empereur n'avaient eu d'autres douceurs, au-dessus des matelots, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Digitized by Google

Après dîner l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de Saint Louis en Égypte: il en faisait l'analyse, en faisait ressortir les fautes, comparait les mouvemens, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que s'il avait agi de même que Saint Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Egypte et en Syrie. La Mathilde de Mme Cotin qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de Mme Roland et de ses Mémoires, de Mme de Genlis, de Mme Cotin, dont il venait de lire Claire d'Albe, et de Mme de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait: " Sa demeure était devenue un véritable arsenal " contre moi; on venait s'y faire armer chevalier. " Elle s'occupait à me susciter des ennemis et me " combattait elle-même. C'était tout à la fois " Armide et Clorinde." Ensuite se résumant, ainsi que cela lui était ordinaire, il a dit: " Et, " puis en somme, il est vrai de dire que personne " ne saurait nier qu'après tout Mme de Staël est " une femme d'un très-grand talent, de beaucoup " d'esprit, fort distinguée: elle restera.

" Plus d'une fois autour de moi, et dans l'espoir

Digitized by Google

" de me ramener, on a essayé de me faire entendre " qu'elle était un adversaire redoutable, et pour- " rait devenir une alliée utile. Il est sûr que si " elle m'eût adopté, au lieu de me dénigrer, ainsi " qu'elle l'a fait, j'y eusse pu gagner sans doute; " car sa position et son talent la faisait régir les " cotteries, et l'on connaît toute leur influence à " Paris. Puis il a dit encore: Et malgré tout le " mal qu'elle a dit de moi, sans compter tout celui " qu'elle dira encore, je suis loin assurément de la " croire, de la dire une méchante femme: tout " bonnement c'est que nous nous sommes fait la " petite guerre et voilà tout."

De-là passant à la foule d'écrivains déclamant contre lui, il a dit: " Je suis destiné à être leur " pâture; mais je redoute peu d'être leur victime; " ils mordront sur du granit. Ma mémoire se " compose toute de faits, et de simples paroles ne " sauraient les détruire. Pour me combattre avec " succès, il faudrait se présenter avec le poids et " l'autorité de faits à soi. Si le grand Frédéric, ou " tout autre de sa trempe, se mettait à écrire con- " tre moi, ce serait autre chose; il serait temps " alors de commencer à m'émouvoir peut-être; " mais quant à tous les autres, quelqu'esprit qu'ils " y mettent, ils ne tireront jamais qu'à poudre. " Je survivrai... et quand ils voudront être beaux, " ils me vanteront...

Digitized by Google

Soins des blessés aux armées; le Baron Larrey: circonstance caractéristique.

22. 23.—Le temps a été très-mauvais. L'Empereur, qui souffrait des dents, et dont une joue était fort enflée, n'a pu sortir de ces deux jours. J'en ai passé la plus grande partie auprès de sa personne dans sa chambre ou le salon, dont il avait fait une promenade, en laissant ouvertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversation, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment l'Empereur regrettait d'être aussi paresseux sur l'Anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages, il ne lui restait plus qu'à régulariser; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur s'est arrêté sur le chirurgien, Baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idee du véritable homme de bien; qu'à la science il joignait, au dernier degré, toute la vertu d'une philantropie effective: tous les blessés étaient de sa famille; il n'était plus pour

Digitized by Google

lui aucune considération, dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. " Dans nos premières campagnes ré-
" publicaines, tant calomniées, disait l'Empereur,
" le département de la chirurgie éprouva la plus
" heureuse des révolutions, laquelle s'est répandue
" depuis dans toutes les armées de l'Europe; or,
" c'est en grande partie à Larrey, que l'humanité
" est endettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les
" chirurgiens partagent les périls des soldats;
" c'est au milieu du feu même qu'ils viennent pro-
" diguer leurs soins. Larrey a toute mon estime
" et ma reconnaissance, etc. etc."

N. B. Il parait que cette impression si favorable sur Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans; car il a consacré a M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse: *L'homme le plus vertueux que j'ai rencontré.* A la lecture de ces lignes j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli:

Après les batailles de Lutzen, Wurchen, et Bautzen, Napoléon victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances lo-

Digitized by Google

cales, dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait, et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eusent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force, soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur, il répéta ses informations, et reçut le même résultat; il en était au désespoir. " S'il en était " ainsi, s'écriait-il, malgré nos succès, notre posi- " tion serait sans remède; elle livrerait la France " pieds et poings liés aux barbares." Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur, pour renouveler ses observations. Napoléon irrité de son

Digitized by Google

obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère: " Monsieur, " vous me ferez vos observations officiellement, " allez remplir votre devoir."

Le Barron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens; on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas de faire observer à M. Larrey, que sa position était des plus délicates; il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. " Eh bien, Monsieur, lui dit l'Empereur, persistez- " vous toujours dans votre opinion?—Je fais plus, " Sire, je viens la prouver à Votre Majesté; cette " brave jeunesse était indignement calomniée; je " viens de passer beaucoup de temps à l'examen le " plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un cou- " pable. Il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait " son procès-verbal individuel; des ballots me " suivent, Votre Majesté peut en ordonner l'exa- " men." Cependant, l'Empereur le considérait avec des regards sombres. " C'est bien, Mon- " sieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec " une espèce de contraction; je vais m'en oc- " cuper," et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis revenant bientôt à M. Larrey avec un visage

Digitized by Google

tout-à-fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue: " Adieu, M. " Larrey, un souverain est bien heureux d'avoir à " faire à un homme tel que vous! On vous por- " tera mes ordres." Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, 6 mille francs en or, et une pension sur l'État, de 3 mille francs exclusive, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité, et en ce qu'il fait ressortir toute la grande ame de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

L'Empereur accepte mes 4 mille louis.—Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud.—Maréchal Jourdan.

24.—L'Empereur n'est pas sorti; il n'a demandé aucun de nous; il n'est pas venu dîner, ce qui nous a fait craindre qu'il ne fût malade. Après dix heures, comme je n'étais point encore couché il m'a fait appeler. Il venait de se mettre au lit. Il m'a dit n'avoir pas quitté son canapé de la journée; il avait lu près de dix-huit heures. Il n'avait mangé qu'un peu de soupe; il ne souffrait que de ses dents. Je lui disais que nous avions craint

Digitized by Google

que ce ne fût davantage; qu'au chagrin de ne pas le voir se mêlait toujours de l'inquiétude.

Plus tard il a traité notre situation pécuniaire. Il avait tenu son conseil le matin, disait-il plaisamment; on avait pesé l'argenterie, calculé ce qu'on devait en vendre. Cela devait nous faire aller encore quelque temps. Je lui ai renouvelé l'offre des 4 mille louis que j'ai dans les fonds d'Angleterre. Il a daigné les accepter. " Ma situation " est singulière, disait-il, je n'ai nul doute que si la " communication était permise et que chacun des " miens, ou même bien des étrangers pussent " soupçonner que j'eusse des besoins, je serais " bientôt riche ici en toutes choses; mais dois-je " être à charge à mes amis en les exposant aux " abus qu'en pourrait faire le ministère Anglais? " J'ai demandé quelques livres, il me les a fait par- " venir avec toute l'incurie et la négligence d'un " commissionnaire infidèle. Il me réclame au- " jourd'hui 15 cents ou 2 mille livres sterling " c'est-à-dire près de 50 mille francs pour des dro- " gueries que j'eusse pu me procurer moi-même à " moins de 12 mille sans doute. N'en serait-il pas " de même de tout autre chose? En acceptant ce " que vous m'offrez, ce ne doit être employé qu'au " strict nécessaire; car, après tout, il faut vivre, " et réellement nous ne vivons pas avec ce que " l'on nous fournit. Cent louis par mois seraient " le léger supplément qui pourrait rigoureusement

Digitized by Google

" y satisfaire. C'est là la somme et la régularité " surtout que vous devez demander et suivre."

Alors la calèche nous a atteints ; elle était conduite à grands-guides par Archambaud. Il n'en pouvait être autrement depuis le départ de son frère. D'abord l'Empereur n'a pas voulu monter ; il ne le croyait pas prudent au milieu de tous les tronçons d'arbre ; il citait sa fameuse chute de Saint-Cloud ; il voulait qu'un des valets Anglais montât en postillon ; mais Archambaud protestait qu'il serait moins sûr qu'en menant seul. Depuis le départ de son frère il n'avait cessé, disait-il, de s'exercer au milieu de ces arbres, pour s'assurer qu'il pouvait répondre de lui ; alors l'Empereur est monté, et nous avons fait deux tours. En revenant il a été visiter la demeure du Grand-Maréchal, qu'il ne connaîssait pas encore.

La soirée s'est terminée par la lecture de quelques passages de la Médée de Longepierre, que l'Empereur a interrompue pour la comparer à celle d'Euripide, qu'il s'est fait apporter. Il a dit à ce sujet, qu'il avait commandé jadis qu'on lui donnât, sur le théâtre de la Cour, une de ces pièces Grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction, et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la décoration. Il ne se rappelait pas quelle circonstance ou quel obstacle en avait arrêté l'exécution.

Rentré dans sa chambre, et ne se trouvant pas

Digitized by Google

disposé à dormir, il s'est jeté, après quelques tours, sur son canapé; il a ouvert un recueil ou espèce d'almanach politique qui se trouvait sous sa main; il est tombé sur sa liste de nos maréchaux qu'il a passés en revue, les accompagnant de citations et d'anecdotes connues ou déjà dites. Arrivé au Maréchal Jourdan, il s'y est arrêté assez long-temps, il a terminé disant: " En voilà un que j'ai " fort maltraité assurément. Rien de plus naturel, " sans doute, que de penser qu'il eût dû m'en " vouloir beaucoup. Eh bien! j'ai appris avec " un vrai plaisir qu'après ma chute il est demeuré " constamment très-bien. Il a montré là cette " élévation d'ame qui honore et classe les gens. " Du reste, c'est un vrai patriote, c'est une réponse " à bien des choses."

RÉSUMÉ DE JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE, ET OCTOBRE.—DE L'OUVRAGE DE MONSIEUR O'MEARA; PROCÈS QUI LUI EST INTENTÉ EN CE MOMENT PAR SIR HUDSON LOWE.—QUELQUES MOTS EN DÉFENSE DU MÉMORIAL.

Le résumé habituel ne saurait être long désormais; trois phrases, à la rigueur, pourraient suffire:

Tourmens au comble.

Réclusion absolue.

Destruction infaillible.

Le reste de la vie de Napoléon ne sera plus qu'une cruelle et longue agonie.

On a vu que l'arrivée du nouveau Gouverneur

Digitized by Google

avait été pour nous le signal d'une sinistre existence. Peu de jours avaient suffi pour dérouler ses dispositions malfaisantes. Bientôt les tourmens, les outrages dont il se dit l'intermédiaire, ou qu'il créa lui-même, furent au comble: il frappa de terreur les habitans à notre égard; il accumula sur nous les vexations les plus ridicules; il nous défendit d'écrire, sans le lui avoir communiqué, à ceux mêmes auxquels il ne nous interdisait pas de parler librement; il invita à dîner chez lui le Général Bonaparte pour le faire voir à une dame de distinction qui s'y trouvait en passant; il arrêta lui-même un de nos domestiques, etc.

Il produit une dépêche à l'aide de laquelle il veut forcer l'Empereur à descendre, disait Napoléon, dans la fange de ses besoins, pour les discuter vis-à-vis de lui; il le harcelle pour fournir un argent qu'il n'a pas, et le conduit, à force de réductions dans le strict nécessaire, à briser et vendre son argenterie, dont lui, Gouverneur, fixe d'autorité le taux et l'acheteur. Il nous taxe ridiculement à une bouteille de vin par tête, l'Empereur compris! ..... " Il marchande notre existence; il m'envie " l'air que je respire," disait l'Empéreur. Et ce qu'il nous envoie pour notre subsistance se trouve parfois et souvent de telle nature que nous sommes réduits à en emprunter au camp voisin!!! etc.

Il tend un piége à Napoléon, se faisant une joie de l'espoir de lui transmettre, en personne et avec pompe, une communication qu'il appelle ministé-

Digitized by Google

rielle, et qui se trouve tellement brutale qu'il refuse d'en laisser copie. Il signifie à l'Empereur les réglemens les plus extravagans; il resserre capricieusement et ironiquement son enceinte habituelle; lui prescrit la trace de ses pas, et va jusqu'à lui vouloir fixer la nature de ses conversations et l'étendue de ses paroles; il creuse des fossés autour de nous, nous entoure de palissades, élève des redoutes: il nous oblige, pour pouvoir demeurer auprès de l'Empereur, à signer individuellement que nous nous soumettons à toutes ces choses; il se sert de nos propres mains pour le dégrader en nous forçant de le qualifier Buonaparte sous peine de nous arracher immédiatement d'auprès de lui, et de nous déporter sur-le-champ! etc. etc. etc.

L'Empereur, poussé à bout par d'aussi ignobles traitemens, et d'aussi gratuites méchancetés, s'en explique sans réserve vis-à-vis de Sir Hudson Lowe lui-même. Ses paroles ne ménagent plus rien; il se délivre pour toujours de son odieuse vue, et prononce qu'il ne le reverra jamais. "Le plus "mauvais procédé des ministres Anglais n'est pas "désormais de m'avoir envoyé ici, lui a-t-il dit; "mais bien de m'avoir placé dans vos mains.... "Je me plaignais de l'Amiral votre prédécesseur; "mais du moins il avait un cœur!.... Vous déshonorez votre nation, et votre nom restera une "flétrissure!...Ce Gouverneur n'a rien d'Anglais, "nous répétait-il souvent, ce n'est qu'un mauvais

Digitized by Google

" sbire de Sicile.... Je me plaignais d'abord qu'on " m'eut envoyé un geolier ; mais aujourd'hui je " prononce que c'est un bourreau...., etc. etc."

Je consacre ces mots et je pourrais en consacrer bien d'autres, quelque peu bienséans qu'ils puissent être, 1° Parce que je les ai entendus. 2° Parce que Napoléon les a dits à Sir Hudson Lowe lui-même, ou les lui a fait transmettre. 3° Enfin, parce qu'ils ont été mérités, tant ce Gouverneur, au grand scandale des Anglais même, qui, sur les lieux, en témoignaient leur profond dégoût, a abusé arbitrairement, oppressivement et brutalement d'un pouvoir qu'il avait à exercer au nom d'une nation si éminemment recommandable par tout le globe, au nom d'un prince si généralement considéré en Europe, enfin au nom d'un ministère au sein duquel se trouvaient encore quelques gens d'honneur, personnellement connus par leur modération et leurs belles manières.

Les attaques sur Napoléon étaient incessantes ; les tourmens, de tous les instans. Il ne se passait pas de jour sans nouvelles blessures, et alors on put dire que se trouvait comme réalisé un des supplices de la fable.

Ah ! si jamais, dans cette époque de deuil pour tant de cœurs généreux, le génie de l'Europe, celui de la vérité, celui de l'histoire se sont tournés même involontairement vers Sainte-Hélène sur le grand Napoléon, s'ils l'ont cherché dans cette île, dont ils pensaient qu'on eût dû s'efforcer du moins de faire son élisée ; quelle n'aura pas été leur in-

Digitized by Google

dignation de l'apercevoir, dans l'auréole de tant d'actes immortels, cloué sur un roc à la façon de Prométhée et sous les griffes de son vautour qui se délecte aussi à le déchiqueter pièce à pièce!!! Oh! quelle infamie!...Quelle honte éternelle!!!

Dans cette période la santé de l'Empereur a constamment et grandement décliné, ce corps, cru si robuste, qui avait résisté à tant de travaux, qu'avaient épargné tant de fatigues, qu'avaient soutenu les victoires et la gloire, courbait désormais sous des infirmités que hâtait la méchanceté des hommes. C'était presque chaque jour quelque incommodité nouvelle, des ressentimens de fièvre, des fluxions violentes, des symptômes de scorbut, des rhumes continuels; les traits s'altéraient, la marche devenait pesante, les jambes se gonflaient, etc. Nos cœurs se déchiraient de le voir courir visiblement vers une destruction infaillible et prochaine; tous nos soins n'y pouvaient rien.

Il avait renoncé depuis long-temps au cheval et finit par renoncer à peu près aussi à la calèche; même la simple promenade à pied devint rare, et il se trouva réduit, à peu de chose près, à la stricte séclusion de ses appartemens. Il ne s'occupait plus désormais d'un travail suivi et régulier; il ne nous dictait guère qu'à de longs intervalles et sur des sujets de pure fantaisie du moment. Il passait la plus grande partie du jour seul dans sa chambre occupé à feuilleter quelques livres, ou plutôt ne faisant rien. C'est à ceux qui ont dignement

Digitized by Google

jugé de toute la puissance de ses facultés, à apprécier la force d'ame qu'il lui fallait pour dévorer paisiblement la charge accablante d'un tel ennui, d'une aussi odieuse existence; car, vis-à-vis de nous, c'était toujours la même sérénité de visage, la même égalité de caractère; le même piquant, la même liberté d'esprit, parfois même de la gaîté, de la plaisanterie; mais dans les détails de l'intimité, il était aisé de s'apercevoir qu'il n'y avait plus en lui ni préoccupation de l'avenir, ni méditation du passé, ni souciance du présent; il obéissait passivement désormais à la nature physique, et dans l'entier dégoût de la vie, le terme en était peut-être en secret désiré. Tel était l'état des choses quand je fus enlevé de Longwood; car ce moment approche; il n'est pas loin.

Je n'ai point consigné dans le cours de mon recueil toutes les minutieuses circonstances de nos querelles avec le Gouverneur, non plus que les nombreuses notes officielles échangées entre nous. J'ai omis également les ignobles misères accumulées sur notre existence animale. Mon but n'était point d'écrire l'histoire de Longwood et de ses douleurs, mais seulement de faire ressortir les nuances caractéristiques de Napoléon. Au surplus, si on en est curieux, on peut aller chercher tous ces details dans la relation du docteur O' Méara. C'eût été petitesse à moi, l'un de ceux sur lesquels ils frappaient, que de trop m'y arrêter; mais chez le docteur, qui n'en était que le témoin, qui nous était étranger, qui était, on pourrait même

Digitized by Google

dire, du parti adverse ; ce soin de sa part et dans sa situation, ne peut, ne doit avoir été que le résultat d'une émotion profonde, d'une indignation généreuse qui honore son cœur.

J'apprends en ce moment que l'ex-Gouverneur de Ste.-Hélène l'attaque, devant les tribunaux, en diffamation et en calomnie ; je suis plein de vénération pour les juges des grands tribunaux d'Angleterre ; parce que je sais comment ils se composent ; toutefois, comment être sûr aujourd'hui d'un résultat ? Car dans la malheureuse crise politique de nos jours, il apparaît partout comme deux vérités à-la-fois ; or, la bonne pour chacun est elle qu'on porte dans le cœur ; car bien qu'on en dise, on ne saurait se mentir à soi-même, et ce sera à tout événement, sans doute, la consolation du docteur O' Méara ; car, je dois déclarer ici que tout ce que je trouve à cet égard dans son ouvrage, et qui a pu être à ma connaissance, lorsque j'étais sur les lieux, est de la plus stricte vérité ; d'où je dois naturellement conclure, par analogie, qu'il en est de même, sans doute, de tout ce que je n'ai pas vu. Aussi, je n'hesite pas à prononcer que je le tiens pour tel, dans mon ame et conscience.

Précisément, au moment où j'écris, je reçois de Sir Hudson Lowe des extraits de lettres qu'il me dit avoir reçues confidentiellement, dans les temps, du docteur O' Méara, lequel, me fait-il observer, s'exprimait très-improprement à mon égard, et lui faisait des rapports secrets à mon sujet. Quelle a

Digitized by Google

pu être en cela l'intention de Sir Hudson Lowe, vis-à-vis de moi? Aux termes où nous sommes, ce ne saurait être un intérêt bien tendre. Aurait-il espéré me prouver que M. O' Méara était son espion auprès de nous? Aurait-il pensé m'indisposer assez pour altérer la nature et la force de mes témoignages en faveur de son adversaire? Mais, au demeurant, ces lettres sont elles bien entières, ne sont elles pas tronquées à la façon de Sainte-Hélène? Et encore, leur sens serait-il plein, réel, en quoi devrait-elles me fâcher? Quels droits, quels titres avais-je dans ce temps sur O' Méara? Il est bien vrai que plus tard, à son retour en Europe, le voyant poursuivi, persécuté, puni pour l'humanité dont il avait usé envers Napoléon, je lui en ai exprimé la plus vive reconnaissance, et je lui ai écrit, que si l'injustice venait à le forcer de quitter son pays, il devenait libre, à son gré, de venir prendre place dans ma famille; que je partagerais avec lui. Mais à Ste.-Hélène, je le connaissais à peine; je ne crois pas lui avoir adressé la parole dix fois, durant tout mon séjour à Longwood. Je le considerais comme m'étant opposé de nation, d'opinion, d'intérêts; voilà quels étaient mes rapports avec M. O' Méara. Il était donc entièrement libre à mon égard; il demeurait maître d'écrire alors ce qui lui plaisait, sans que cela puisse influer sur l'opinion qu'il m'a inspirée depuis. Que Sir Hudson Lowe prétende insinuer, aujourd'hui, que le docteur était deux et trois fois

Digitized by Google

espion dans le même temps ; savoir : pour le gouvernement, pour Napoléon et pour lui, Sir Hudson Lowe, cela détruirait-il la vérité, l'authenticité des faits exposés dans son livre ? Au contraire ; et duquel des trois corrupteurs gagnerait-il le salaire en révélant ces faits au public ? Napoléon n'est plus ; le docteur n'a rien à en attendre ; et il s'est fait des deux autres, par sa publication, d'ardents persécuteurs, qui lui ont ravi ses emplois et menacent son repos ; c'est que son véritable crime, à leurs yeux, est le zèle importun d'un ami de la bienséance et des lois, qui, révolté d'inconvenantes et ignobles vexations, en a signalé les vrais auteurs pour en disculper son pays : voilà la chose. Je n'ai donc vu dans la communication si tardive des lettres confidentielles que vient de m'adresser Sir Hudson Lowe, au moment même de son procès avec le docteur, qu'une espèce de délation intéressée, que chacun qualifiera comme il l'entendra. Je n'en ai pas même accusé réception ; j'ai bien moins songé encore à m'en plaindre.

Mais j'avance dans mon entreprise ; déjà j'en entrevois le terme et je dois des actions de grâce pour le bon accueil aussi dont, jusqu'ici, je me vois accompagné. Je me suis cru un devoir, et me suis voué à le remplir, non à demi, mais en conscience. Ayant à essayer de peindre l'homme des prodiges, non par mes faibles couleurs ; mais à l'aide de ses propres paroles, de ses propres gestes, j'ai dû m'attacher surtout à demeurer mi-

Digitized by Google

nutieusement vrai, scrupuleusement fidèle, et j'espère qu'après m'avoir lu, on me rendra la justice d'avouer que pour y parvenir j'ai fait abnégation de tout système, de toutes opinions, de tous partis, de toutes liaisons; j'ai heurté des sentimens individuels; je ne me suis point arrêté devant les plus hauts personnages, ni les plus hautes considérations. D'un autre côté, je ne me suis point dissimulé aucun des graves inconvéniens d'une telle marche, ni les nombreux chagrins qu'elle pouvait me créer; j'avais à craindre, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à l'impartiale vérité, de déplaire à tous, et de déchaîner bien des voix; l'autorité aussi, interprétant mal mes intentions sur un sujet si voisin encore de nos grands événemens, pouvait s'irriter, et j'avais à craindre d'être traduit devant les magistrats; de là peut-être condamnation, amende, confiscation, prison. Il est bien vrai que j'aurais pu alléger mes embarras, et m'y rendre en quelque sorte étranger en donnant ou en vendant mon manuscrit en France ou au dehors; mais aurais-je rempli mon but, et en dépit de toute condition de ma part, eût-on manqué de réalités ou de prétextes pour dénaturer ou mutiler ce recueil dont tout le mérite repose dans son intégrité? Aussi, tenant à ce qu'il ne subit aucune altération, et voulant demeurer maître, jusqu'au dernier instant, de la dernière ligne; à tous les autres inconveniens, j'ai ajouté encore, la chance d'une lésion dans ma fortune, en le publiant à mes risques et perils.

Digitized by Google

D'Angleterre et d'Allemagne on m'a fait offrir un haut prix des portions que les circonstances devaient me forcer, supposait-on, de ne pas publier en France. J'ai répondu que rien n'avait été réservé. Il n'était pas dans ma nature de laisser publier au-dehors, sous mon nom, ce que je n'aurais pas osé publier sous les lois du pays, quelque difficiles, quelque sévères qu'elles pussent me paraître. Du reste, en dépit de toutes inquiétudes, je n'ai jusqu'ici qu'à m'applaudir tout-à-fait de la marche que j'ai cru devoir suivre. Les témoignages les plus flatteurs me sont arrivés de tout côté, et la loi est demeurée silencieuse ; peut-être même pourrait-elle me savoir quelque gré, dans nos temps de passion, de n'avoir pas désespéré de son impassibilité sur un sujet aussi délicat, et de l'avoir mise à même d'en fournir une preuve aussi décisive. Pour moi, j'en demeure fier pour elle ; grâces lui soient rendues.

Je n'ai prétendu être ni apologiste ni panégiriste ; mais j'ai voulu mettre chacun à même de le devenir à son gré, d'après sa propre conviction et ses propres sentimens ; et c'est ce qui m'a fait conserver dans l'ensemble du recueil jusqu'aux plus petites minuties, afin que chacun pût demeurer frappé par ce caractère de vérité qui naît de la contexture même des choses. Je n'en ai omis que les anecdotes personnelles ou les épithètes qui, se trouvant étrangères à mon objet, n'eussent été que gratuitement désobligeantes, et malheureusement

Digitized by Google

beaucoup trop encore m'ont échappé. Hors d'état de pouvoir m'occuper avec beaucoup de réflexion, me hâtant avec précipitation, dans la crainte de ne pas atteindre la fin, entraîné par le but principal, je n'ai pu soigner suffisamment tous les accessoires. Aujourd'hui, quand on me relit les volumes publiés, je suis frappé de retrouver ce que j'aurais voulu, ce que même parfois je crois avoir effacé. Ma situation peut expliquer ces négligences ainsi qu'un grand nombre d'irrégularités typographiques, et plaider tant soit peu pour elles; c'est qu'entre le public et moi il n'aura guère existé d'autres intermédiaires qu'un copiste et le prote: voilà l'inconvénient de ma solitude absolue; sans conseils, sans avis, sans révisions. Mais, sera-t-on tenté de me dire peut-être, pourquoi n'avoir pas eu recours à tant de personnages dont la bienveillance, les lumières et la connaissance de la matière même eussent pu vous être d'un aussi grand service? Voici ma réponse. Où a-t-on vu s'accorder en toutes choses deux témoins d'un même fait? Il n'eut donc pas été deux de mes articles que chacun n'eût prétendu redresser en quelque chose à sa façon. Or, si j'avais cédé, les véritables paroles, les opinions, les jugemens erronés ou non de Napoléon eussent bientôt disparu tout-à-fait; et alors qu'eussé-je produit? Un livre refait à Paris. Si, au contraire, je m'étais obstiné à résister, on connaît les hommes sur ce point, j'eusse fort

Digitized by Google

désobligé, et l'on ne m'eût point pardonné d'avoir demandé des avis pour ne point les suivre.

Mais, pourra-t-on me dire encore, que n'attendiez-vous à l'exemple de tous les auteurs de mémoires qui, généralement, ne leur laissent voir le jour qu'après leur mort, afin d'éviter les inconvéniens auxquels vous vous exposez? Quoi! Que j'attendisse? Et le devoir auquel je me croyais tenu, comment se serait-il rempli? Et mon intention de procurer des jouissances à ceux qui ont aimé, de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis, que serait-elle devenue? Quoi! une foule de tous rangs, de toutes professions, de tous emplois, moi, tout le premier, qui l'avons servi avec orgueil et sincérité, qui l'avons aimé avec admiration, qui nous sommes enivrés de bonne foi de la gloire de la splendeur, de la prospérité, dont il rassasiait le pays, nous l'entendrions froidement calomnier chaque jour, nous nous sentirions à chaque instant injuriés dans sa personne! et je possèdais les moyens victorieux de répondre et j'aurais gardé le silence! et j'aurais attendu!... Et pour quelques légères considérations j'aurais privé les contemporains avides! Non. Et aussi bien le public se montrait-il vivement impatient; il attendait et demandait des compagnons de Napoléon, qu'ils lui fissent connaître ce qu'ils avaient recueilli de ses paroles ou lu dans sa pensée: or, la tenue de mon journal me rendait le mieux situé; je me suis

Digitized by Google

trouvé le plus tôt prêt et je me suis hâté, à la voix de tous, d'accomplir ce devoir. Du reste, quoiqu'il pût m'arriver désormais, j'en tiens déjà la plus douce récompense dans les témoignages, les vœux, la sympathie qui me sont déjà parvenus, dans l'espèce de reconnaissance même, dont des cœurs généreux et vraiment hauts, sont venus m'entretenir avec transport ; il s'en est trouvé qui ont été même jusqu'à avouer qu'ils se seraient attendus à être mieux traités ; d'autre tout bonnement qu'ils avaient à se plaindre ; mais, disaient-ils, Napoléon a eu à se plaindre aussi de tant de monde ! il devait être si malheureux sur son roc ! Ne peut-il pas s'être laissé aller à de l'aigreur ? car vous n'affirmez pas que ce qu'il dit est vrai, mais seulement qu'il l'a dit : or, si l'allégation en valait la peine, nous contreverserions, si elle était fausse, nous la démentirions ; et ils concluaient qu'ils noyaient de grand cœur leur mortification personnelle dans la satistion, bien autrement générale que devait causer tout ce que je fais connaître sur celui dont ils avaient partagé les travaux, et auquel ils devaient leur fortune et leur gloire.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SIXIÈME PARTIE.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique que les sujets se suivent; et ce signe (—) que le sujet qui suit est différent de celui qui précède.

ANGLETERRE. L'Empereur disait qu'elle devait émanciper ses colonnies pour alléger sa dette. – Détails, 80. Ne retire aucun bénéfice de l'Inde. – Ressource pour la haute aristocratie. L'aristocratie Anglaise veut bien gagner du terrain, mais non pas rétrograder d'un atôme, 81. Avait tout donné à ses alliés, 82. Ce qu'elle eût dû faire dans ses intérêts, 83. Sa dette publique, ver rongeur, chaîne de tous ses embarras 84. Trafique de tout: " Que ne se met-elle à vendre de la " liberté, disait Napoléon, 87."

ANTRAIGUES (*le Comte d'*). Son arrestation. – La saisie de ses papiers découvre la trahison de Pichegru. – Doit la vie à Napoléon. – Manque à sa parole en se sauvant en Suisse, et récompense son bienfaiteur en publiant une libelle infâme contre lui. – Sa mort en Angleterre, 272.

AUTRICHE. Faute de sa politique. – Se laissait complaisamment embrasser en front par un colosse, quand elle ne pouvait reculer, n'ayant que des abîmes sur ses derrières et sur son flanc, 250.

BALLONS. Celui lancé au sacre de Napoléon va l'annoncer en peu d'heures à Rome. – Fausseté de l'anecdote de celui de l'école militaire, attribuée à Napoléon, 278.

BAVIERE (*Roi de*). Témoignage de Napoléon à son sujet, 47.

BERTRAND (*Grand Maréchal*). Présenté pour la première fois à Napoléon à l'armée d'Italie. – Anecdote, 160.

BESSIERES (*Duc d'Istrie*). Le Roi de Saxe lui fait élever un monument à l'endroit où il a été frappé; semblable et non loin de celui de Gustave-Adolphe, 29.

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE. Estimation de celle envoyée par l'Angleterre à l'Empereur, 311.
CASTLEREAGH (*Lord*). Napoléon disait qu'il avait fait la paix comme s'il eût été vaincu. A négligé le bien-être, la grandeur de l'Angleterre. – A plutôt été le *commis* des souverains du continent que leur *associé*, 82. S'est fait l'homme de la sainte alliance, 84.
CATINAT (*Maréchal de France*). Opinion de l'Empereur, 3.
CHARLES XII. Ses excès, 132.
CLARKE, (*Duc de Feltre*). Second négociateur Français à Campo-Formio. – Sa mission du Directoire auprès de Napoléon, en Italie, 268. Aide-de-camp du Premier Consul. – Ambassadeur à Florence. – Bienfaits de Napoléon, 269.
COBENTZEL (*M. de*) Aux conférences pour le traité de Campo-Formi. – Veut traîner les choses en longueur. – Napoléon par un coup de tête et une feinte colère, le force à terminer, 265.
CODE. Napoléon n'aurait voulu d'autre lois que celles inscrites dans le code. – Fut suivi presqu'aussitôt de commentaires et de supplémens. – Parole de Napoléon à ce sujet, 234.
CONDE (*le grand*). Paroles de Napoléon, 4.
CRESCENTINI. Reçoit la couronne de fer. – Anecdote, 246.
DARU (*le Comte*). L'Empereur le dit un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. – Anecdote, 19.
DECRES (*Duc*). L'Empereur citait son administration de la marine pour avoir été la plus régulière et la plus pure; il l'avait rendue un chef-d'œuvre, 185.
DESAIX (*Général*). Son arrivée à Marengo. – Conversation avec Napoléon, 9.
ECRIVAINS. Ceux qui déclament contre Napoléon, quelque soit leur talent ne tireront qu'à poudre, et quand ils voudront être beaux ils le vanteront, 314.
ELBE (*île d'*). Historique du retour du 20 Mars, 139.
EMIGRATION. Ressource des émigrés.–Leçons de mathématique données par un prince du sang. – Anecdote, 236.
FATALISME. L'Empereur le disait une absurdité. – Ses raisonnemens, 230.
FEMMES. Du soin qu'elles mettent à cacher leur âge. – Anecdotes. 93.
FENELON. L'Empereur disait que sa Direction de conscience d'un Roi était une vraie rapsodie, 3.
FOX. L'Empereur disait que chez lui le cœur échauffait le genie, 88.
FRANÇAIS. L'Empereur disait que de tous les peuples, les Français étaient les plus faciles à rendre et à maintenir les meilleurs soldats, 6.

Digitized by Google

GALLO (*M. de*). Un des plénipotentiaires Autrichiens à Campo-Formio. – Portrait – Anecdote, 266.

HOLLANDAIS. L'Empereur les conquiert par son voyage d'Amsterdam, 64. Au retour se dit devenu Hollandais. – Leur éloge, 66.

HOMERE. Combat d'Ulysse et d'Irus. – Paroles de Napoléon, 248.

HUDSON LOWE (*Gouverneur de Ste.-Hélène*). Renouvelle ses tracasseries sur la nourriture des captifs. – *Marchande* leur existence, 75. Leur fixe le vin à une bouteille par tête, l'Empereur compris, 138. Défend de vendre leur argenterie à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait, 165. Envoie une note officielle de la plus grande brutalité, 239. Met le Polonais aux arrêts, 249. Nouvelles restrictions. – Menace de renvoyer chacun de nous, selon son caprice. – Observations de l'Empereur, 252 – 255. Exige de nouvelles déclarations avec la simple qualification de *Bonaparte*, 281. Sa conversation avec chacun des captifs, 285.

INSPECTEURS. AUX REVUES. Leur utilité, 184.

ISRAELITES. Calculs sur leur population en Egypte, 162.

ITALIE. Sa topographie, dictée par l'Empereur, 166.

JOURDAN (*Maréchal*). Paroles de l'Empereur, 322.

LAMBALLE (*Princesse*). Rappelée de son émigration par une lettre de la Reine. – Revient auprès d'elle malgré les avis de ses vieux conseillers. – Son séjour aux Tuileries, 306.

LARREY (*Baron, chirurgien en chef*). Paroles de Napoléon, éloge; tous les blessés étaient ses enfans. – Nommé par Napoléon dans son testament, l'homme le plus vertueux qu'il ait rencontré. Explication probable d'un aussi magnifique témoignage, 315.

LAS CASES (*Le Comte de*). L'Empereur lit son journal, s'en montre satisfait, 241. Était celui des captifs dont le gouverneur se plaignait d'avantage, 242. Offre à l'Empereur une somme qu'il avait en Angleterre, 247. Entretien remarquable avec le gouverneur, 285.

LEONARD (*Coiffeur de la Reine*). Passe à Varennes pendant la bagarre de l'arrestation du Roi; arrive à Coblentz avec le bâton de Maréchal de France, que le Roi destinait à M. de Bouillé, 305.

LOUIS XVI. Difficultés sans nombre que la fatalité avait accumulées sur ce Prince infortuné. La fatalité des Stuart n'a pas été plus malheureuse, 70. – Opinion de Bertrand de Molleville, 303.

LOUIS BONAPARTE (*Ancien Roi de Hollande*). Portrait par Napoléon et opinion. – Sa mauvaise santé, 194. Lettre qu'il reçoit de Napoléon touchant le droit de faire grace, 199.

LUCIEN. Analyse de son Poëme de Charlemagne. – Sent tout-

Digitized by Google

à-fait le sol sur lequel il fut composé, etc. 135—Eût pu composer une bonne Histoire d'Italie, eut fait un vrai présent au monde littéraire, 136.

MAINTENON (*Mme de*). L'Empereur la disait la Bianca Capello du temps. – Ne revenait pas du mystère de son mariage, 10. Napoléon disait de ses lettres, que son style, sa grâce, la pureté de son langage le ravissait. – Il les préférait à celles de Mme de Sévigné, 77.

MAISON (*Général*). Paroles de l'Empereur, 280.

MARIE-ANTOINETTE (*Reine de France*). Portrait par Mme Campan. – Détails, 303. La maison d'Autriche avait établi pour maxime de garder un silence profond sur Marie-Antoinette, 304.

MENEVAL (*le baron*). Ses attributions. – Affection de Napoléon. – Détails, 210.

MERLIN (*le Comte*). L'Empereur le dit fort érudit, sage, droit et honnête; un des vétérans de la vieille bonne cause, 235.

MINISTERES. L'Empereur disait l'administration de celui de la marine avoir été des plus pures et des plus régulières. – Celui de l'administration de la guerre au-dessus des forces d'un seul homme.–Ses intentions sur ce ministère. – Projetait 20 ou 25 arrondissemens militaires. – Grands services obtenus de celui de trésor et de la Secrétairerie d'Etat. – Ministre Secrétaire d'Etat, véritable lot des Princes incapables, 185.

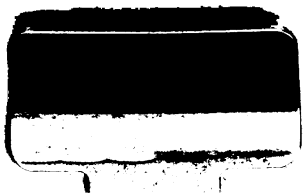
MONGES (*Comte de Peluze*). Redressement d'un article (4me Partie). N'avait jamais paru aux jacobins, 280.

MOREAU (*Général*). Avait connu la trahison de Pichegru trois mois avant qu'elle ne fut découverte, et l'avait tenue secrette, avait trahi la patrie en se taisant. En parlant aussi tard accablait un malheureux, 274.

NAPOLEON. Se met en jugement devant tous les peuples, qui tous l'absolvent. – Les Français et les Italiens gémissent de son absence. – Emporte la reconnaissance des Polonais et jusqu'aux regrets tardifs et amers des Espagnols. – Disait l'Europe dans le plus grand danger, peut être à chaque instant innondé de Cosaques et de Tartares. " Et vous Anglais, disait-il, vous pleurerez votre victoire de Waterloo, 2." Fausses anecdotes attribuées à l'Empereur. Sur sa plus belle bataille. – En avait donné cinquante ou soixante, 5. – Sur les meilleurs troupes, 6. Disait qu'avec sa garde complette se serait fait fort de traverser toute l'Europe. – Jamais on ne surpassera son armée d'Italie et d'Austerlitz, 7.—Tous les Français l'ont aimé depuis Collot-d'Herbois jusqu'au Prince de Condé. – Etait le soleil qui parcourait l'écliptique, 8. Historique du retour d'Egypte en France 10. Exemples bizarres de fortune en Egypte 13. – Plaisante sur la parure des captives, 20.—Paroles remarquables sur la campagne de

Digitized by Google

Saxe, en 1813. – Sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse Française, etc.—N'avait eu à se plaindre d'aucun des princes ses alliés. – Un Français, à qui le sang Français avait procuré une couronne, nous y donne le coup de grâce. – Paroles sur ses lieutenans et ses soldats. – Les hauts généraux n'en voulaient plus. – Avaient bu à la coupe des jouissances.—Eussent voulu être des maréchaux de Louis XV. 21. Sa grande faute, son erreur fondamentale dans cette campagne a été de croire à ses adversaires autant de jugement et de connaissances de leurs vrais intérêts, qu'à lui-même, 26. Trait de bienfaisance envers un fermier d'une petite île du Rhin, 63. Et en Hollande envers un batelier, 64. Conquiert la faveur publique à Amsterdam. – N'y veut d'autre garde, que la garde d'honneur du pays, 64. Laisse les Hollandais ivre de sa personne. – Emporte lui-même des sentimens très-prononcés en leur faveur. — Paroles remarquables sur les massacres du 2 Septembre, 66. – Ne pouvait, ni ne voulait être un Roi de *la Jacquerie*, 67. Disait qu'il n'y avait jamais de révolution sociale sans terreur, 67. Une révolution est toujours un des plus grands maux qui puisse affliger la terre, 68. Le vrai bonheur social dans l'usage paisible, dans l'harmonie des jouissances de chacun, 68.—Ses bourrades toujours calculées.—Avait été obligé de se créer une auréole de crainte, pour éviter disait-il, qu'on lui eût mangé dans la main ou frappé sur l'épaule, 75.—"Que de coups la "fortune et les hommes ont amassés sur ma tête : la plaie "m'en couvre les pores," 76. Son besoin irrésistible, de mettre en marche le grand, de développer le beau.—Paroles sur l'Angleterre, sa dette, ses colonies, 79. Ce qu'elle aurait dû se reserver à la paix. – Avait tout donné à ses alliés, 82.—Ennemi des emprunts publics. – Avait fixé le montant de la dette publique à 80 millions de rente, 86. Avait un trésor particulier ; – y puisait pour prêter à des maisons de banques, à des familles embarrassées.—Eût maintenu avec soin la caisse d'amortissement, et eût créé des caisses d'activité, 87. — Dit que la régénération moderne doit s'accomplir tôt ou tard ; la combattre est la roche de Syziphe que les vieilles aristocraties tiennent élevées au-dessus de leurs têtes, 88. — "Fasse le "ciel, disait-il, que la jeunesse d'aujourd'hui profite de nos "fautes, et qu'elle se montre aussi sage, qu'elle sera ardente," 90. Ses faveurs et ses grâces, une vraie loterie, en dépit de toute sa bonne volonté, 91.—Opinion des salons sur sa personne, 92.—Combien les femmes tiennent à cacher leur âge,– Citation, 93.—Manuscrit de l'île d'Elbe, 95. Serait difficile d'évaluer les sommes connues qu'il a répandues autour de lui. –Grand motifs de ses prodigalités.–Avait voulu fonder de gran-



Digitized by Google

des familles, de vrais points de ralliemens, des drapeaux dans les grandes crises nationales, 126.—Petitesse de son lit, 128. – Nombreuses épurations à son avénement au consulat. — Anecdote du *Tic*, 129. Gardes de l'aigle, 130. — Coucou, 131. Liberté des soldats avec lui.–Souvent tutoyé par eux.– Anecdotes, 131. — Les chimistes et les médecins lui avaient recommandé de repousser le vin et le café à la moindre odeur d'ail, 134.—Analyse le poëme de Charlemagne, de son frère Lucien, 135.—A son retour de l'île d'Elbe, sans haine personnelle contre ceux qu'il venait renverser, 138. Historique du retour de l'île d'Elbe, 139. — *Niais* dans sa bouche, brevet d'honnête homme, 157. — Tous les siens auteurs, 158. — Le génie est de trouver peu ou point d'impossible, 159. — Sol productif de la France inférieur à celui de l'Egypte, 161. — Sa ressemblance avec Joseph devient frappante, 164. — Fait briser son argenterie pour être vendue, 165.—Sa manière de toiser un pays et de faire un bon plan de campagne, 166. — Dicte la topographie de l'Italie, 166.— Fameuse créance de Saint-Domingue, 181. — Avec son ministre du trésor et son ministre sécretaire d'état seul, et une douzaine de scribes eût gouverné l'empire du fond de l'Illyrie ou des rives du Niémen, aussi bien que de la capitale, 187.—La griffe, arme des Rois fainéans, 187. — Sa sensibilité. – Tendresse pour sa femme et son fils. – Anecdotes, 180. — Louis et la Hollande, 193. — Dit avoir été peu secondé des siens. N'avoir pas eu le bonheur de Gengis-Kan avec ses quatre fils.— S'il nommait un Roi, c'était un ennemi de plus dont il devait s'occuper, 196. Disait qu'il est bien difficile de gouverneur, quand on veut le faire en conscience. Sa lettre à son frère Louis, sur la Hollande, 199. — Se disait né pour le travail. – A connu les limites de ses jambes, de ses yeux, n'a jamais pu connaître celles de son travail, 207. — Se plaignait de la manière pitoyable dont l'Histoire était écrite. — Ses intentions. – Aurait voulu faire écrire les derniers règnes de notre monarchie, sur les pièces mêmes des relations exterieures, 209. — Ce qu'il appelait présence d'esprit d'après minuit, 213. — Disait, de Ste.-Hélène, donner encore des couronnes, 217.— Belles dictées de l'Empereur. – Ce qu'il dit ses trésors, 221. Dictait sans nulle préparation, 227. – Bizarrerie singulière. — Estropiait souvent les noms. — Son ortographe, paroles à ce sujet, 228.—N'a jamais eu de préoccupation d'esprit involontaire. – Sa curieuse explication d'un tel privilége, 230. — N'était point fataliste, 231.—Se determine à ne plus recevoir le gouverneur, 232.—Les lois en théorie, le type de la clarté; vrai chaos dans l'explication. – C'est que les hommes et leurs passions détériorent tout ce qu'ils manient, 234. Aurait

Digitized by Google

voulu réduire les lois à de simples démonstrations de géométrie et qu'il n'y en ait aucune en dehors du Code, autrement à l'aide de quelques vieux édits de Chilpéric ou de Pharamond, il n'est personne qui puisse se dire à l'abri d'être légalement pendu, 235. Empire de l'opinion. – Avait voulu donner la croix de la légion-d'honneur à Talma. – Fait un essai sur Crescentini. – Donnait des couronnes et n'avait pas eu le pouvoir de donner un simple ruban, 245.—Disait que la civilisation faisait tout pour l'ame au dépense du corps, 240. — Sur l'Autriche et sa politique, paroles sur son fils, 250.—Nouvelles restrictions du gouverneur. – Observations dictées par Napoléon, 254. — MM. de Cobentzel et de Gallo aux conférences de Campo-Formio, 265. — La découverte de la trahison de Pichegru influe beaucoup sur le parti que prend le général de l'armée d'Italie, dans les affaires de Fructidor, 274. —Rêve, 275. — La simplicité, son plus bel ornement, 276. —Ses reprises sur le Prince Eugène, 277.— Fausseté de l'anecdote du ballon de l'école militaire, 278.—Paroles sur les nouveaux outrages du gouverneur, 281. Ne voulait point que les captifs signassent les nouvelles déclarations, 282. Disait devoir s'attendre à tout; mais que son ame était de force à répondre à tout, 283. Disait que son corps seul était au pouvoir des méchans, que l'ame règne partout; que du fond des cachots mêmes, elle peut s'élancer jusqu'au ciel, 290.—Se disait sourd, 290.—Son grand principe était de prévenir toute réaction, d'ensevelir entièrement le passé.—N'est jamais revenu sur aucune opinion, 293. S'était environnée de votans. – N'approuvait pas leur doctrine; mais n'était pas leur juge, 294. – Lors des fêtes publiques, allait, déguisé, se mêler dans la foule. – Anecdote, 295. Parcourait souvent le matin seul, et déguisé, la capitale. Se mêlait aux ouvriers. – *Police du Cadi*, 296. Anecdotes du retour de Moscow et de l'île d'Elbe 297.—Note envoyée au gouverneur sur les déclarations demandées par lui, 300.—Disait des écrivains, que pour le combattre avec succès, il faudrait se présenter avec l'autorité des faits à soi.—" Si le grand Frédéric arrivait " contre moi, disait-il, il serait temps alors de m'émouvoir, " mais quant à tous les autres; quelqu'esprit qu'ils y mettent " ils ne tireront jamais qu'à poudre, et quand ils voudront être beaux, ils me vanteront, 314." – Accepte 4 mille louis d'un des captifs, 320. Disait que si l'on pouvait soupçonner en Europe qu'il eut des besoins, il serait bientôt riche ici en toutes choses, 319.—Avait commandé qu'on lui donnât sur le théâtre de la Cour une pièce grecque dans toute son intégrité, 321.

Occidentaux. – Orientaux. Napoléon renferme tous les

Digitized by Google

peuples dans ces deux classes. – Leur différence. – Détails, 191.

O'Meara. Procès que lui intente en ce moment Sir Hudson Lowe. – De son ouvrage sur Ste-Hélène, 328.

Opinion. Son empire. – Sa nature. – Napoléon disait pouvoir à son gré distribuer des sceptres, des couronnes ; n'aurait pas eu le pouvoir de distribuer un simple ruban, 245.

Pichegru. Sacrifie ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi, 273. Sa trahison était connue de Moreau trois mois avant, 274.

Pitt. L'Empereur disait que chez lui le génie desséchait le cœur ; par opposition à M. Fox, chez qui le cœur échauffait le génie, 88.

Regent (*le*). Paroles sur lui et Louis XIV. 16.

Revolution. Napoléon disait qu'il n'était jamais de révolution sociale sans terreur. – Que le temps et le succès parviennent seuls à la rendre légitime, 67. C'est toujours un des plus grands maux dont le Ciel puisse affliger la terre. – La nôtre a été une éruption morale aussi inévitable que les éruptions physiques, 68. Napoléon croyait bien difficile d'avoir pu arrêter la nôtre à sa naissance, 69.

Saint-Domingue (*île de*). Fameuse créance. – Détails, 181.

Saxe (*campagne de*). Napoléon dit qu'elle sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse Française, celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplomatie Anglaise, celui de l'esprit chez les Russes, celui de l'impudeur dans le cabinet Autrichien, 21. Détails de cette campagne, 28. Fatalités, perfidie, 51.

Saxe (*roi de*). L'Empereur témoigne qu'il lui demeura libèle jusqu'à extinction, 23.

Saxons. L'Empereur disait que les fastes militaires ne se dessouilleront jamais de l'acte des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger. – *Saxonner*, parmi les soldats, veut dire aujourd'hui une troupe qui en assassine une autre, 23.

Septembre (*journées des 2 et 3 1792*). Acte de fanatisme, plutôt que de pure scélératesse. – Paroles remarquables, 66.

Sevigne (*Mme de*). Ses lettres, opinion de Napoléon, 77.

Sidney Smith (*commandant Anglais*). L'Empereur le disait n'être point un méchant homme. – Amena le départ de Napoléon d'Egypte pour la France, 9.

Sieyes. – Anecdotes, 292. Napoléon le dit probe, honnête, et surtout fort habile, 294. Son opinion sur la durée probable de l'autorité consulaire, 295.

Stael (*Mme de*). Sa demeure devenue un véritable arsenal contre Napoléon ; s'y occupait à lui susciter des ennemis et le combattait elle-même ; c'était tout à la fois Armide et Clorinde, 313.

Digitized by Google

TALMA. Napoléon avait voulu lui donner l'ordre de la légion d'honneur, 245.
TRAGEDIES GRECQUES. L'Empereur avait commandé qu'on en représentât une, dans son intégrité, sur le théâtre de la Cour, 321.
TURENNE. L'Empereur disait que chez lui, l'audace avait cru avec l'âge et l'expérience, 4.
WIRTEMBERG (*Roi de*). Sa générosité dans la campagne de Saxe. – Sa conduite vis-à-vis de ses troupes transfuges, 58.

FIN DE LA SIXIEME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01234 3086

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Digitized by Google